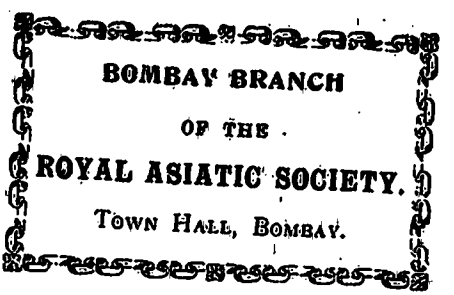
00088458



Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 02 January, 2016

L'ESPAGNE

EN

MIL HUIT CENT HUIT,

OU

RECHERCHES sur l'état de l'Administration, des Sciences, des Lettres, des Arts, du Commerce et des Manufactures, de l'Instruction publique, de la force Militaire, de la Marine, de la Population de l'Espagne, et sur le Caractère de ses habitans; faites dans un Voyage à Madrid en l'année 1808,

88458

Par S. F. REHFUES, Bibliothécaire de S. M. le Roi de Würtemberg.

Ouvrage traduit en français sur le manuscrit en langue allemande;

Suivi d'un Fragment historique, intitulé:

LES ESPAGNOLS DU XIV.e SIÈCLE;

Traduit de l'allemand.

Vol 2.

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez TREUTTEL et WÜRTZ, ancien Hôtel Lauraguais, rue de Lille, n.° 17.

A STRASBOURG, même maison de commerce.

1811.

Fr 914-6
:Reh/Esp
88458

L'ESPAGNE

EN

MIL HUIT CENT HUIT.

CHAPITRE X.

Agriculture.

L'Espagne qui, d'après le calcul d'un de ses écrivains, pourrait nourrir 80,000,000 d'hommes, ne suffit pas aujourd'hui à l'entretien de ses habitans. Un tiers d'entre eux tire du dehors les premiers besoins de la vie, les provinces d'Alava, d'Aragon, d'Estramadure, de Murcie, d'Andalousie, de Léon et des deux Castilles, sont les seules qui recueillent sur leur propre sol de quoi s'alimenter; encore ne sont-elles pas toujours à l'abri de la disette. Un des pays les plus fertiles de l'Europe se trouve ainsi dans le même cas que l'île la plus productive, la Sicile. Le manque de pain s'y fait sentir plus souvent et plus durement que

dans d'autres lieux moins comblés des dons de la nature.

Le terrain de l'Espagne est en général excellent (1). Quoique très-élevé au-dessus de la surface de la mer (2), il est traversé par une infinité de ruisseaux et de fleuves, qui rendent l'arrosement très-facile, et pourraient donner au pays l'aspect de l'Elysée ou de ce jardin des Hespérides que les anciens y avaient placé: au moins faudrait-il bien peu d'industrie pour lui faire rapporter ce qui est nécessaire à la consommation de ses habitans. La réunion d'une foule de circonstances peut seule expliquer le

(1) On a vu dernièrement un exemple d'une fertilité extraordinaire à Belorado, dans la Rioja. Un paysan avait semé vers la fin de janvier 1807 deux *fanegas* d'orge. L'orge crut d'abord à merveille; mais à la fin de juin, un orage de grêle détruisit plus du tiers de la semence. On recueillit cependant le 4 juillet seize *fanegas* d'orge. Le 8, on remarqua que le sol était couvert d'une nouvelle pousse: elle prospéra si bien, qu'on se disposa à la couper en novembre: la neige fit retarder cette opération de six jours; les oiseaux et la pluie s'en mêlèrent, et cependant on recueillit encore le 25 novembre dix *fanegas* de la meilleure orge.

(2) Madrid est à 309 toises au-dessus de la mer, à peu près à la même hauteur qu'Inspruck dans le Tyrol. La vieille Castille est beaucoup plus élevée.

déplorable état de l'agriculture dans une contrée si richement dotée par le ciel.

La première et la plus importante est le défaut de bras. Une population de 12,000,000 d'hommes est trop faible sans doute pour un royaume comme l'Espagne; elle suffirait cependant pour le cultiver mieux qu'elle ne l'est aujourd'hui, si un grand nombre de ses membres n'étaient perdus pour l'agriculture. Le nombre des hommes diffère très-peu en Espagne de celui des femmes, et nous pouvons le fixer à 6,000,000. En en retranchant les enfans et les vieillards, il nous restera 3,500,000 hommes jeunes, et assez robustes pour les travaux de la campagne; mais nous aurons encore à faire les retranchemens suivans:

Ecclésiastiques mâles	98,000
Étudians	40,000
Copistes	10,000
Avocats	5,000
Employés à des fonctions publiques	80,000
Vagabonds, au moins	30,000
Domestiques	250,000
Nobles	150,000
Voyageurs (qui ne se fixent pas hors de leur patrie, comme les Galiciens)	60,000
Négocians et artisans	200,000
Émigrans pour les colonies	10,000
Service de terre et de mer	200,000
Total	1,133,000

Il ne reste donc plus que 2,267,000 hommes pour la culture des terres, nombre dont il faut encore retrancher une foule de vauriens, de criminels aux galères, et tous ceux que des circonstances particulières empêchent de travailler (1).

Je puis assurer à ceux qu'étonnerait ce calcul, qu'il est plutôt au-dessous qu'au-dessus de la vérité; d'autres écrivains l'ont porté beaucoup plus haut, sans le croire complet. Les employés pour le service de terre et de mer sont plus nombreux que je ne l'ai dit; le nombre des négocians et des artisans dépasse 200,000, à cause de l'inactivité des femmes qui, dans la plupart des provinces, ne s'occupent point de la vente. On verra dans la suite les éclaircissemens nécessaires pour les autres articles de ce tableau. Continuons à rechercher les causes du mauvais état de l'agriculture dans la presqu'île.

Ces 2,267,000 hommes qui restent pour la culture des terres font-ils leur devoir?

Non, et pour différens motifs. La plupart

(1) J'aurais pu joindre à ce tableau 50,000 hommes occupés constamment de la garde des troupeaux, si je ne voulais comprendre sous ce nom d'*agriculture* tout ce qui a quelque rapport avec l'exploitation des terres.

ont leur source dans leur caractère et dans leur manière de vivre. En général, l'Espagnol n'est pas actif; il aime le *far niente* et la *sieste* autant que l'Italien : c'est un fumeur déterminé, et sa cigarre suffit pour l'occuper. Comme la nature a compensé par la fertilité du sol ce qui manque en activité aux peuples méridionaux, l'agriculture espagnole aurait pu fleurir si elle n'avait pas rencontré d'autre obstacle; mais l'Espagnol a d'autres défauts qui lui sont funestes : un des plus fâcheux est son aversion pour toute nouveauté, et la résistance qu'il oppose ainsi aux progrès du temps : il est trop fier ou trop paresseux pour consentir à changer, et il a peine à concevoir qu'une chose puisse être mieux qu'elle n'a été depuis des siècles. Aussi accueille-t-il avec peine tout changement dans les méthodes d'agriculture, dût-il lui offrir une véritable amélioration; depuis la découverte de l'Amérique, cette science est restée presque stationnaire. Son économie et sa manière de s'enrichir ont un caractère particulier fatal à la culture des terres; il est dans l'usage d'entasser les épargnes en argent monnayé, et de les laisser dormir dans ses coffres. Rarement il les emploie à améliorer ses biens, à augmenter son bétail, à rendre sa demeure

plus saine et plus commode. Pour le placement de ses capitaux, il manque d'occasion, et surtout de confiance, preuve incontestable du triste état des manufactures et du commerce, ainsi que de la mauvaise administration de la justice et de l'imperfection de tous les genres d'industrie.

C'est là ce qu'on peut reprocher au cultivateur espagnol lui-même. D'autres causes tirées de sa situation arrêtent ou gênent son activité. Il est ignorant, et parvient difficilement à comprendre ce qu'il pourrait faire et ce que font d'autres peuples. Comment aimerait-il un travail à l'aide duquel il ne peut guère se procurer de l'aisance? Il est pauvre, toujours endetté, hors d'état de faire des épargnes, et sans cesse exposé à manquer des choses les plus nécessaires, si une grande sécheresse vient à détruire les moissons, accident très-commun dans la péninsule (1). Ce qui prouve la fréquence de ces malheurs, c'est une institution adoptée dans toute l'Espagne, sous le nom de *los positos*: elle a le même résultat que toutes les institutions qui fournissent trop de

(1) Mariana, dans son histoire d'Espagne, cite plusieurs exemples de désastres pareils. En 1210, on passa neuf mois à Tolède sans avoir une goutte de pluie : la famine s'ensuivit.

secours, elle recule le mal au lieu de le déraciner ; et cependant l'Espagne ne pourrait subsister aujourd'hui sans elle. Ces *positos* sont des greniers publics, dans lesquels on garde le blé, et auxquels appartiennent des capitaux considérables. Leur but est d'amasser des grains pour les temps de disette, de maintenir le blé à un prix modéré, d'empêcher ainsi les spéculations, et de faire au paysan des avances pour son entretien et pour ses semailles. Ces établissemens sont fort anciens, et viennent, pour la plupart, de fondations pieuses : sinon ils sont fondés et soutenus par les communes. On en compte cinq mille trois cent huit dans le royaume, quoique les provinces septentrionales en manquent, sans doute à cause du voisinage de la mer, qui les garantit de la disette (1).

Mais, lors même que le paysan ne se trouve pas forcé par de mauvaises années à recourir aux *positos*, sa position est loin d'être aisée:

(1) L'organisation intérieure de ces établissemens est très-sage : on peut en voir les détails clairement expliqués dans un ouvrage intitulé : *Manual de Gobierno y Administracion de los Positos del Reyno, por Don Lor. Guardiola y Saëz.* Madrid, 1804, 4.e édition.

il est mal logé, manque de bois, et voit sa santé mise en danger par diverses circonstances. Est-il malade, il n'a souvent pas plus de médecins et de remèdes que s'il habitait au milieu de l'Afrique. Accablé ainsi de maladies, incapable de très-bonne heure de travailler, il ne peut, même quand il est en santé, surveiller ses champs comme cela serait nécessaire : ils sont presque toujours trop éloignés de son habitation pour qu'il puisse leur donner ces petits soins dont la terre, ainsi que les hommes, se montre si reconnaissante. Mais, en supposant qu'il ait fait une bonne récolte, que lui reste-t-il quand il a mis à part les semences de l'année suivante? Tout est fort cher, même les provisions de bouche dont il a besoin; les impôts et la difficulté du transport en rendent le prix très-élevé : cette cherté exerce une fâcheuse influence sur le prix du travail, qui écrase le paysan, forcé de recourir à des bras étrangers. La réunion de ces circonstances explique sans peine sa misère, et, *vice versâ*, la mauvaise culture du sol. Ajoutez-y encore les dispositions des propriétaires, qui sont rarement les mêmes personnes que les fermiers. Les biens ruraux appartiennent à des communes, à des fondations pieuses, au clergé

ou aux nobles. Ceux-ci ne vivent jamais dans leurs terres, souvent même ne les visitent pas une seule fois dans leur vie, ne contribuent point à les améliorer par leur propre activité ou leur propre surveillance, et rarement fournissent au fermier des directions et des secours d'argent : aussi sont-elles détestablement régies, et les propriétaires changent-ils sans cesse de fermiers, inconvénient dont je parlerai ci-après.

Mais la source du mal est, ici comme pour tout le reste, dans les principes fondamentaux du Gouvernement, de la jurisprudence et de l'administration. Un pays où d'immenses fonds de terre, appartenant à un seul individu, sont inamovibles et indivisibles, ne peut être mis à profit que par une grande population (1); lorsqu'elle est peu nombreuse, comme en Espagne, une partie du sol, divisé en vastes domaines, doit rester en friche. C'est ce qui arrive aux propriétés des communes, des fon-

(1) On avait cherché depuis long-temps à remédier à cet inconvénient par des lois; mais elles n'étaient pas observées. Un édit publié avant l'an 1700, défendait la réunion de deux majorats de quelque étendue : depuis 1760, on a rendu à ce sujet une foule d'ordonnances qui n'ont pas eu plus de succès.

dations pieuses; car leur étendue introduit un système de fermage si funeste, qu'il fait laisser sans culture un tiers du terrain, tandis qu'une partie de ce qui reste est en jachère toute l'année.

Des circonstances particulières, que l'on ne peut rencontrer qu'en Espagne, se joignent à celles que je viens de retracer. Les provinces ont des constitutions, des franchises et des servitudes très-différentes. Les unes possèdent des droits nuisibles aux autres : une société entre autres jouit d'un privilége fait à lui seul pour empêcher l'agriculture de fleurir. Ce privilége, nommé *Mesta*, est la faculté accordée, de temps immémorial, à certains propriétaires de troupeaux, d'envoyer paître leur bétail sur toutes ces terres en friche ou en jachère, et même de le laisser errer sur les terres cultivées. En vertu de ce privilége, cinq millions de moutons parcourent chaque année toute l'Espagne, et surtout l'Estramadure, l'Andalousie, le royaume de Léon, les deux Castilles, la Biscaye, la Navarre et l'Aragon, rapportant de gros revenus à leurs propriétaires, mais causant de cruels dommages aux possesseurs de biens-fonds. On a demandé, dans plusieurs *cortès*, la suppression de ce

privilége : le Gouvernement n'en paraissait pas éloigné, mais les principaux du clergé et de la noblesse ont toujours eu l'art d'empêcher une réforme qui, bien que menaçant tous les troupeaux de l'Espagne, pouvait seule rendre à l'agriculture quelque éclat.

En Espagne, comme partout ailleurs, c'est sur les produits de l'agriculture que tombent les impôts les plus forts. Quand ils sont invariablement fixés, le mal est peu considérable; mais lorsqu'ils changent sans cesse, lorsque de nouvelles lois sur l'importation et l'exportation viennent sans cesse s'y ajouter, tout devient incertain dans cette branche de l'industrie, et le cultivateur en est enfin la victime. On se plaint depuis long-temps en Espagne de cette instabilité.

Tout paraît donc conjuré contre l'agriculture; la superstition elle-même y joint son influence; elle multiplie les jours de fête, source non seulement d'oisiveté, mais de dépenses inutiles. Passons sous silence ces dernières, qui ne peuvent s'apprécier; nous serons forcés d'admettre le calcul du comte de Campomanes, qui a estimé à seize millions de réaux (environ 4,000,000 liv.) la perte que chaque jour de fête fait essuyer à la richesse nationale:

c'est sur les produits agricoles que retombe la plus grande partie de cette perte.

Supposons, malgré tout cela, que le cultivateur a bien préparé, bien ensemencé ses terres, et qu'il voit croître une belle récolte: mille causes viendront la diminuer: le privilége de la *Mesta* et d'autres motifs empêchent la clôture des champs. Le pays est peu peuplé; le cultivateur habite presque toujours loin de son domaine; point de police rurale; il faut qu'il laisse errer dans ses biens les troupeaux de la *Mesta*. Que de coups menacent la récompense de son labeur avant qu'il ait pu la serrer dans ses greniers! Allons plus loin cependant; il a entassé sa récolte, payé ses impôts, ses dettes, mis à part de quoi suffire aux besoins de l'année; il faut qu'il vende. Peut-être se trouvera-t-il dans une province fertile, où ses denrées sont à vil prix, tandis qu'elles coûtent fort cher dans la province voisine (1). Le moyen le plus simple serait alors de les porter au marché le plus avantageux: on doit s'attendre à voir l'esprit de spéculation prendre

(1) Ce cas est très-fréquent en Espagne. En 1757, la *fanega* de froment se vendait à Palencia six réaux, tandis qu'à Saint-Ander, le marché le plus voisin, elle en coûtait vingt-deux.

ce parti pour maintenir l'équilibre ; cela arriverait sans doute si des obstacles insurmontables ne s'y opposaient. Le commerce de l'intérieur est entravé de toutes les manières : l'assertion de Smith, que la chûte de la puissance commerciale de l'Espagne n'est due qu'à cette cause, a été sans fruit. En vain l'histoire répète que jadis il en était tout autrement ; qu'en 1573, par exemple, le marché annuel de Medina del Campo fut si fréquenté, qu'il s'y fit pour cent cinquante millions d'écus d'affaires. De pareils résultats seraient impossibles aujourd'hui ; le défaut ou la difficulté des communications dans l'intérieur en est la cause.

On a beaucoup fait, depuis un demi-siècle, pour rendre ces communications plus faciles ; de belles routes ont été ouvertes de Madrid aux principaux points de la monarchie. Bien qu'elles ne soient pas entretenues avec assez de soin, elles sont en assez bon état, et peuvent devenir fort utiles si leur nombre s'augmente : malheureusement on a commencé par les entreprises brillantes, et elles ont épuisé le zèle et l'argent : les communications entre des villes, même entre des provinces particulières, sont en général si mauvaises, qu'elles ne permettent pas l'usage des voitures, et celles

ci à leur tour sont si petites, si lourdes, qu'elles ne peuvent servir pour les transports un peu éloignés : on est réduit à employer alors les bêtes de somme, moyen très-coûteux et très-lent.

Les divers fleuves qui traversent l'Espagne ont fait naître depuis long-temps l'idée de profiter de leur cours pour la navigation, et de les unir par des canaux. Plusieurs d'entre eux avaient jadis été navigables (1) : cette certitude encourageait les nouvelles entreprises. Les projets se portèrent tantôt sur le Tage, tantôt sur le Guadalquivir, le Guadiana et l'Ebre : les uns furent exécutés ; on se borna à mettre en train les autres. Ce qui reste aujourd'hui de ces travaux est presque nul, et ce que l'on a tenté dans les temps modernes a bien moins réussi encore. Les canaux ont éprouvé le même sort : le canal d'Aragon, commencé en 1529, a seul quelque étendue, il va depuis Tudela (dans la Navarre) jusqu'auprès de Saragosse, où il se jette dans l'Ebre. C'est à ce canal que l'Aragon doit en partie son aisance ; et l'on serait richement payé de

(1) L'Ebre, par exemple. Au onzième siècle, Saragosse était l'entrepôt d'une marine importante.

ses avances et de ses peines, si on le prolongeait jusqu'au golfe de Biscaye, pour unir ainsi la mer Méditerranée à l'Océan (1).

J'ai déjà fait observer qu'en Espagne le cultivateur des champs en était rarement le propriétaire; il n'est que fermier, et son bien-être dépend ainsi du genre de sa ferme; tantôt les lois, tantôt d'anciennes coutumes exercent à cet égard une fâcheuse influence, et le peu de valeur des propriétés territoriales se fait sentir aux fermiers. Ce qui les accable le plus, c'est le prélevement du prix du bail en espèces, condition qu'exige ordinairement le propriétaire; il échappe ainsi à tous les dangers, dont la température, la baisse des denrées menacent les produits de la campagne, et en charge le fermier seul, qui est rarement un homme aisé; d'ailleurs on ne loue

(1) A la fin de l'an 1805, parut un édit du roi qui autorisait l'établissement d'une loterie pour l'achevement du grand canal d'Aragon et de Navarre (*reales canales imperial y de Fauste*). On y lisait : « Vingt « lieues ont déjà été creusées, dont dix-huit offrent « une navigation facile à des barques chargées de deux « mille quintaux. Les quatre dixièmes du total sont « déjà prêts. Le canal de Fauste est achevé depuis « long-temps ».

guère que de vastes domaines; peu de gens aiment à les garder; alors ils sous-louent; plus ces secondes parts sont petites, plus le nouveau locataire les paie cher au premier fermier, qui a à payer le prix du bail pour les vastes terrains qui sont en friche, et qu'il ne trouve pas à placer. Enfin les conventions de fermage n'ont aucune garantie de la part du propriétaire; s'il vient à changer, elles peuvent être rompues avant le temps fixé; elles se font en général pour une trop courte durée; le fermier ne peut tenter alors aucune amélioration; il ne plante ni arbres ni vignes; car il ne jouirait qu'après plusieurs années du fruit de son travail; il ne se donne aucune peine pour des arrosemens qui entraîneraient des frais, et la nécessité de s'entendre avec ses voisins. Or c'est le défaut d'arrosement qui, dans la plupart des provinces, détériore le sol déjà desséché. La Catalogne et le royaume de Valence sont seuls une exception. L'augmentation rapide de leur aisance les en a récompensés : on ne les imite point ailleurs; on laisse les choses aller, dit-on, comme jadis, et cependant il est bien démontré qu'autrefois les méthodes d'arrosement étaient très-perfectionnées en Espagne.

Il est difficile de décider si ces lacunes ont leur principale cause dans l'ignorance ou dans la paresse des habitans. L'entretien du bétail nuit également sous ces deux rapports à l'agriculture. On a déjà pu voir que ces deux genres d'industrie ne s'accordaient guère, puisque le dernier est presque toujours séparé de l'autre, ou même en reçoit de grands dommages, tels que ceux que cause la *Mesta*; cependant on nourrit en Espagne, excepté dans les Asturies et dans la vieille Castille, très-peu de bêtes à cornes. Dans certaines provinces, des préjugés empêchent l'entretien simultané de deux espèces de bétail. Ainsi, en Andalousie, on croit que les bêtes à cornes et les chevaux doivent paître dans des prairies différentes, ce qui rend nécessaire beaucoup plus d'espace qu'il n'en faudrait; s'ils paissaient ensemble. En général, il y a trop de terrain perdu pour le bétail, et il n'en dédommage pas. Ainsi l'on compte, en Espagne, et je crois ce calcul trop faible, 1,200,000 mulets, que l'on nourrit uniquement d'orge, ainsi que les chevaux. Les 90 millions de *fanegas* d'orge que recueille annuellement l'Espagne ne peuvent suffire à leur entretien. On ne cultive, ni l'avoine ni le trèfle; et c'est peut-être à cet

aliment qu'il faut attribuer la faiblesse des chevaux espagnols. On ne sait pas mieux les nourrir dans l'étable, et l'on tire très-peu de parti du lait des bêtes à cornes : leur valeur est si peu appréciée, qu'on ne s'inquiète seulement pas du dommage que fait essuyer à l'agriculture l'inutile et prodigieuse quantité d'agneaux, de brebis même que l'on égorge annuellement.

Les chevaux et les moutons sont les deux espèces de bétail les plus importantes pour l'Espagne : elles y font une partie de la richesse nationale. La dernière est depuis si long-temps l'objet de l'attention publique, que je n'ai pas besoin de m'en occuper (1); mais je crois devoir donner quelques détails sur la race des chevaux espagnols, parce qu'on s'en fait au-dehors une idée bien plus brillante que celle qu'on en conserve quand on l'a vue de près.

(1) Je me bornerai ici à donner quelques détails historiques peu connus. Sous Alphonse II, la race des brebis espagnoles fut renouvelée par des béliers venus d'Angleterre : on les nomma *marinas* (d'outre mer); et Pierre Sarmiento croit que c'est-là l'origine du mot *merinos*. Peu de temps après, le mariage du prince des Asturies, fils de Henri III, avec la princesse Catherine, fille du duc de Lancaster, fournit encore les moyens d'améliorer la race, en faisant venir des béliers et des brebis d'Angleterre.

Il est hors de doute, et on l'a souvent répété au Gouvernement espagnol, que la race des chevaux dégénère. On en abandonne le soin aux particuliers; et cet exemple suffirait pour répondre à ceux qui voudraient introduire partout un système semblable. Don Pedro Pablo Pomar, qui parcourut toute l'Espagne par ordre du Gouvernement, pour examiner l'état de la race des chevaux, assure, dans un mémoire adressé au roi, que l'on ne trouve plus de bons chevaux qu'en Andalousie, et qu'ils y sont rares; leur prix en est la preuve; un beau cheval coûte de 12 à 30,000 réaux (de 3 à 7,500 liv.), encore un cheval de ce genre est-il vieux à huit ans, incapable de supporter la moindre fatigue, et bon uniquement pour la parade. D'où provient cette dégénération dans un pays dont les chevaux sont fameux de toute antiquité? D'abord du défaut de croisement des races; non-seulement on ne se sert pas d'étalons étrangers, mais on laisse les animaux s'accoupler entre parens (1). Le

(1) Le petit nombre de poulains mâles mis bas en Espagne est très-remarquable. A Villa de Moron, 1,033 jumens mirent bas, dans l'année 1791, 73 poulains femelles, et deux mâles; à Ronda, 654 jumens mirent bas 58 femelles, et pas un mâle: dans le royaume de

manque de soins, le mauvais fourrage, la mauvaise eau, contribuent ensuite à les détériorer; les étables sont si mal entretenues, que les chevaux sont les victimes des mouches, et que la moitié des jumens d'Andalousie avorte en se démenant pour s'en délivrer.

C'est à ces circonstances et à plusieurs autres qu'est due la dégénération de la race des chevaux. Dans plusieurs endroits, on estime le nombre des poulains que les loups dévorent à quarante ou cinquante par an. Cette perte est peu de chose en comparaison de celle qu'a occasionnée la propagation des mulets. Comme on emploie à ce but les meilleurs étalons et les plus belles jumens, ils sont perdus pour la race chevaline. On s'est élevé souvent contre ces animaux bâtards : des lois ont été rendues pour en empêcher la multiplication; mais elles ont été inutiles. « Ils sont plus forts que les che-« vaux, répondait-on; ils ne sont pas si déli-« cats; ils supportent mieux le froid et l'hu-

Séville, 3,691 jumens ne donnèrent pas un seul poulain mâle : dans celui de Cordoue, 1,278 jumens donnèrent quelques poulains femelles et point de mâles. Ce fait rappelle l'opinion de Buffon, qui affirme que le mélange et le renouvellement des races font naître plus de poulains mâles que de femelles.

« midité ; enfin ils sont plus faciles à nourrir, « et exigent moins de soins ». Il faut convenir que tout cela est vrai : je suis convaincu que, non-seulement les chevaux espagnols, mais tous ceux du reste de l'Europe seraient incapables de supporter ce que supportent les mulets (1). Quoi qu'il en soit, ils font tous les travaux en Espagne ; et l'on en a si grand besoin, que le pays ne peut y suffire ; de sorte que l'on tire de France des jumens pour les propager, et des mulets même (2). Ainsi la race des chevaux, à l'exception de l'Andalousie, se perd insensiblement dans celle des mulets, et dégénère à vue d'œil. Les heureuses tentatives que l'on a faites pour accoupler des chevaux arabes avec des jumens siciliennes, accouplement qui a produit des animaux infatigables, et l'exemple de Colbert, qui releva la race des chevaux en France en la croisant avec des races étrangères, ont été sans in-

(1) On s'est bientôt vu obligé de les employer à traîner l'artillerie française. La mauvaise nourriture que l'on avait pour les chevaux peut y avoir contribué.

(2) D. P. Pomar en calcule le nombre à 10,000 jumens et 20 ou 25,000 mulets ; de sorte que l'État perd annuellement à cette importation 3,000,000 l.

fluence. L'augmentation de prix des mulets engage la cupidité à les multiplier : le Gouvernement est resté inactif, et les chevaux sont relégués en Andalousie, où leur race est encore nombreuse, quoiqu'elle ait déjà beaucoup perdu (1).

Ces chevaux paissent dans les champs, et font grand tort à l'agriculture, parce que le défaut des prairies artificielles leur rend nécessaire une vaste étendue de terrain. Peu de personnes paraissent sentir cet inconvénient, et les sociétés économiques ont la plus grande peine à introduire une amélioration quelconque. Que de choses aurait à faire ici un gouvernement éclairé ! Une foule de plantes qui n'y sont point cultivées pourraient l'être avec succès : ce n'est que dans le royaume de Va-

(1) En voici la preuve. En 1791, la ville d'Arcos renfermait 1,061 jumens, 44 étalons, et en tout seulement 1,580 chevaux : Ronda avait 564 jumens, en tout 811 chevaux : quelques écuyers possédaient chacun 80 jumens rassemblées par spéculation. On a vu à Valence un exemple singulier de la fécondité d'une femelle de mulet : elle s'accoupla quatre ans de suite avec un cheval gris, et mit bas chaque fois un poulain mâle, qui à la vérité vivait peu le plus souvent, et mourait de convulsion.

lence qu'on l'on sème du blé de Turquie ; cette province et la Catalogne ont seules du riz ; les provinces occidentales et méridionales donnent seules du vin ; la Navarre, l'Estramadure et la Galice, n'ont point d'huile. Que penser en voyant les deux Castilles, la Manche, le royaume de Léon et l'Estramadure entièrement dépourvus d'arbres? Ce sont là, dira-t-on, les provinces les moins peuplées ; mais n'y a-t-il pas ici action et réaction, et celles entrées dégarnies d'arbres ne sont-elles pas les plus malsaines? La Biscaye et le royaume de Valence ont des arbres : la population de la Biscaye est vraiment extraordinaire, et celle du royaume de Valence a cru si rapidement, que l'on peut en donner pour principale cause un avantage qui, devenu général, ferait de l'Espagne un véritable paradis.

CHAPITRE XI.

Industrie.

Les Espagnols parlent volontiers des beaux temps de leur histoire ; et chez eux comme en Italie, j'ai aussi d'une fois été étonné de voir combien le sentiment triste du passé avec le présent avait eu peu d'influence sur le perfectionnement de la nation. Loin de s'attribuer sa décadence, elle en cherche la cause dans les fautes de ses princes, ou dans cette invincible fatalité qui a réuni les circonstances les plus désavantageuses à sa fortune. Elle n'a pas tout-à-fait tort ; les premiers maux qui attaquent le bien-être et la prospérité d'un État viennent toujours des gouvernemens ; mais leur déplorable conséquence est la décadence de la civilisation, des lumières et du caractère de la nation elle-même : aussi, lorsque les hommes laissent échapper les occasions et les moyens de perfectionnement qui leur sont offerts, peut-on les excuser en partie, mais non les justifier entièrement.

Les patriotes espagnols ont beau répéter à leurs concitoyens que Tolède et Séville occupaient jadis, l'une quarante mille, l'autre cent mille ouvriers pour travailler la soie; que la manufacture de drap de Ségovie en employait trente-cinq mille; on leur répond: *Ces temps sont passés et ne peuvent revenir, tout était différent alors.* C'est là la ressource de la fainéantise, qui finit toujours par se complaire dans sa propre indigence, et qui trouve encore dans l'orgueil national des consolations suffisantes lorsqu'elle commence à se lasser de son état.

Il ne faut pas croire cependant que l'industrie espagnole soit entièrement déchue; un peuple finit par reconnaître ses vrais intérêts. Dans le dix-huitième siècle, l'Espagne s'est relevée à plusieurs égards; elle est parvenue du moins, ce qui est déjà beaucoup, à sentir le besoin qu'elle avait de grandes réformes. A l'avénement de Philippe V, l'industrie espagnole était perdue; sous son règne elle commença à refleurir en Catalogne, où elle n'avait jamais existé. Différentes provinces, entre autres le royaume de Valence, suivirent cet exemple, et leurs progrès furent aussi rapides qu'ils pouvaient l'être, tant que les vastes change-

mens nécessaires à l'État n'étaient pas faits. Ces progrès étaient l'ouvrage de la nation elle-même; le Gouvernement y avait pris peu de part; il n'avait pas même agi toujours envers tous les sujets avec une parfaite justice; tel fut le cas où il accorda au royaume de Valence l'exemption du service militaire, pour encourager dans cette province le travail de la soie.

Les obstacles qui ont arrêté jusqu'ici l'essor de l'industrie espagnole ont leur source en partie dans les vices radicaux de l'État; vices dont j'ai déjà parlé en traitant de la population et de l'agriculture; en partie dans le caractère de la nation et dans la politique de son gouvernement.

En parlant des obstacles fondés sur le caractère de la nation, il faut commencer par le penchant de tous les méridionaux à l'oisiveté et à la mollesse, penchant qui les empêchera toujours de rivaliser avec les peuples du nord. Dans le midi, les besoins sont moins nombreux et plus faciles à satisfaire; les désirs et l'orgueil se tournent plutôt vers les objets de l'imagination que vers un certain degré de bien-être, d'aisance et de considération civile: ces derniers biens paraissent misérables

à l'ambition exagérée d'hommes qui, une fois livrés à des spéculations pécuniaires, ne se laissent pas resserrer dans un cercle si étroit, et rêvent tout-à-coup d'immenses richesses. L'assiduité estimable qui s'occupe des plus petits détails, et l'économie qui l'accompagne, ont peu d'attrait pour l'habitant du midi, surtout lorsqu'il a toujours devant les yeux, comme l'Espagnol, un temps rempli de merveilles où des richesses toutes nouvelles, découlant de sources récemment découvertes, se répandaient comme par torrent sur tous ceux qui s'en approchaient, et lorsque des exemples journaliers lui font voir des hommes que deux ans de séjour dans les colonies ont rendus millionnaires.

Aussi, pour que l'Espagnol s'adonne à une industrie quelconque, faut-il que le résultat en vaille la peine. Pourquoi surmonterait-il son aversion naturelle et le blâme de l'opinion publique, même quand il le regarde comme un préjugé ? Le despotisme de l'opinion est le plus rude et le plus difficile à combattre : or, l'opinion en Espagne traite tous les métiers, sinon comme déshonorans, du moins comme moins honorables qu'une oisiveté indigente, ou la plus petite place dans l'adminis-

tration : d'anciens usages font même perdre en pareil cas les priviléges de la noblesse, et le peuple n'est pas assez éclairé pour préférer une vie libre, aisée, mais active, à une existence misérable, fertile, d'ailleurs en humiliations d'un autre genre, comme celle d'un employé inférieur.

Une vanité ridicule a vraisemblablement fait naître ce préjugé dans ces longues années de guerre où les souverains de l'Espagne, abusés par la soif des conquêtes, plaçaient leur puissance dans l'étendue extérieure de leurs frontières, et non dans le sage emploi des forces intérieures de l'Etat. L'orgueil national, s'alliant avec ce préjugé, inspira un profond mépris pour les étrangers, et, ce qui est pis encore, pour les métiers qu'on leur voyait exercer avec zèle. L'industrie et le commerce furent ainsi pendant long-temps presque entièrement dans les mains des étrangers. La nation regardait cette tolérance déplacée comme une grande faute du Gouvernement, mais sans s'efforcer de bannir l'activité exotique en l'imitant avec ardeur.

Les défauts des hommes, entre autres rapports qu'ils ont avec les maladies physiques, leur ressemblent, en ce que les maux s'accu-

mulent toujours sur la partie atteinte, ou seulement affaiblie. L'intolérance religieuse eut ici son influence ordinaire ; la foi manquant aux étrangers, on traita de vices toutes leurs vertus. L'industrie de l'Europe se trouvait presque toujours entre les mains des protestans ; c'en fut assez pour la proscrire ; cette proscription s'est prolongée jusqu'à nous ; et il n'y a pas long-temps qu'une manufacture de draps, établie à Avila, a été presque détruite par ce préjugé fanatique (1).

A tant de causes d'inactivité vient se joindre l'indolence physique de la nation, qui s'inquiète peu de ce qui se passe hors de son sein, et ne sent ni le besoin ni l'envie de voyager pour apprendre à connaître l'état des

(1) Deux Anglais étaient à la tête de cet établissement ; les moines firent croire au peuple que ces hérétiques mangeaient les enfans des catholiques : le peuple voulut les mettre en pièce ; mais comme ils avaient de puissans protecteurs, il fut obligé d'y renoncer. En revanche, chacun s'éloignait de ces incrédules ; on faisait un détour plutôt que de passer devant leur maison ; on fuyait à leur rencontre. La force du préjugé était telle, qu'on devait s'attendre à tout, et si opiniâtre, que le temps seul, ce modérateur de toutes les passions, parvint à la vaincre.

autres peuples. Les métiers restent alors stationnaires, l'émulation est nulle; le défaut de lumières suffirait pour tout arrêter. Il n'est donc pas étonnant que l'industrie espagnole ne dépasse pas les besoins du pays; quand ils sont satisfaits, elle a atteint son but. Elle ne va pas même si loin; car les obstacles fondés sur l'esprit du Gouvernement exercent aussi leur influence.

Il faut les rapporter presque tous au système des douanes: 1.° douanes pour l'étranger; 2.° douanes pour les provinces entre elles; 3.° douanes pour les colonies.

L'importation des produits de l'industrie exotique est chargée d'impôts si élevés, que la contrebande a tout à gagner si elle parvient à tromper la vigilance des douaniers. Sans réfléchir que ce système n'avait eu dans l'origine d'autre cause que le mauvais état des finances, on l'a conservé dans l'espoir de relever ainsi par force l'industrie nationale. Quand même on pourrait étayer cette politique de quelques raisons, on serait obligé de convenir qu'elle n'est pas applicable partout. Il suffisait de jeter un coup-d'œil sur la carte d'Espagne pour voir que cette application y était impossible à cause de la position géographi-

que du royaume, qui favorise au plus haut degré la contrebande et met le Gouvernement hors d'état de l'empêcher, à moins de dépenser tous les revenus de ses douanes en établissemens contre les contrebandiers. Le système des douanes espagnoles est donc nuisible, sous le rapport même des finances, puisqu'il ne rend pas plus, malgré sa prodigieuse extension, qu'il ne rendrait s'il était plus modéré. Il est loin d'ailleurs d'atteindre à son but prétendu : les produits de l'industrie exotique entrent par contrebande, et en si grande quantité, que le commerce de ces produits avec les colonies, commerce que les négocians espagnols ne peuvent faire qu'en devenant eux-mêmes contrebandiers, est une des branches les plus productives de leur activité. Au reste, il suffirait de consulter l'histoire de l'industrie espagnole, pour y voir la condamnation de ce système : il a été établi sous Philippe II, et depuis lors l'industrie a déchu si rapidement, qu'aucune autre circonstance ne peut l'expliquer.

Quant aux douanes qui existent entre les différentes provinces, elles n'ont pas des effets moins fâcheux : les droits d'entrée qu'il faut payer aux frontières de chaque province re-

haussent de beaucoup le prix des marchandises : cela s'étend jusqu'aux choses les plus nécessaires à la vie, dont la cherté fait monter très-haut le prix du travail : aussi les produits de l'industrie espagnole, d'ailleurs très-inférieurs sous le rapport de la fabrication, peuvent-ils à peine soutenir la concurrence avec les marchandises étrangères, quelque renchéries qu'elles soient par la contrebande ou par les impôts. Les ouvrages grossiers sont les seuls qui se fabriquent abondamment en Espagne.

Si l'on songe que les matériaux de l'industrie subissent par le système des douanes le même renchérissement que ses produits, on présumera facilement que la même politique a dicté les lois relatives aux colonies : les objets qui y vont et ceux qui en viennent sont chargés d'impôts qui invitent à la contrebande, et rendent ainsi la possession directe des colonies espagnoles absolument inutiles à une marine puissante comme est celle des anglais.

Si on ajoute à cela les lois somptuaires que Philippe IV se vit forcé de rendre parceque l'or et l'argent manquaient dans le royaume dont les mines en fournissaient alors aux quatre

parties du monde, on aura réuni les principales causes qui se sont opposées aux progrès de l'industrie espagnole.

Dans quel état se trouve-t-elle encore? Combien d'ouvriers peut-elle occuper? A quoi les occupe-t-elle, et quel est son revenu annuel?

On serait heureux de pouvoir répondre à ces questions; mais je suis convaincu que l'Espagnol le mieux instruit de la statistique de son pays n'y réussirait pas plus que moi: tout ce que je puis donner, c'est la liste des branches d'industrie qui sont encore cultivées avec quelque succès.

Soie. La fabrication de la soie n'a pas reçu en Espagne toute l'extension dont elle serait susceptible: elle est presque inconnue dans la plupart des provinces; et ce n'est que dans le royaume de Valence qu'elle est poussée aussi loin que l'état des choses le permet. La matière brute est presque entièrement exportée, et l'industrie espagnole ne fabrique que des rubans, des cravates, des bas et quelques étoffes. Ces deux derniers articles sont surtout l'objet des travaux de Barcelone, où ils occupent près de quatre mille métiers; mais ses produits ne peuvent soutenir la comparaison avec ceux de l'étranger. S'ils les égalent et les

surpassent même quelquefois en solidité, ils sont toujours inférieurs pour la beauté et l'éclat de couleur, c'est-à-dire pour ce qui fait le principal mérite des objets de luxe : aussi l'Espagne paye-t-elle chaque année des sommes considérables aux fabricans français et anglais.

Laine. On sait que la plus grande partie de la plus belle laine espagnole va dans l'étranger : le Gouvernement n'a pu encore se décider à s'y opposer, parce qu'il priverait ainsi le royaume d'un immense revenu, et ne ferait pas faire à la fabrication de la laine des progrès rapides : ces progrès sont l'ouvrage du temps, et ne doivent même être favorisés qu'avec une extrême réserve : le Gouvernement s'est contenté jusqu'ici de charger l'exportation de cet article d'impôts très-élevés, d'accorder quelques priviléges aux ventes des fabriques nationales, et d'en entretenir plusieurs à ses frais : ces dernières ont seules pu réussir, et livrer des draps comparables avec les draps étrangers. Mais ici encore on retrouve le principal vice de l'industrie espagnole; ces fabriques ne pouvaient céder leurs marchandises au même prix que les fabriques exotiques, quelles que fussent pour ces dernières les charges de l'importation. La fabrique de

Guadalaxara, qui occupe près de trois cents métiers, et celle de Ségovie, qui fournit les plus beaux draps, ont seules eu du succès. Celles de l'Aragon et de la Catalogne ne font que des draps grossiers qui se consomment dans le pays, ou vont à Malte ou en Amérique : elles emploient la plus mauvaise laine, abondante en Espagne comme ailleurs. Cette laine sert aussi à la fabrication des bas, des couvertures, et autres articles pareils pour lesquels les étrangers n'entrent pas en concurrence : aussi cette branche d'industrie est-elle cultivée avec assez d'activité.

Coton. L'Espagne est, à cet égard, extrêmement reculée, et presque tout lui vient de l'étranger. Depuis quelques années seulement les travaux de l'intérieur du royaume ont fait quelques progrès, parce que le Gouvernement s'est opposé avec une grande rigueur à l'importation des étoffes de coton, et a établi des filatures qui ont dû nécessairement amener quelques bons résultats. Malgré cela l'importation annuelle est encore très-considérable, surtout pour un objet qui paraît d'abord insignifiant, et qui cependant a donné lieu à des ordonnances spéciales; ce sont les mèches à brûler; les fabriques espagnoles pourraient

aisément en fournir, car cet article ne demande ni des machines compliquées, ni beaucoup de soin. Le cotonnier pourrait aussi être cultivé avec succès dans les provinces méridionales, si l'on voulait s'en occuper avec attention.

Toile. La culture du chanvre s'est fort étendue depuis quelques années; mais on ne sait pas encore employer convenablement la matière brute : l'industrie s'est bornée à des travaux grossiers pour les voiles de vaisseaux et les cables; les fabriques espagnoles, au dire des meilleurs statisticiens, en fournissent la marine de la nation. Les articles les plus fins sont du linge de table et des bas; les provinces du Nord, spécialement la Galice, s'en occupent avec activité, quoique d'une manière très-imparfaite : on calcule, par exemple, que les chemises des troupes coûtent annuellement trois millions au royaume, et j'ai vu moi-même combien il était difficile d'en trouver de quoi équiper quelques régimens français.

Cuir. La fabrication en est très-étendue, mais détestable, et ses produits sont hors de prix.

Papier. Beaucoup et excellent : la Catalogne s'en occupe presque exclusivement.

Chapeaux. Les plus mauvais se fabriquent dans tout le royaume : les meilleurs se font à

Badajoz, mais les prix en sont si élevés, que les fabriques ne peuvent se soutenir que parce que le Gouvernement défend aux étrangers d'entrer en concurrence avec elles.

Porcelaine et *faïence.* La porcelaine qui sort de la fabrique que le Gouvernement entretient à Madrid est fort belle, mais fort chère : la meilleure faïence se fait à Manisez; elle est mauvaise partout ailleurs.

Verre. La fabrique de Saint-Ildefonse est la seule qu'on puisse citer; le Gouvernement la soutient avec sa libéralité ordinaire, et elle fournit de belles glaces et autres objets.

Fer et autres métaux. Les provinces du Nord sont très-riches en mines de fer; mais là où sont les meilleures, comme en Biscaïe, les forges en revanche sont détestables, et ne rapportent à leurs propriétaires que la moitié de ce que valent les forges de l'Aragon, qui sont cependant bien éloignées de la perfection des nôtres. Le métal brut s'exporte presque tout entier, et, travaillé hors de l'Espagne, n'y rentre qu'à des prix très-élevés : il en est de même du cuivre, à l'exception de quelques belles fonderies de canons, et les fabriques d'armes, jadis si célèbres, ne se soutiennent plus que par les commissions du Gouvernement.

Tabac. La plus grande partie du tabac se tire des colonies portugaises : le Gouvernement s'en est réservé la fabrication exclusive, et il l'a concentrée à Séville, tandis qu'elle se divisait autrefois entre les provinces. On dit qu'il y gagne vingt-cinq millions; ce qui me paraît fort peu, à cause du haut prix de cette denrée et comparativement avec d'autres pays. On sait qu'elle est d'un usage très-répandu en Espagne, il est tout simple que le Gouvernement y trouve de grands profits, et l'on n'a qu'à se rappeler, pour point de comparaison, que le Gouvernement français avant la révolution gagnait trente millions sur la ferme du tabac.

Eau-de-vie. Les fabriques d'eau-de-vie se trouvent dans l'Aragon, dans la Catalogne et dans le royaume de Valence; elles emploient les mauvais vins du pays. L'eau-de-vie fabriquée dans les autres provinces est détestable, et ne se consomme que dans les parties les plus pauvres de la presqu'île, comme les deux Castilles et le royaume de Léon.

Je terminerai cette revue des principaux objets de l'industrie espagnole par un tableau des fabriques du royaume, telles qu'elles étaient en 1801.

TABLEAU

DE L'ÉTAT DES FABRIQUES EN ESPAGNE en 1801.

LIEU.	NOM du PROPRIÉTAIRE.	OBJETS de FABRICATION.	RENSEIGNEMENS plus détaillés.
La Corogne.....	Le Gouvernem.	Linge de table...	Cette fabrique fournit de linge toute la maison du roi : les gradations des prix sont de 620, 500, 400 et 320 réaux la pièce. Les travaux en toile sont en général les meilleurs produits de l'industrie de la Galice ; et on calcule qu'il se fabrique annuellement dans cette province 8,550,000 aunes (*varas*) de linge de table ou autres toiles, dont un million pour la Castille, 550,000 pour l'Amérique : le reste se consomme dans le pays.
	Le Gouvernem.	Cordages.	
	Manuel Landeyra	Objets de passement. et rubans.	
		2 fabr. de peignes.	
	Juan Francisco Barrie.	Chapeaux.....	De toutes couleurs et de différ. degrés de finesse. Cette fabrique est très-considérable.
		Une autre fabr. de chapeaux fins ; 3 de chap. comm.	
Santiago de Sigras	Enrique Bret et Luis Vitry.	Etoffes de laine imprimées.	Cette fabr. est très-considérable, et ses produits égalent en valeur ceux de l'étranger.
San Esteban de Piadela.	Juan de Muro Pastor.	Cuir..... ...	Ouvrages de cuir grossiers pour les selliers, et ouvrages plus fins en cuir de Cordoue. Cette fabr. est considérable.
Betanzos.....	La Société nomm. *Gremio de Zapateros.*	Cuir.	
Réparties entre Santiago et le Ferrol.....	.....	14 fabriq. de cuir.	Considérables.
Santiago de Sigras	.....	Rubans.	
		3 fab. de chapeaux communs.	

LIEU.	NOM du PROPRIÉTAIRE.	OBJETS de FABRICATION.	RENSEIGNEMENS plus détaillés.
Santiago de Sigras	Antonio Bruneli.	Bas au métier....	Les femmes de la Galice tricotent une grande quantité de bas, surtout à Bayona, d'où on en exporte annuellement cent mille douzaines.
Lugar de Francos.	.....	Papier commun.	
Lugar de Jubia...	.....	Papier commun.	
S. Julian de Armon.	Ramon de Silva..	Papier fin.	
Pontevedra.....	Franc. Gennaro Argel et Gaspard de Fuentes.	Chapeaux comm.	
	Benj. et Juan Lees	Filature de laine.	
	Fr. Genn. Argel..	Eau forte.	
Mondoñedo.....	Mad.^{e} Maria Rozende y Teixero.	Passementeries.	
	La casa de reclus.	*Idem*.....	Fondée par l'évêque.
Monforte.....	.....	Tamis de soie....	La soie se tire des vallées de Guiroga et de Valdeorres : ces tamis vont tous en Amérique.
Vega de Ribadeo.	.....	Ustensiles de cuisine, clous et autres objets de fer.	Cette fabr. est très-considérable ; elle tire son fer des mines de Somorrostro.
Vigo.....	Angel Rodriguez de Aballe.	Chapeaux de différentes qualités.	
	Zenon Curbera et compag.	Cuir.	
Le Ferrol.....	.....	Deux fabriques de chapeaux ordin.	
		Dix de cuir.	
Santander.....	.....	Quatre brasseries de bière.	Leur bière est excellente.
	Vial fils et comp..	Une raffin. de sucr.	
		Trois fabriques de cables.	Les cables sont fort bons, et vont jusqu'à la longueur de 130 aunes.
	Juan Gonz. de Arce.	Une faïencerie fine	La terre se trouve en abondance dans le voisinage.
		3 Fabriq. de cuir.	
Castro Urdiales...	Matteo de Peña Redonda.	Fabr. de cuir.....	Très-considérable.
	Ardanaz, père et fils.	Cuir.	

LIEU.	NOM du PROPRIÉTAIRE.	OBJETS de FABRICATION.	RENSEIGNEMENS plus détaillés.
Lugar de Marron.	Juan de Isla.	Cuir.	
Lugar de Campuzano.	Man. de Mazarraga.	Cuir.	
Villa de Ampuero.	Le Gouvernem.	Ancres.	
Lierganes y la Cabada.	*Idem*.....	Fonder. de canons	
Torre la Vega....	Le duc de l'Infantado.	Filature de coton et métiers de tisserans.	Très-considérable.
Gijon.....	Eduardo Kelly...	Cuir.	
	Jos. Diaz Valdes..	Vases de grès.....	Elle occupe vingt ouvriers environ, et fournit de l'excellente marchandise. Il y a dans le voisinage des fabriques du même genre, mais dont les travaux sont plus grossiers.
	Jos. Fernandez...	Boutons.	
	J. Baut. Gozalez..	Chapeaux de laine.	
Dans les environs.	.....	Beaucoup de forges pour le fer et le cuivre; quelques moulins à plâtre; jais; cidre.	On exporte annuellement 800 pipes de cidre: il est fort bon et se conserve dans le transport en Amérique.
Malaga.....	.....	Quatre grandes fabriq. pour tisser la soie; une fabr. de bas de soie, de tafetas, etc. Une de papier. 4 de cuir, surtout le cuir de Cordoue.	Beaucoup d'ouvriers travaillent la soie pour leur compte.
Machara Viaya...	Felix Solesio.....	Cartes à Jouer.	
Ronda.....	Juan Garcia et D. Alonzo Luque.	Cuir.	
Marvella.....	Joseph et Juan Bernard.	Émaux.	
Valence.....	.....	Dix-neuf grandes tisseries de soie et beauc. d'autres plus petites qui ont jusqu'à 25 métiers. 8 fabr. bas de soie.	

LIEU.	NOM du PROPRIÉTAIRE.	OBJETS de FABRICATION.	RENSEIGNEMENS plus détaillés.
Valence.....	.....	Treize fabr. d'eau-de-vie et liqueurs.	Elles sont considérables et disséminées dans le pays: de petits propriétaires exercent la même industrie.
		Papier.....	Elle occupe environ 50 moulins à Valence et dans les environs.
		Trois de faïence.	Une de ces fabr. appartient au duc de Hijar.
		Trois de drap et de camelot.	
Barcelone.....	.....	24 fabriques pour tisser le coton.	Le coton vient presque en entier de Malte et de l'Amérique espagnole. Ces fabriques occupent 20000 hommes; le tiers des produits se consomme dans le royaume de Valence; le reste va dans les colonies.
		Un grand nombre de fabriq. pour mettre en couleur et imprimer les étoffes de coton.	
		91 filatures de coton, sous le nom de *Compania de Hilados de al Godon de America.*	
		Une grande verrerie.	
	Juan Gonzalez...	Instrumens de chirurgie, de mathématiques et de physique.	
	Jayme Travesa...	Gazes.	
	Juan Jordana....	Parfumeries.	
	Juan Amat, et C.e	Chapeaux.....	De toutes qualités et du prix de 32 à 160 réaux.
	Joseph Planas....	Chapeaux.....	Vingt-quatre ouvriers.
		14 fabr. de galons et autres objets semblables.	
		285 métiers pour des bas de soie.	
		Bas de coton.	
		Treize ouvriers en laine.	
	Ju. Catala y Folch.	Étoffes de soie et de coton.	Très-considérable.

LIEU	NOM du PROPRIÉTAIRE.	OBJETS de FABRICATION.	RENSEIGNEMENS plus détaillés.
Manresa.....	.....	Beaucoup de mouchoirs de soie.	600 métiers s'en occupent; ils fabriq. par an 60,000 douzaines de mouchoirs de toutes qualités, et consomment environ 70,000 livres de soie, qui viennent de Valence, de l'Aragon, du pays même, et de l'étranger.
Cette ville, à 12 lieues de Barcelone, est une des plus peuplées et des plus industrieuses de la Catalogne.		Rubans de soie...	500 métiers.
		Cordons de soie..	150 métiers.
	Pablo Miralda, et comp.	Bas de soie.	
		Rubans de soie et de coton.	500 métiers.
		2 fabr chapeaux.	
		1 Papier.	
		4 Toile à tamis.	
		2 Sel de Saturne.	
		1 Eau forte.	
		Plusieurs, eau-de-vie et liqueurs.	
Mataro.....	.....	Bas de soie.....	52 métiers.
		Bas de coton.....	116 métiers.
		Rubans de soie..	89 métiers.
		Etoffes de soie....	84 métiers.
		5 fabriq. de toiles pour voiles de vaisseaux.	
		2 savonneries.	
		6 fabr. eau-de-vie et liqueurs.	
		8 Cuir.	
Martorell.....	Jos. Masti y Lléonar.	Crêpe noir.	
Vich.....	.....	Plusieurs, fabr. de toile.	
		2 blanchisseries.	
		2 fabriq. de voiles de soie.	Très-considérable.
		1 de chocolat....	
		Plusieurs fabr. de rubans.	
		Cuir et gants.	
		Chapeaux.	
Reus.....	.....	Huit fabr. d'eau-de-vie.	
		20 de mouchoirs de soie.	

LIEU.	NOM du PROPRIÉTAIRE.	OBJETS de FABRICATION.	RENSEIGNEMENS plus détaillés.
Reus.....	.....	Quatre filatur. de lin et de chanvre.	Elles occupent envir. 3000 femmes qui font annuellement 4 ou 5000 *arrobas* de fil.
		2 fabr. de cordons de soie.	Elles emploient annuellement 3000 liv. de soie.
		8 Rubans et mouchoirs de soie.	550 métiers
		16 Etoffes moitié soie moit. coton.	200 métiers, qui consomment environ 50000 livr. de soie tirée du royaume de Valence et de l'Aragon.
		6 filatur. de coton.	300 métiers qui occupent mille femmes.
		12 fabr. de rubans de coton.	
		Une blanchisserie.	Excellente.
		6 savonneries.	Elles donnent annuellem. 46000 *arrobas* de savon.
		32 ateliers pour le cuir.	118 maitres.
		Une fabr. d'étoffes peintes.	
		13 Chapeaux.	
		4 Bas de soie.	
Olot.....	.....	23 fabriq. de bas..	590 métiers.
		4 Etoffes peintes.	
		13 Cordons.	
		3 Draps de laine.	
		7 Cuir.	
Tarrasa.....	.....	Filature de coton.	215 machines.
Monistrol.....	.....	17 fabr. Draps de laine.	
		17 Etoffes de laine.	
	Franc. Janer y Auton.	Une fabr. Cordons de laine.	
Villanueva.....	.....	Six fabr. Eau-de-vie.	
		1 Savon de pierre.	
		1 Bas de coton.	
Tortose.....	.....	4 savonneries.	
		2 fabr. Eau-de-vie.	
éville.....	.....	3 papeteries.	
		1 fabr. Vases de grès.	

LIEU	NOM du PROPRIÉTAIRE.	OBJETS de FABRICATION.	RENSEIGNEMENS plus détaillés.
Bilbao, ou plutôt sa banlieue.	.....	3 fabr. de cables..	Une de ces fabr. appartient au Gouvernement.
		11 Cuir.....	Sans compter l'industrie d'une foule de petits ouvriers.
		1 Ancres de vaiss.	
		12 Clous.	
		4 forges pour le cuir.	
		141 forges de fer.	
Alicante.....	Ramon Boneor...	Une fabr. d'étoffes de coton et de fil.	Elle occupe envir. 30 ouvr. et est soutenue par le Gouvernement.
Madrid.....	Le Gouvernem...	Fabrique de porcelaine à Buenretiro.	
	Idem.....	Fab. de Machines.	
	Jorge Imre.....	Tabatières.	
	Pedro Geirond de Villette.	Papier à tapisserie	
	Le Gouvernem...	Beaux ouvrag. en métal.	Très-beaux.
	Torribio Alvarez Carro.	Rafiner. de sucre.	
Saint-Sébastien et les environs.	.....	Cinq fabriques de cordages.	
		4 Rames.	
		1 Poulies pour le service de la marine.	
		5 Cuir.	
		15 Ancres.	
		Six forges.	
		17 fabr. de clous.	
		8 Baionnettes et sabres.	
		6 Batteries de cuisine en fer.	
		Une forge pour le cuir.	
		3 fabriq. royales d'armes à feu.	Elles sont à Plasencia, Eybar et Elgoybar, et occupent 765 ouvriers.

LIEU.	NOM du PROPRIÉTAIRE.	OBJETS de FABRICATION.	RENSEIGNEMENS plus détaillés.
Guadalaxara et Brihuega.	Le Gouvernem...	Deux fabriques de draps.	Les plus belles qualités de draps de Vigogne; les plus chers sont les draps cramoisis et pourpres, ils coutent 360 réaux l'aune. Cet établissement a des dépôts à Madrid, à Cadix, à Séville, à Grenade, à Malaga, à Valence, à Alicante, à Carthagène, à Barcelone, à Orense, à Xijon, à Valladolid et à Saragosse.
Ybarza.....	.....	Une fabr. de fers de cheval.	Elle en fait annuellement 5000 douzaines.
Bejar.....	Diego Lopez.....	Beaux draps de laine.	Environ 50 métiers, qui fabriq. annuellem. 700 pièces d'étoffes. Chaque pièce a de 42 à 44 aunes (*varas*) de longueur; les prix sont de 36 jusqu'à 100 réaux.
Burgos.....	Santiag. Aguiebeli	Beaux draps.....	40 ouvriers.
	L'hospice royal des Enfans trouv.	Etoffes grossièr. de laine et de fil.	
Sant.-Domingo de la Calzada.	Jos. Ant. Perez Iñigo.	Beaux draps.	
Escaray.....	Les cinq *Gremios* de Madrid.	Draps de laine.	
	Bonifacio Gomez.	Ferremens.	
Alcala de Henarès	Josep. Hermandez	Cuir.	
	Julian de Unzaga.	Cuir.....	Très-considérable.
Melgar de Fernamentel.	Antonio Tome...	Cuir.	
Tuy.....	.....	Chapeaux.	
Badajoz.....	Antonio San Martin et comp.	Chapeaux.....	Elle occupe 118 ouvriers. Ses chapeaux sont si recherchés, que souvent elle ne peut accepter toutes les commissions. Leur prix est de 41 jusqu'à 120 réaux la pièce.
Cuença.....	.....	On blanchit et assortit la laine; fabrique de toile; papeteries, travaux en bois, etc.	

LIEU.	NOM du PROPRIÉTAIRE.	OBJETS de FABRICATION.	RENSEIGNEMENS plus détaillés.
Ibeas y Molin-Tejado	.....	Deux papeteries.	
Santibañez Zarzaguda.	.....	Aiguilles.....	Soixante maîtres.
Viso del Marques.	Franc de Cozar...	Antimoine.	
Yebenes.....	Gabriel de Avila.	Bas au métier.	
Haro en la Rioja.	Bart. Ugalde.....	Fers de cheval et clous	
Almagro.....	Torres Riera et compagnie.	Dentelles.....	Elle occupe 2300 personn. Le prix des dentelles diffère de 7 *quartos* à 60 réaux l'aune.
Marvella	Bernard et comp.	Cuir.	
Tolède.....	Mig Ruiz de Vallejo.	Bas de soie.....	Excellens.
		Beaucoup de travaux en soie.	150 métiers.
Talavera de la Reyna.	Les cinq *Gremios* de Madrid.	Etoffes de soie ourdies en or et en argent.	Très-fameuses.
Valdemoro.....	La Compagnie des épiciers de Madr.	Rubans, bas, etc.	
Ségovie.....	.....	Beauc. de beaux draps.	
S. Ildefonse.....	Le Gouvernem...	Fabr. de glaces...	Très célèbres. On y fait des glaces de 145 pouces de hauteur sur 85 de largeur.
Utrillas, dans le voisin. de Montalvan dans l'Aragon.	.....	Fabriques d'acier. Verreries.	
Ontigola près d'Aranjuez	.....	Savonneries.	...
Oñate.....	August. Echeverria.	Ferremens.....	Il y a plusieurs fabriques de même genre dans le bourg et dans les envir.
Ocaña.....	.....	4 savonneries...	Elles donnent annuellem. de trente à 40000 *arrobas* de savon.
		Une fabr. de cuir.	
Albacete.....	Le couvent des Franciscains.	Draps grossiers...	50 ou 60 ouvriers.
		Plusieurs fabr. de couteaux et rasoirs.	250 ouvriers.
Zafra.....	.....	13 fabr. de cuir.	

LIEU.	NOM du PROPRIÉTAIRE.	OBJETS de FABRICATION.	RENSEIGNEMENS plus détaillés.
Saragosse.....	Antonio Fallo....	Bas de soie, etc...	La couleur noire de Saragosse est très-renommée à cause de sa solidité.
Vittoria.....	Wenz. Heltzel..	Tafetas ciré.	
Avila.....	.....	Étoffes de coton.	
Léon.....	.....	Fabr. de toile....	Elle a été fondée par un évêque de Léon ; ses toiles peuvent se comparer aux plus belles toiles de Gâlice ; elle occupe 40 métiers.
		Filatures de lin et de chanvre.	
		5 fabr. de cuir.	
		On blanchit et on assortit la laine.	
Sepulveda.....	.....	Fabr. de cuir.	
Guardo.....	Pedro Rodriguez.	Fabr. de rubans..	
San Julian de Arnois.	Ramon de Silva y Morales.	Fab. d'eau-de-vie.	
Estella.....	Man Modet.....	Étoffes de laine...	Particulièrement pour les militaires
Soria.....	.....	Fabriques de bas.	
Requena.....	.....	Beaucoup de travaux en soie.	
Allariz	Jos. Gonzales....	Une fab. de tartre.	Elle est l'unique en Espag.

Tel est le tableau de l'industrie espagnole : pour apprécier ce qu'elle rapporte, il faudrait être dans le secret du Gouvernement, car l'organisation de son système douanier est telle, que l'on ne saurait connaître avec exactitude le commerce intérieur. J'abandonne au lecteur les considérations que ce tableau peut faire naître.

CHAPITRE XII.

Commerce.

Les renseignemens fournis par plusieurs écrivains sur l'ensemble du commerce espagnol reposent sur des calculs peu sûrs et sur des données particulières rarement officielles. Je suis convaincu que le Gouvernement lui-même ne l'a jamais connu parfaitement; le système des douanes et les autres impôts commerciaux sont si embrouillés, qu'il doit être presque impossible de tirer des registres publics un résultat positif. L'étendue de la contrebande rendrait d'ailleurs ce résultat toujours suspect.

On peut cependant conclure avec certitude de toute l'histoire de l'Espagne, que, malgré ses inépuisables colonies, malgré l'abondance de ses produits territoriaux, son commerce a constamment déchu; décadence qui s'est manifestée par un signe toujours funeste aux Etats, par la création d'une espèce de papier monnaie.

Je sais ce que des esprits systématiques peuvent dire à l'appui de cette fatale théorie: mais ce n'est pas ici le lieu de discuter avec eux une question qui n'est rendue problématique que par le sort encore incertain d'un grand Etat commerçant; je ne veux qu'exposer quelques-uns des obstacles qui ont arrêté les progrès du commerce espagnol, et donner quelques détails sur son état actuel.

L'esprit de la nation, ses préjugés, sa paresse, n'ont pas peu contribué à rendre son commerce stationnaire: la profession qui, par la position naturelle du royaume, pouvait l'élever au plus haut degré de richesse et de puissance, n'est pas considérée; aussi les hommes qui ont reçu quelque éducation, et qui possèdent quelque bien, ne s'y livrent-ils point; ils embrassent la carrière administrative qui, avec plus de considération et moins de peine, les met bientôt en état, surtout aux colonies, de faire une grande fortune, ou ils choisissent l'état ecclésiastique, qui offre en Espagne plus d'avantages que par-tout ailleurs, ou enfin ils entrent au service, et, avec des circonstances un peu favorables, ils s'avancent rapidement.

Le commerce de l'Espagne est donc presque

entièrement entre les mains d'étrangers, qui ont rarement assez d'argent pour former un établissement considérable, et qui ne parviennent qu'avec beaucoup de peine à commencer leur fortune. Comme leur but est ordinairement d'acquérir avec rapidité une honnête aisance pour aller en jouir dans leur patrie, l'Espagne perd ainsi une grande partie du capital acquis par l'activité commerciale, et rarement voit-on s'établir ces grandes maisons qui se livrent à des spéculations vastes. Bornés à de petits projets, les étrangers font peu de dépenses; leur existence sociale a trop peu d'éclat pour engager les indigènes à suivre leur exemple. Les hommes des classes inférieures, dépourvus de l'intelligence et des moyens nécessaires pour se former au commerce, s'y adonnent presque seuls; l'orgueil national et les préjugés superstitieux les empêchent de voyager chez l'étranger pour y acquérir cette connaissance des langues indispensable aux négocians. Souvent même ils croient pouvoir s'en passer, parce que leur langue maternelle leur suffit pour s'enrichir dans leurs colonies, où l'exclusion des étrangers les dispense aussi d'étudier le commerce des Européens.

Le système des compagnies apporte de nouveaux obstacles aux progrès du commerce espagnol. S'il n'est pas douteux que les grandes entreprises, comme les entreprises maritimes, ne peuvent réussir que par la réunion d'un grand nombre de capitalistes, il est également certain que les sociétés de ce genre deviennent très-nuisibles à l'État lorsqu'elles s'emparent du négoce intérieur. Par leurs richesses et par leur activité, elles parviennent à un monopole inévitable, et dirigent comme elles veulent les marchés. C'est ce qui arrive en Espagne, où existent une foule de compagnies de ce genre qui, sous le nom de *Gremios*, arrêtent les spéculations des particuliers. Les plus grands établissemens de l'Etat ont éprouvé combien elles étaient dangereuses, et c'est par la jalousie des *Gremios* de Madrid que la banque Saint-Charles a vu ralentir ses rapides progrès.

Le commerce des nations commence par celui de l'intérieur, et ne saurait s'élever sans lui. J'ai déjà remarqué combien le défaut de communications rendait ce dernier difficile, et combien il avait à souffrir du système des douanes : elles sont si embrouillées, que plusieurs négocians de Madrid m'ont assuré qu'ils ne pouvaient faire sûrement aucune entreprise

avec l'étranger, parce qu'il leur était impossible de calculer exactement les frais de douane. Il suffit de parcourir l'Almanach commercial de Madrid, pour se convaincre que le système général des impôts ne repose sur aucun principe stable, et que les différens articles sont chargés proportionnément au degré de faveur que prend leur importation.

Le tarif entre dans de si grands détails, et prélève les impôts sous tant de titres, que la même marchandise est taxée souvent d'après son poids et d'après son volume cubique. Le transport par mer est en outre soumis à une foule d'impôts dont j'ai noté quelques-uns à cause de leur singularité.

Ancorage. C'est un impôt que chaque navire espagnol paie lorsqu'il passe du port d'un département maritime dans celui d'un autre (Voyez le chapitre *Marine*). Il est fixé en raison des ports et de la charge du vaisseau.

Derecho de Almirantazgo. C'est un droit que paient les navires qui vont aux colonies ou qui en reviennent; il se fixe d'après la nature des marchandises: cependant la plupart des denrées étrangères en sont exemptes.

Derecho de Internacion. C'est un tiers des droits d'importation payés à la douane, et que

l'on prélève à part ; il est dû aussi pour l'exportation d'Espagne en Amérique.

Derecho de Indulto. C'est un impôt que paient dans les ports espagnols les vaisseaux étrangers pour les denrées qui ne viennent pas de leur patrie ou de ses colonies. Il est de deux pour cent, se prélève après les autres droits d'importation, et est sujet encore à une foule de modifications qu'il serait trop long de détailler.

Medio por ciento de Averia. C'est le demi-pour cent de la valeur des marchandises que l'on paie au consul.

A ces impôts se joignent une foule d'autres qui se rapportent à la valeur, au volume des denrées, au lieu d'où elles viennent, à celui où elles vont, à leur destination et aux relations des spéculateurs. Les différens ports sont traités à cet égard de différentes manières, et la difficulté de connaître ces irrégularités fait que les maisons de commerce ne s'occupent ordinairement que d'un négoce borné à certaines villes ou à certaines denrées : l'almanach en fournit mille preuves. Les tableaux suivans sur l'huile, le vin et la laine, donneront une idée de la variété des impôts.

Huile.

	réaux.	marav.
Huile étrangère pour le service de la table paie par *arroba*.	3	25
Pour être exportée dans les colonies. . .	26	
Huile du pays destinée à l'exportation. . .	11	

Vin.

Le vin étranger en barils ou en outres paie par *arroba*.	6	25
En bouteilles.	15	
Vin ordinaire de Portugal.	5	
Vin de Castille et de la Rioja, lorsqu'il est porté par des vaisseaux étrangers d'un port espagnol à l'autre, paie comme les qualités précédentes.		
Le vin de Catalogne, de Valence et d'Aragon, paie, lorsqu'il va aux Indes. . . .	8	$\frac{4}{25}$
Le vin de Castille, de la Manche et des provinces de l'intérieur, ayant la même destination.	6	$\frac{3}{25}$
Le vin de Malaga, de Xerez, et du reste de l'Andalousie, ayant la même destination.	10	$\frac{1}{5}$
Le vin de Malaga exporté sur des vaisseaux espagnols.	22	$\frac{3}{4}$
Sur des vaisseaux étrangers.	4	17
Le vin rouge en général, exporté sur des vaisseaux étrangers.	5	
Le vin blanc.	6	
Le vin de Valence, de Benicarlo et de Murviedro, transporté par des vaisseaux étrangers d'un port espagnol dans l'autre.	23	

Laine.

	Réaux.	Marav.
La laine d'Alpaca en Amérique, ne paie rien à son importation en Espagne, mais à son exportation, elle paie huit pour cent, le quintal estimé à 600 réaux, ce qui fait par quintal.	48	
La laine de Cgibo, estimée à 400 réaux le quintal, paye quatre pour cent.	16	
La laine de bélier d'Amérique, estimée à 200 réaux le quintal	66	28
La laine de Guanaco d'Amérique, estimée à 800 réaux le quintal, paie 8 pour cent.	64	
La laine de Vicuña d'Amérique, estimée à 2880 réaux le quintal, paie quinze pour cent.	432	
La belle laine espagnole paie par *arroba*. .	66	28
La laine d'Andalousie, d'Estramadure, d'Huescar, de Grenade, de Saragosse, de Daroca et de Teruel.	66	17
La laine de Valence.	40	16
La laine de Catalogne, de Benasques, de Barrabes, de Cantaneja, de Vielsa, de Puiroles et de Guistain.	32	13

Ces trois tableaux suffisent pour montrer quels sont en Espagne les embarras du système douanier : encore n'ai-je parlé que des ports, et non de l'intérieur, où le commerce est bien plus entravé par une foule de limitations, de priviléges, etc. Les provinces sont séparées

l'une de l'autre par des douanes particulières dont les tarifs diffèrent beaucoup entre eux, et auxquelles se joignent des droits municipaux et des impôts exigés par des fondations pieuses : les hôpitaux de Madrid, par exemple, prélèvent sur l'importation des denrées un droit dont le tableau suivant peut faire connaître l'importance.

Le café pair par livre.	2	réaux.
La canelle hollandaise..	8	
La canelle de Manille.	4	
Le poivre..	2	
Vin étranger, la bouteille.	2	
Eaux-de-vie venant de l'étranger	2	
Les porcelaines, chaque pièce.	2	
Les grandes pièces.	4	

La diversité des mesures, des poids, et même des monnaies, ajoute encore à la difficulté du commerce intérieur : l'Espagne n'est pas plus avancée à cet égard que les pays où la différence des gouvernemens peut excuser cette imperfection, comme l'Allemagne et l'Italie. A la vérité, la plupart des paiemens se font en réaux de 34 maravédis ; mais dans le royaume de Valence et dans tout le nord-ouest de l'Espagne, ils se font en livres de vingt sous, le sol de douze deniers : à Séville, on compte en

réaux de *Plata antigua*, qui sont un peu plus forts que les réaux ordinaires, *reales de Vellon*. La différence entre les poids et les mesures est encore plus grande; elle existe même souvent entre les villes de la même province: j'en prendrai pour exemple la *fanega* de la Galice, mesure pour les choses sèches, particulièrement pour le froment.

A la Corogne, la *fanega* contient quatre *ferrados*. Mais ce *ferrado* n'est pas le même dans les différens endroits: à Neda, près du Ferrol, il est de $\frac{12}{100}$ plus grand qu'à la Corogne: ailleurs la *fanega* a jusqu'à cinq et six *ferrados*: à Santiago, elle est d'un tiers plus grande qu'à Avila: à Pugo, elle est encore plus grande qu'à Santiago: à Tuy, à Orense, à Mondoñedo, elle n'est plus la même; et pour calculer les résultats de ces variations, il faut une opération arithmétique dont tous les marchands ne sont pas capables.

Ces obstacles sont encore accrus par les vices essentiels qui exercent leur désastreuse influence sur tout le commerce de l'Etat. Ces vices se rapportent à trois chefs principaux; à la législation, à la politique du Gouvernement, et au système colonial.

Législation. L'Espagne n'a point de droits

maritimes; aussi les procès pour cas d'avaries, de prises, etc., sont-ils sans fin. Les lois qui y sont relatives remontent presque toutes à un temps où les rapports commerciaux de la nation étaient différens de ce qu'ils sont aujourd'hui: aussi se contredisent-elles si bien, qu'un avocat peut retarder à son gré l'arrêt le plus juste: il manque d'ailleurs des tribunaux où les négocians prennent place comme gens de l'art.

Politique du Gouvernement. Je ne dirai rien de la situation où se trouve l'Espagne à l'égard du reste de l'Europe, et surtout des puissances commerçantes; je ne veux parler que de ses rapports avec les Etats Barbaresques. Ils furent d'abord le résultat des préjugés religieux; l'indolence et la faiblesse les ont maintenus de telle sorte, que de nos jours les vaisseaux Espagnols ne sont pas en sûreté sur leurs propres côtes: aussi la navigation des côtes de l'Espagne se trouvait-elle entre les mains des nations étrangères qui, soit par des tributs, soit par une attitude menaçante, se mettaient à l'abri des attaques des Barbaresques. Personne ne doute de la possibilité de subjuguer ces pirates africains; mais quelle nation pourrait le faire plus aisément que

l'Espagne, que sa position naturelle, les places fortes qu'elle possède en Afrique, et l'enthousiasme national, si facile à mettre en jeu, semblent y appeler?

Système colonial. C'est ici, je crois, que repose la principale raison de la décadence du commerce espagnol. Comme le système colonial de l'Europe a commencé par celui de l'Espagne, il n'est peut-être pas inutile d'examiner ce dernier depuis son origine jusqu'à nos jours. Je prendrai pour guide un excellent ouvrage intitulé : *Memorias sobre la Legislation y Gobierno del Comercio de los Españoles, con sus colonias en las Indias occidentales; por Don Rafael Antunez y Acevedo. Madrid*, 1797.

Lorsque Christophe Colomb, en 1492 et 1493, eut fait ses premières découvertes dans l'Occident, les spéculations commerciales se lièrent bientôt aux plans de conquête; elles avaient déjà commencé en 1497; car, cette année, parut une dit royal portant qu'aussi longtemps qu'il plairait au roi, toutes les marchandises venant des Indes en Espagne, et allant de l'Espagne aux Indes, seraient exemptes de toute charge et de tout impôt.

L'ordonnance du 14 février 1503 montre

avec quelle rapidité s'était étendu le commerce de l'Amérique; elle lui assigne un tribunal et un entrepôt à Séville. Cette ville resta seule, jusqu'en 1529, en possession du droit de recevoir les expéditions pour les Indes; elle partagea enfin ce privilége avec Cadix, dont le voisinage rendait facile la surveillance de l'autorité supérieure. Les tentatives que l'on fit pour affranchir les autres ports du royaume de l'obligation d'apporter préalablement dans ces deux villes leurs envois pour l'Amérique, furent sans succès.

Jusqu'en 1535, les trois juges de Séville furent chargés alternativement d'examiner et de surveiller les expéditions parties de Cadix: l'un d'eux devait y être en personne; les deux autres y avaient leurs suppléans. Mais cette année, fut rendu un édit royal qui donna à Cadix un juge à poste fixe, auquel devaient se joindre les trois juges de Séville. La décision des procès fut laissée à cette première cour.

Telle fut l'origine de la cour de justice des Indes (*juzgado de Indias*), qui, jusqu'en 1717, resta partagée entre Cadix et Séville; cette dernière place jouissant seule, à peu d'exceptions près, du droit de recevoir les vaisseaux

venus de l'Amérique. On avait bien, en 1529, accordé à d'autres ports la permission de faire des armemens directs, mais il paraît qu'on n'en fit aucun usage, et que Séville, et surtout Cadix, sans privilége exclusif, restèrent en possession de toutes les entreprises de négoce. L'escadre armée qui s'équipait chaque année dans ces deux villes pour accompagner jusqu'à la nouvelle Espagne et dans tout le continent américain, les vaisseaux de transport, y a sans doute contribué. Les besoins des colonies consistaient d'ailleurs en vivres, armes et munitions, que ces deux villes, leur fournissaient plus aisément que toute autre. Ces circonstances firent rendre, en 1573, une ordonnance qui rétablit les choses dans leur premier état, et par laquelle tous les vaisseaux visités à leur départ de Séville et de Cadix étaient tenus d'y rentrer à leur retour avec leur cargaison. Les expéditions consistaient en produits territoriaux et industriels : les impôts étaient très-faibles, et ne s'élevèrent dans la suite que lorsque l'industrie nationale ne suffit plus à l'approvisionnement de l'Amérique.

Par une singularité assez remarquable, les îles Canaries prenaient part à tous ces avantages. Depuis leur envahissement, elles étaient gouvernées par les mêmes lois que les provin-

ces de la métropole : elles avaient leurs navires de registre particuliers, autorisés à transporter aux Indes les produits de leur sol et les denrées venues des ports de l'Espagne : ces navires étaient tenus de rentrer à Cadix avec leur cargaison, et ils y payaient des impôts particuliers.

A l'exception de ces îles, le port de Cadix fut bientôt seul en possession de toutes les expéditions pour l'Amérique ; il en jouit jusqu'en 1765. La compagnie de commerce de Guipuscoa et celle de la Galice avaient été autorisées en 1728 et 1734, à avoir des navires de registre pour Caracas et Campêche ; mais en 1765, le Gouvernement changea son système, et donna à d'autres ports le droit de commercer avec des colonies particulières déterminées.

En 1765, les ports de Cadix, de Barcelonne, de Santander, de la Corogne et de Gijon, furent autorisés à commercer avec les îles de Cuba, de Saint-Domingue, de Porto-Rico, Marguerite et la Trinité.

En 1768 et 1770, les ports qui faisaient le commerce avec les îles de Barlovento, et les navires de registre de la compagnie de la Galice furent autorisés à faire le commerce avec la Louisiane.

En 1778, cette permission fut étendue à tous les vaisseaux qui allaient à Buenos-Ayres, au Chili, au Pérou et dans toute l'Amérique; les ports de Séville, de Cadix, de Malaga, d'Alméria, de Carthagène, d'Alicante, d'Alfaquèz de Tortose, de Barcelone, de Santander, de Gijon, de la Corogne, de Palma (dans l'île de Maïorque), de Santa-Cruz (dans l'île Ténérife), et 1783, le port de Vigo, furent désignés à cet effet.

En 1782, tous les sujets de l'Espagne et les vaisseaux appartenans à la nouvelle Orléans, qui se rendaient dans cette colonie et à Panzacola, furent autorisés pour dix ans, à partir directement des ports français où étaient des consuls espagnols, et à y revenir avec les produits de la Louisiane et de la Floride occidentale.

En 1791 et 1794, le port de Valence fut admis à ces avantages, d'abord avec quelques restrictions, mais bientôt avec les mêmes franchises.

Quant aux vaisseaux mêmes sur lesquels se faisait le commerce de l'Amérique, ils étaient l'objet de plusieurs ordonnances, dont les principaux réglemens étaient :

1.° Les navires devaient appartenir à des Espagnols, et avoir été construits dans les ports

de l'Espagne : cette loi, quoique souvent négligée, ne fut jamais révoquée formellement, et les entraves allèrent si loin, que, d'après les ordonnances de 1561, souvent expliquées et confirmées, aucun étranger ne pouvait prendre part au commerce, ou même aller aux Indes : cela suppose qu'à la découverte de l'Amérique, les chantiers de l'Espagne se trouvaient dans un état très-florissant ; il serait d'ailleurs facile de le prouver ; je me contenterai de remarquer que les vaisseaux biscayens étaient les plus estimés. La décadence des chantiers rendit dans la suite plus d'indulgence nécessaire, et un édit de 1778, admit comme nationaux tous les bâtimens, que les Espagnols acheteraient des étrangers dans un espace de temps déterminé.

2.° Quant à la navigation, elle-même, il fallait obtenir pour chaque voyage aux Indes une autorisation donnée par les juges résidens à Séville et à Cadix, après l'examen du navire. Les bâtimens destinés pour Buenos-Ayres avaient seuls besoin d'une autorisation du roi lui-même, autorisation qui fut requise dans la suite pour tous les vaisseaux. L'examen du navire se faisait à trois fois et avait pour objet le lieu de sa construction, son âge, sa conte-

nance, son équipage, ses moyens de défense et son approvisionnement. Les ordonnances relatives à cette inspection sont très-rigoureuses; elles donnent une idée des entraves auxquelles le commerce était assujetti (par exemple, elles exigent trente-deux hommes d'équipage pour un vaisseau de cent à cent soixante-dix tonneaux, et ce nombre doit être augmenté proportionnellement); mais elles prouvent une prévoyance louable de la part du Gouvernement.

Les vaisseaux étaient d'abord libres de faire leur route seuls ou en compagnie: plus tard, on se vit obligé de restreindre cette liberté, et d'ordonner qu'ils n'iraient que par flottes sous la conduite d'un amiral: ces flottes partaient deux fois l'année; l'une en janvier pour la Terre-Ferme, l'autre en août pour la Nouvelle-Espagne (1). Les progrès du commerce

(1) Les pays situés sur les bords du Rio-de-la-Plata étaient exemptés de ces ordonnances et traités tout autrement que le reste des colonies: les plus anciens renseignemens que l'on trouve sur leur commerce sont contenus dans une permission accordée en 1595 à un certain Pédro Gomez Reynel, pendant neuf ans, pour l'importation de 4,250 esclaves dans les deux Indes; spécialement de 600 pour Buenos-Ayres. On voit par

firent changer cet ordre de choses; et en 1778, les flottes régulières cessèrent entièrement, d'après un édit du roi. Toutes les ordonnances rendues à cet égard dans le cours du seizième siècle, méritent l'attention de quiconque veut étudier la marine dans ses grands rapports avec l'État.

Des *avisos* très-petits, mais d'une grande rapidité, servaient aux autres relations, soit administratives soit commerciales avec les colonies : ils étaient déjà institués au milieu du seizième siècle, et ils ont duré, sauf divers changemens, jusqu'en 1765, où ils ont été remplacés par les couriers de mer (*los correos maritimos*); il en part un chaque mois de la Corogne pour le nord de l'Amérique, et un tous les deux mois pour Montevideo, afin de servir à la communication avec le Pérou.

Le commerce des Colonies a été l'objet d'or-

des ordonnances postérieures, que l'étendue de toute autre importation était non-seulement déterminée, mais permise uniquement à certaines villes, et que le commerce y était sujet à beaucoup d'entraves, sans doute pour ne pas nuire aux autres colonies. Cela dura jusqu'en 1778, où les pays riverains du Rio-de-la-Plata furent mis sur le même pied que le reste de l'Amérique.

donnances plus récentes, dont voici les principaux résultats.

Celui qui construit un navire du port de trois cents tonneaux ou plus, paie à son premier voyage un tiers de moins des impôts prélevés sur les articles nationaux.

Le capitaine, les patrons et les officiers, doivent être Espagnols; un tiers de l'équipage peut être composé d'étrangers.

Les marchandises qui vont dans les grands ports paient en Europe, si elles sont le produit de l'industrie nationale, trois pour cent; et si ce sont des denrées étrangères, sept pour cent de leur valeur: celles qui sont destinées aux petits ports sont franches. Ces ports sont, Porto-Rico, Saint-Domingue, Monte-Christi, Santiago (dans l'île de Cuba), la *Trinité*, *San-Carlos de Matanzas*, Batabano, Saint-Thomas *de Castille*, le *Golfo-Dulce*, le *Sitio* de Bodegas, Saint-Augustin en Floride, Sainte-Marie, Rio-de-la-Harha, Portovelo-y-Chagre, Omoa, Cumana, Guayana, Villa-Hermosa, Campêche-y-Maracaybo, Presidio-del-Carmen, Saint-Jean-de-Nicaragua, Grenade, Guanchaco et Pacamayo. Les impôts qu'ils paient en Amérique ne sont pas les mêmes partout; c'est à Valparaiso, à la Conception-du-Chili, à Arica,

à Callao et à Guayaquil, qu'ils sont le plus élevés.

Tous les articles nationaux en laine, lin, chanvre et coton, sont francs à leur sortie d'Espagne et à leur entrée dans les colonies; cette franchise s'étend à beaucoup de travaux en fer, verre, marbre, etc.

Ces renseignemens imparfaits sur le commerce de l'Espagne montrent combien il était gêné anciennement, et combien dans les temps modernes il était encore loin d'avoir la liberté dont il aurait eu besoin. Une jurisprudence simple et l'égalité, soit des colonies, soit des provinces de la métropole entre elles, était ce qui lui manquait : l'exclusion rigoureuse des étrangers lui a été nuisible; elle a favorisé la contrebande et tué l'émulation : la contrebande a porté des blessures mortelles à la moralité des négocians espagnols et à l'industrie nationale : le défaut d'émulation les a fait ramper dans les anciennes routes, et les a empêchés de profiter des nombreux avantages qu'ils auraient pu tirer de l'exemple des étrangers et de leurs moyens personnels.

Les grands profits que le commerce des colonies promettait aux spéculateurs a fait oublier ceux qu'offrait la métropole elle-même,

J'ai déjà dit que le commerce des côtes était entre les mains des étrangers ; l'Espagne s'est vu enlever par-là les sources de richesses les moins éloignées ; la contrebande est devenue facile ; la marine commerçante a toujours été au-dessous des besoins de l'Etat, et sa faiblesse a nui à la marine guerrière à laquelle elle doit servir d'école.

En négligeant les ressources qu'elle eût pu trouver dans son sein, l'Espagne s'est vue enfin dans le cas de faire le commerce avec le reste de l'Europe, presque uniquement en argent effectif : le change est devenu désavantageux ; les étrangers gagnaient sur l'or de l'Espagne, et le mauvais état de ses papiers faisait baisser le prix de ses produits territoriaux, tandis que celui des articles qu'elle tirait du dehors montait proportionnellement.

Le commerce espagnol était donc exclusivement borné aux colonies, dont l'exportation consistait en denrées exotiques que les étrangers apportaient dans les ports de la métropole. L'Espagne ne faisait rien avec ses voisins les Portugais ; elle abandonnait à d'autres le commerce de la Turquie, du Levant et des Etats barbaresques ; les Anglais et les

Hollandais étaient en possession des expéditions faites par les îles Canaries; les puissances du Nord s'étaient emparées de son négoce avec le reste de l'Europe; elles fournissaient ses colonies d'esclaves (1); ses assurances même se faisaient dans l'étranger : est-il étonnant que l'Espagne, malgré l'étendue de ses

(1) Antunez donne des renseignemens très-curieux sur le commerce d'esclaves que faisaient les Espagnols : une ordonnance de 1556 fixait le prix des esclaves pour les différentes colonies où ils étaient transportés : pour Hispaniola, Porto-Rico et Cuba, il était de 100 ducats par tête; pour la province de Carthagène, de la Terre ferme, 110; pour la Nouvelle-Espagne, 120; pour le Pérou et Rio-de-la-Plata, 150; pour la Nouvelle-Grenade et Popayan, 140; pour le Chili, 180; on pouvait ajouter 20 ducats pour les négresses du Cap-Vert. Ces taxes furent abolies en 1561, et chacun put vendre comme il voulut. Reynel était tenu, par le privilége qui lui avait été accordé, d'importer annuellement 4,250 esclaves en Amérique : 3,500 au moins devaient y arriver vivans : s'il en manquait, il devait les remplacer l'année suivante. Ils devaient être tirés des possessions portugaises. Reynel payait pour ce monopole 9,000 ducats au Gouvernement. Le nombre des esclaves importés s'accrut annuellement : c'est le fixer bien bas que le mettre à 5,000. Ainsi de l'an 1500 à l'an 1800, 15,000,000 d'hommes ont été vendus comme esclaves aux Espagnols !

ressources naturelles, ait toujours été en déclinant ; et ne peut-on pas regarder comme très-vraisemblable l'opinion de plusieurs hommes d'État, que ce royaume, sans ses colonies, serait aujourd'hui plus puissant et plus riche?

CHAPITRE XIII.

Finances.

Les corps politiques sont comme le corps de l'homme ; leur dissolution fait seule connaître avec certitude la cause de leurs maladies : une révolution dans un État, comme l'ouverture d'un cadavre, ne laisse ordinairement aucun doute sur ce qui a amené sa mort.

Sans les derniers événemens, qui ouvrent aux destinées de l'Espagne une nouvelle carrière, nous n'aurions point de données positives sur l'état de ses finances : le compte rendu même qu'en 1789 le ministre Lerena eut le courage de mettre sous les yeux de la nation, devient suspect depuis les derniers résultats qu'on nous a fait connaître. La dette nationale de l'Espagne se montait alors, d'après ses calculs, à 1,000,000,000 de réaux, environ 250,000,000 de livres. Quelle différence entre cette somme et celle que le roi Joseph a déclarée dans la première séance de son conseil d'État ! Le secret qu'un mauvais

gouvernement s'efforçait de tenir ignoré, ainsi qu'un particulier dérangé cherche à cacher le triste état de ses affaires, a enfin été mis au jour, et la dette de la monarchie espagnole a été reconnue de 7,194,266,809 réaux ou 1,720,000,000 livres.

On peut dire cependant que ce n'était pas là la plaie la plus incurable de l'Espagne, et qu'avec cette dette son gouvernement aurait pu se soutenir long-temps s'il ne l'avait pas trop-augmentée ou s'il avait travaillé à l'éteindre; ce que de l'énergie et une surveillance attentive auraient rendu facile.

Comment se fait-il qu'un État si mal organisé, ayant une fois des dettes malgré les immenses sources de richesses qu'il possédait, ne les ait pas encore plus accrues?

Diverses circonstances y ont contribué; et d'abord, quoi qu'on puisse reprocher à la dernière dynastie qui a régné en Espagne, on ne saurait accuser ses souverains de prodigalité. Philippe V laissa une dette de 25,000,000 de piastres; mais si l'on réfléchit à la situation dans laquelle il trouva le royaume, aux guerres qu'il avait été forcé de soutenir pour s'en emparer, à l'impossibilité où il fut de tirer des revenus d'une grande partie de ses Etats, à la

nécessité de créer à neuf le système offensif et défensif de la monarchie, on absoudra sans réserve cette branche de son administration. Son successeur, Ferdinand VI, avare à l'excès; et moins juste que la postérité, refusa de payer les dettes de son père : aussi laissa-t-il dans ses coffres 165,000,000 de livres, mais sans mériter la reconnaissance de son successeur, qui trouva l'État aussi énervé par cette économie mal entendue qu'il aurait pu l'être par une longue prodigalité. Charles III était un souverain vigilant, sage et rangé, comme ils devraient tous l'être, mais trop peu éclairé pour guérir radicalement les maux du royaume. Un mauvais plan de finances plutôt que des dépenses excessives fit naître sous son règne une espèce de papier monnaie qui s'étendit beaucoup sous Charles IV, et fit monter la dette nationale à la somme que nous venons de voir. C'est aussi comme administrateur, non comme particulier, que ce dernier monarque peut être accusé de la détérioration des finances : il n'avait ni assez de sagacité ni assez d'énergie pour changer le système des impôts d'après les besoins de la monarchie et du siècle, et pour mettre les dépenses sur le même pied que celles des autres États bien organisés.

Par exemple, la campagne de Ricardo dans le Roussillon lui coûta 225 millions, tandis qu'avec 89 millions le gouvernement français entretint son armée des Pyrénées occidentales: il laissa exempts d'impôts les plus riches de ses sujets, et en accabla les classes industrieuses, dont l'industrie se trouvait ainsi enchaînée.

Depuis la fin de la guerre de la succession jusqu'au milieu du règne de Charles IV, la force militaire de l'Espagne déchut singulièrement : les armées étaient faibles, la marine ne l'était guère moins. Le détriment que cette décadence causa à l'Espagne dans ses relations avec l'étranger tourna du moins au profit de ses finances : le seul résultat fâcheux qui s'en suivit à cet égard, c'est que, dans l'occasion, les besoins urgens de troupes coutaient beaucoup plus cher. Ainsi, en 1776, les forces de terre coutèrent 50 millions, et celles de mer plus de 26 millions; et en 1777, la dépense fut de 52 millions pour les unes, et de 22 millions pour les autres.

Enfin le Gouvernement jouissait auprès de ses sujets de trop peu de crédit pour que l'émission d'un papier monnaie pût le mener loin : la mesure injuste et dangereuse de Ferdinand VI, qui n'avait pas voulu payer les

dettes de son père, avait inspiré à la nation une grande méfiance pour toute espèce de papier, et Charles III, en 1783, ne pouvant trouver à emprunter dans son royaume une somme médiocre, malgré les avantages qu'il offrait aux prêteurs, se vit forcé d'avoir recours à l'étranger. Le Gouvernement était trop faible pour prendre des partis violens; il se tirait d'embarras comme il pouvait, satisfaisait de son mieux aux besoins les plus pressans, et laissait aller le reste.

Je ne possède pas de données assez nombreuses et assez sûres pour m'étendre davantage sur l'état des finances à la fin du règne de Charles IV : M. de Bourgoing a donné un tableau si complet du mode de prélèvement des revenus de l'État, que je ne pourrais en parler sans répéter ce qu'il a dit. Je n'ai plus que quelques observations à ajouter.

Le revenu public de l'Espagne pouvait, à la fin du règne de Charles IV, se monter à 200 millions. La noblesse et le clergé, possesseurs des plus grands fonds de terre, y contribuaient pour une fort petite part : la consommation et les douanes, soit des frontières, soit de l'intérieur du royaume, fournissaient le reste. Un impôt foncier réparti avec égalité

dans un état de paix, au sein du développement de l'industrie, assurerait aisément au Gouvernement ce même revenu sans que la nation en fût écrasée, et indépendamment des colonies, dont l'administration absorbe la plus grande partie du produit.

On a cru jusqu'ici que l'argent monnayé en circulation en Espagne s'élevait à peu près à 400 millions : cette somme me paraît beaucoup trop faible, à moins que l'on n'y comprenne pas l'argent qui dort dans les coffres. J'ai déjà parlé du penchant des Espagnols à enfouir les fruits de leurs épargnes : leur activité est si bornée, qu'ils n'aiment pas à se hasarder à des opérations enhardies, lorsque rien n'enflamme leur imagination : aussi faut-il des circonstances très-impérieuses pour les engager à remettre en circulation les sommes qu'ils ont une fois mises à l'écart. Les *Gremios* de Madrid, qui font de vastes entreprises et ont plus de crédit que le Gouvernement, ne paient qu'un intérêt de trois pour cent. Or, comme l'Espagne est un État commerçant qui gagne peu par son commerce, on devrait s'attendre à voir aux capitaux plus de valeur, si la somme d'argent monnayé en circulation n'était pas plus forte qu'on ne dit ordinairement.

CHAPITRE XIV.

Force militaire.

Le métier de la guerre est devenu bien plus difficile depuis la naissance des nouveaux systèmes militaires, que la permanence des armées a rendus inévitables : en revanche, le soldat lui-même n'est guère plus qu'une machine, dont les résultats dépendent de la main souveraine qui la conduit. Comme la masse immense d'une armée a besoin d'être divisée en corps particuliers, dépendans de la volonté du chef par les liens de la plus stricte obéissance, et que ces corps doivent à leur tour être répartis sous la direction d'un grand nombre de volontés subordonnées, on a reconnu la nécessité de donner à ces derniers moteurs ce degré d'instruction qui, en les mettant en état de bien surveiller les détails, rend la surveillance générale plus efficace et plus facile. Les lumières du corps des officiers, la soumission illimitée des inférieurs à leurs supérieurs, l'étendue d'esprit et l'énergie de caractère du

général, voilà ce qui rend aujourd'hui une armée invincible.

Les armées espagnoles, qui, dans l'opinion de la nation, avaient amassé de la gloire pour des siècles, déchurent dès que le but de leurs efforts parût atteint: jamais décadence militaire ne fut si rapide: il faut l'attribuer surtout au mauvais système financier du Gouvernement qui, après s'être engagé dans des guerres inutiles, se refusait aux guerres nécessaires; qui, une fois en paix, ne soupçonnait plus qu'elle pût cesser; et qui, soit par économie, soit par une négligence trop commune, oubliait des soins qui, dans le nouveau système de l'Europe, sont les premiers dont les gouvernans aient à s'occuper.

Rien ne peut surpasser le déplorable état où était la force militaire de l'Espagne lorsque la dynastie autrichienne fut remplacée dans ce royaume par celle des Bourbons. Si l'Europe n'avait pas paru alors entièrement épuisée par les guerres, si l'on avait su, comme aujourd'hui, calculer et mettre en jeu toutes les forces d'un État, si un puissant génie militaire avait produit de grands effets et ouvert un vaste horizon, si un souverain doué de talens supérieurs avait conçu en politique des idées hardies et formé de grands projets, com-

ment la monarchie espagnole n'eût pas elle-même subi dès-lors cette destinée vers laquelle elle a marché à pas lents, et que nous voyons près de s'accomplir?

Philippe V, en montant sur le trône, ne trouva dans la péninsule que 15,000 hommes de troupes réglées : quel devait être à cette vue l'étonnement d'un prince français formé sous le règne de Louis XIV! Mais Philippe V était incapable d'embrasser des idées étendues et de poursuivre avec constance des projets conçus avec grandeur. Il y avait trop à faire pour que ses successeurs pussent tout réparer: Charles III est le seul dont les réglemens aient eu une influence durable. L'école d'artillerie qu'il fonda à Ségovie a prospéré, et c'est à elle sans doute que sont dus les éloges que les officiers français eux-mêmes ont donnés dans la dernière guerre à l'artillerie espagnole.

Charles IV et le Prince de la Paix firent aussi d'utiles changemens dans le système militaire : les besoins du temps étaient trop pressans pour qu'on pût leur résister, et la force armée de l'Espagne avait reçu depuis peu des accroissemens dont on n'était peut-être bien informé qu'en France.

Outre l'organisation de nouveaux régimens,

les anciens mis au complet, l'habillement, la solde, la discipline soigneusement réformés, outre l'introduction de l'exercice à la française et une foule d'encouragemens offerts à l'ambition; on a fondé, pour l'instruction des officiers, des écoles publiques. Quelque lente qu'en doive être l'influence, je ne sais pourquoi l'on ne la regarderait pas comme une des causes de ce que nous avons vu avec surprise. Comment n'attribuer qu'à la bravoure et à la fermeté espagnole la tournure que prirent les campagnes de 1793, 1794 et 1795? La contrainte la plus oppressive ne peut arrêter tout-à-fait les progrès des siècles : aussi rencontre-t-on çà et là en Espagne des faits qui forment un singulier contraste avec l'état général de la nation, et qui paraissent comme des rayons de lumière perçant au milieu d'épaisses ténèbres. L'éclatante publicité de tout ce qui s'est passé et fait depuis vingt ans a sans doute produit cet effet : elle a répandu rapidement les idées utiles, éveillé l'émulation et forcé les esprits même les plus bornés à en profiter. Les progrès de l'Espagne ne sont encore que des fragmens isolés, et la réforme de l'ordre militaire pourrait bien être le plus important de tous.

Les établissemens d'instruction pour les officiers sont, comme je l'ai dit, la plus belle des mesures de Charles IV. Ils sont disséminés sur plusieurs points du royaume ; mais je ne puis me dispenser d'en mentionner deux dont il faut faire honneur au Prince de la Paix, si l'on veut ne pas être injuste envers un homme déjà perdu dans l'opinion publique.

Le premier est la création du corps des ingénieurs-cosmographes de l'État (*Real Cuerpo de Ingenieros-Cosmografos de Estado*), réuni en 1796 à l'observatoire de Madrid. Son but est, 1.° l'étude de l'astronomie théorique et pratique ; 2.° son application aux besoins de la vie, à la navigation, au commerce, à l'agriculture, à la géographie, à la médecine ; 3.° la formation de maîtres capables de l'enseigner. Cet établissement ne tient qu'indirectement au système militaire ; aussi n'en parlerai-je pas ici avec plus de détails. Ce qui s'y rattache d'une manière immédiate, c'est la création d'un collége et d'une académie pour l'éducation et l'instruction des jeunes gens qui se vouent à la carrière militaire (*Colegio y Academia para la educatione é instruccion de los jovenes en la carrera militar*). Ces établissemens datent de 1797, et dépendent du précédent : les cir-

constances actuelles rendent peut-être leur séparation desirable.

« Le métier des armes, dit l'édit royal placé « en tête des réglemens de cet institut), exige « aujourd'hui des connaissances si étendues, « impose des obligations si difficiles à remplir, « et expose à de si grands dangers, qu'il a be- « soin, plus qu'aucun autre, d'être embrassé « dès la première jeunesse. En effet, s'accou- « tumer à des études profondes et souvent « abstraites, se défaire de cet instinct de con- « servation inné dans l'homme, placer sa gloire « dans les périls attachés à la défense de la « patrie et du roi, renoncer à tous les agré- « mens dont on jouirait dans le sein de sa fa- « mille, n'est-ce pas se vaincre entièrement « soi-même, et par une longue suite d'efforts « se créer une nouvelle nature intellectuelle et « physique? Peu de gens jusqu'ici ont cru à « cette vérité : la plupart imaginent que la car- « rière de l'honneur est réservée à une foule « de vauriens incapables de toute autre occu- « pation, et qu'on peut y entrer à tout âge, « après avoir échoué partout ailleurs. Pour re- « médier aux inconvéniens nés de cette erreur, « pour rétablir sur son ancien pied cette in- « struction militaire dont il nous reste de si

« honorables monumens, pour graver dans le « cœur de nos jeunes officiers les principes de « la véritable bravoure, c'est-à-dire l'amour « de la gloire et une juste appréciation des « forces et des moyens soit d'attaque, soit de « défense de l'ennemi, comparés aux moyens « de résistance, nous ordonnons...., etc. »

J'ai cité avec plaisir tout ce passage, parce qu'il renferme un tableau clair et brillant de l'état militaire, et parce que l'on y cherche à inspirer aux jeunes gens un noble orgueil, fondé, non sur des avantages extérieurs, mais sur des sentimens pleins de grandeur et d'énergie. Ce sont là les moyens qu'il faut employer avec les peuples méridionaux; on n'éveille pas leur activité sans enflammer leur imagination : et si l'établissement répond à de telles vues, il n'est pas douteux qu'il ne soit propre à faire des jeunes Espagnols d'excellens guerriers.

L'édit continue : « Comme l'expérience a « prouvé que l'éducation, ainsi que plusieurs « de nos rapports sociaux, fait quelquefois le « plus grand mal en introduisant ces raffine- « mens de la société, qui ne sont au fond que « d'élégans déréglemens et d'où naissent mille « vices, tels que la mollesse, la timidité, la

« corruption, ma volonté est que l'on n'en-
« seigne dans cet institut militaire que ce qui
« est relatif à la profession des armes et à ses
« études embrassées dans toute leur étendue.
« Ces études sont : l'arithmétique, la géomé-
« trie, l'algèbre jusqu'aux équations du troi-
« sième dégré inclusivement, les élémens de
« la mécanique et leur application aux ma-
« chines de guerre, les élémens du calcul in-
« finitésimal, la géographie, l'art de lever des
« plans, la théorie des fortifications d'attaque
« et de défense, la balistique, et la tactique
« raisonnée et comparée. Comme c'est à mes
« sujets que je m'adresse, je n'ai pas besoin
« de parler de l'étude de la religion, qui doit
« se faire avec le zèle convenable ».

Cette dernière recommandation, faite d'ailleurs avec autant de sagesse que de noblesse, ne pouvait manquer de trouver place ici. Qu'un gouvernement entendrait peu ses intérêts, s'il se plaisait à renverser la base de l'amour de la patrie et de toutes les vertus du citoyen ! Quoique les auto-da-fé aient cessé en Espagne, le sentiment religieux sera toujours un trait caractéristique des Espagnols ; et les derniers événemens n'ont que trop montré quels effets il pouvait produire.

Il ne sera pas déplacé de donner ici sur cette école militaire quelques renseignemens assez détaillés.

Elle renferme 200 élèves, qui ont droit, comme cadets, à des places d'officiers dans l'infanterie : on les reçoit entre douze et quinze ans : ils doivent savoir lire et écrire, être de famille noble (fils d'*hidalgo*), et d'une constitution saine. Leur vie en communauté est organisée militairement, ainsi que leur costume, leur tenue à la promenade, à table, etc. Leur mise est décente : ils paient chacun une pension annuelle de 2,500 réaux (625 francs): leur logement et leur entretien sont aussi très-convenables. Voici ce que prescrit le règlement pour leur instruction.

1.° Dans les deux premières années de la fondation de l'institut, l'instruction ne pourra être réglée que selon les circonstances, parce qu'on sera forcé de recevoir des jeunes gens plus âgés qui ont déjà perdu une partie du temps qui aurait dû être employé à leur éducation militaire, et qu'il faudra presser pour qu'ils puissent arriver au moment convenable à leur régiment.

2.° Les cadets, les officiers qui suivront encore les cours de l'école, et les jeunes gens

qui viendront de la maison paternelle pour y assister, seront répartis en deux brigades, et recevront aussitôt des leçons d'arithmétique données par le professeur *ad hoc* et par un des cadets ingénieurs les plus avancés.

3.° Au bout de quelques jours, les maîtres auront bientôt remarqué quels sont ceux que leurs études préliminaires ou des facultés supérieures ont déjà fait aller loin : ils les feront passer dans la première brigade, qui sera instruite immédiatement par le professeur d'arithmétique, tandis que la seconde sera confiée à un substitut.

4.° Les deux brigades ne s'occuperont de l'arithmétique que deux mois. Les professeurs doivent faire tous leurs efforts pour ne rien laisser à desirer en méthode, en clarté et en exactitude.

5.° Pendant les dix mois suivans, les élèves étudieront la géométrie théorique et pratique, les élémens d'algèbre jusqu'aux équations du second degré, et la théorie des surfaces planes. Ces études ne seront pas traitées d'abord avec toute l'étendue qu'elles ont dans les livres élémentaires; on se contentera d'expliquer tout ce qui se rapporte immédiatement à l'art de la guerre.

6.° Aux heures de loisir, les jeunes gens s'occuperont du dessin dans ses rapports avec l'art de la guerre.

7.° Ils commenceront en même temps à étudier la sphère et les élémens de la géographie.

8.° La seconde année, ils étudieront la mécanique : on se bornera à leur expliquer les principales machines et leur application à l'art de la guerre : on y joindra la théorie de la parabole pour servir d'introduction à la balistique. Ces études doivent remplir quatre mois.

9.° Les quatre mois suivans seront entièrement consacrés à la théorie de la fortification des places et des camps, qui est de la plus haute importance, et ne peut paraître difficile à ceux qui savent la géométrie, la mécanique et le dessin.

10.° Le reste de la seconde année sera rempli par l'étude de l'attaque et de la défense des places, ainsi que par celle de l'emploi de l'artillerie.

Tous ces réglemens concernent les élèves entrés dans l'école à un âge plus avancé. Pour les autres, la durée des études est fixée à quatre ans, pendant lesquels les sciences dont je viens de parler sont traitées avec plus d'étendue.

A cette école inférieure se lie l'école supé-

rieure nommée *académie*, dont le but principal est d'empêcher que les officiers, une fois bien instruits, ne retombent dans la fainéantise et dans ses conséquences. A cet effet, on tire de chaque régiment d'infanterie douze hommes, savoir deux sergens, quatre caporaux et six soldats. De ces cinq ou six cents hommes, on forme un bataillon qui réside dans le lieu où est l'académie, et que commandent les jeunes officiers qui en sortent, sous l'inspection d'un colonel. Les places qu'ils y occupent changent tous les deux mois : ils apprennent ainsi à connaître tous les détails du service militaire. A ce bataillon sont joints cinquante artilleurs et un escadron de cavalerie, dont les places d'officiers alternent de même entre les jeunes gens. Ces exercices, qui leur font allier les habitudes pratiques avec des connaissances théoriques, durent deux ans, au bout desquels ils partent pour leurs régimens respectifs, où ils ont droit à un avancement rapide.

Un établissement pareil, administré avec patriotisme et exactitude, doit avoir de très-heureux résultats : l'importance seule que le Gouvernement paraît mettre à la formation de bons officiers leur donne dans l'opinion ce

lustre qui peut seul les enflammer d'un véritable zèle. Cette influence n'a pas encore agi énergiquement ; l'esprit chevaleresque de la nation ne s'était pas fait au système des troupes réglées : le temps ou des circonstances extraordinaires ameneront sans doute ces résultats si desirés.

Les sacrifices que les militaires sont obligés de faire toute leur vie, l'impossibilité où ils se trouvent souvent de veiller sur leurs intérêts, font au Gouvernement un devoir de la prévoyance : des pensions sont nécessaires ici plus que partout ailleurs. Le gouvernement espagnol s'en était occupé ; et outre les nombreuses commanderies des différens ordres, il avait assigné des fonds pour les pensions dues aux veuves des officiers. Ces fonds consistaient, 1.° en un capital de 6,000 doublons ; 2.° en un prélèvement de vingt pour cent sur les dépouilles des évêques et sur les revenus des évêchés vacans ; 3.° dans la moitié de la somme provenant de la solde d'un mois que chaque officier est tenu de remettre quand il change de grade ; 4.° dans une petite soustraction faite sur la paye ordinaire ; 5.° dans un prélèvement peu considérable fait sur les pensions militaires spécialement accordées par le roi ; 6.° dans l'héritage de

tous les officiers morts sans héritiers naturels.

Je passe maintenant au tableau de la force militaire de l'Espagne telle qu'elle était en 1808. Ce tableau est formé des données que j'ai pu recueillir pendant la courte et orageuse durée de mon séjour dans ce royaume : je ne le présente que comme approximatif. Il serait très-difficile de déterminer ce qu'il y avait alors de troupes réellement armées et en activité de service ; mais il est reconnu que depuis quelques années la plupart des régimens avaient été mis au complet, que les régimens suisses allaient même au-delà, et j'ai pensé que mes lecteurs seraient bien aises de connaître en détail l'état des armées.

Troupes réglées en Europe.

INFANTERIE.

86 Lieutenans-généraux. Les plus anciens de 1779.
118 Feld-Maréchaux. Les plus anciens de 1793.
199 Brigadiers. Les plus anciens de 1789.
8 Inspecteurs-généraux.
18 Intendans d'armée en activité.
21 Intendans provinciaux.
13 Payeurs d'armée en activité.
15 Commissaires-ordonnateurs en activité.
23 Caissiers d'armée.
17 Auditeurs militaires.

Régimens.

MAISON DU ROI.

Gardes-du-Corps, 3 compagnies (*Guardias-de-Corps*).

Hallebardiers de la garde, 1 compagnie (*Guardias Alabarderos*).

Infanterie de la garde, 3 bataillons (*Guardias de Infanteria española*).

Infanterie Vallone de la garde, 3 bataillons (*Guardias de Infanteria Wallona*).

Carabiniers royaux, 6 escadrons, dont deux de cavalerie légère qui faisaient la garde d'honneur du Prince de la Paix.

En tout. . . . . 10,000 hommes.

INFANTERIE DE LIGNE ESPAGNOLE.

État-Major-général.

1 Généralissime.
20 Lieutenans-Généraux.
11 Feld-Maréchaux.
26 Brigadiers.
1 Capitaine-Général.
1 Inspecteur-général.

} en activité.

Régimens.

(Composés chacun de trois bataillons ou douze compagnies : environ 1,008 hommes en temps de paix, et 2,256 en temps de guerre).

Rég. du Roi.
de la Reine.
du Prince.
Savoie.

Rég. de la Couronne.
Afrique.
Zamora.
Soria.

Rég. de Cordoue.
Guadalaxara.
Séville.
Grenade.
Valence.
Saragosse.
Espagne.
Tolède.
Majorque.
Burgos.
Murcie.
Léon.
Cantabre.
Asturies.
Rég. de Fixo de Zeuta.
Navarre.
Aragon.
Amérique.
de la Princesse.
Estramadure.
Malaga.
Jaen.
Ordres militaires:
Volontaires de Castille.
Volontaires de l'État.
Volont. de la Couronne.
Bourbon.

Total, en temps de paix, environ. . 35,000.
En guerre. . . . . 78,000.
Effectifs, environ. . . . . 50,000.

INFANTERIE DE LIGNE ÉTRANGÈRE.

État-Major.

3 Lieutenans-généraux.
2 Feld-Maréchaux.
3 Brigadiers.
1 Inspecteur-général.

Régimens.

(1,008 hommes en temps de paix ; 2,256 en temps de guerre).

Irlande.
Hibernie.
Ultonie.
Naples.

Régimens suisses.

(1,008 hommes en temps de paix ; 2,256 en temps de guerre).

Wimpfen.	Betschart.
Reding, n.° 1.	Traxler.
Reding, n.° 2.	Preux.

En totalité, effectifs. . . . . 17,000 hommes.

INFANTERIE LÉGÈRE.

État-Major.

2 Lieutenans-généraux.
2 Feld-Maréchaux.
1 Brigadier.
1 Inspecteur-général.

Bataillons.

(780 hommes en temps de paix ; 1,200 en temps de guerre).

1.er d'Aragon.	2.e d'Aragon.
1.er de Catalogne.	2.e de Barcelone.
2.e de Catalogne.	Chasseurs de Barbastro.
Tarragone.	Volontaires de Valence.
Gironne.	Campo-Mayor.
1.er de Barcelone.	Navarre.

Totalité, effectifs. . . . . 12,000 hommes.

CORPS DE L'ARTILLERIE.

État-Major.

1 Lieutenant-général.
11 Feld-Maréchaux.
12 Brigadiers.
1 Chef-d'État-Major.

Régimens.

1 Compagnie des cadets de l'école militaire de Ségovie.
4 Régimens, chacun de dix compagnies; et de ces quarante compagnies, six d'artilleurs à cheval, en tout 3,300 hommes.
72 Compagnies de vétérans, 5,700 hommes.
72 Compagnies de milices disciplinées, sans officiers ni sergens, 5,900 hommes.
5 Compagnies *Obreros de Maestranza*, 400 hommes. Officiers, 675.

En tout, environ. . . . . 16,000 hommes.

CORPS DU GÉNIE.

1 Chef d'État-Major.
8 Directeurs Sous-Inspecteurs.
3 Brigadiers.
14 Colonels.
19 Lieutenans-Colonels.
12 Sergens-Majors.
40 Capitaines.
40 Lieutenans.
40 Sous-Lieutenans.
Régimens de Sapeurs et de Mineurs.

En tout. . . . . 1,000 hommes.

Infanterie, en totalité. . 106,000 hommes.

CAVALERIE.

État-Major.

5 Lieutenans-généraux.
3 Feld-Maréchaux.
3 Brigadiers.
1 Inspecteur-général.
} en activité.

Régimens.

(Chaque régiment a cinq escadrons, et doit avoir 570 hommes.)

Rég. du Roi.	Rég. d'Alcantara.
de la Reine.	Espagne.
du Prince.	Algarves.
de l'Infante.	Calatrava.
Bourbon.	Santiago.
Farnèse.	Montèse.

Totalité, effectifs, environ. . . 5,000hommes.

CAVALERIE LÉGÈRE.

1 Capitaine-général.
3 Lieutenans-généraux.
8 Feld-Maréchaux.
8 Brigadiers.
1 Inspecteur-général.

Dragons.

(Chaque régiment a cinq escadrons et 670 hommes.)

Drag. du Roi.	Drag. de Villaviciosa.
de la Reine.	Sagonte.
d'Almanza.	Numance.
Pavie.	Lusitanie.

Chasseurs.

(Chaque régiment a cinq escadrons et 670 hommes.)

Olivencia.

Volontaires d'Espagne.

Hussards.

Marie-Louise.

Espagnols.

En totalité, environ. . . 6,000 hommes.

Cavalerie, en totalité... 11,000 hommes.

MILICES D'EUROPE.

4 Feld-Maréchaux.

10 Brigadiers.

MILICES PROVINCIALES.

Régimens.

(Les vingt-huit premiers ont été créés en 1734, les quinze derniers en 1766.)

Jaën.	Laredo.
Badajoz.	Orense.
Séville.	Chinchilla.
Burgos.	Mondoñedo.
Lugo.	Avila.
Grenade.	Monterey.
Léon.	Santiago.
Oviédo.	Pontevetra.
Cordoue.	Tuy.
Murcie.	Betanzos.
Alcazar de S. Juan.	Malaga.
Valladolid.	Cadix.

Ciudad-Real.	Ronda.
Ségovie.	Bujalance.
Truxillo.	Cuença.
Xerez.	Salamanque.
Ecija.	Lorea.
Ciudad-Rodrigo.	Tolède.
Logroño.	Plasencia.
Siguenza.	Compostelle.
Toro.	Maïorque.
Soria.	

En tout, environ. . . . 30,000 hommes.

Quatre divisions de Grenadiers, chacune de trois bataillons.

Vieille-Castille.
Nouvelle-Castille.
Andalousie.
Galice.

MILICES URBAINES.

Compagnies qui ne se lèvent qu'en temps de guerre.

20	Compagnies à Cadix.
9	..... au port de Sainte-Marie.
13	..... au camp de Gibraltar.
4	..... à Carthagène.
5	..... à Ceuta.
14	..... à Badajoz.
8	..... à Albuquerque.
6	..... à Alcantara.
1	..... à Alconchel.
7	..... à Valence d'Alcantara.
12	..... à la Corogne.

6 Compag. à Ciudad-Rodrigo.
4 ..... à Tarifa.

En tout, environ. . . . . 10,000 hommes.

Compagnies fixes.

1 Comp. de Fusiliers au camp de Gibraltar.
1 ..... Infanterie dans la place de Rose en Catal.
1 ..... Fusiliers d'élite dans l'Aragon.
1 ..... Fusiliers d'élite à Valence.
1 ..... *Cavaleria de lanzas* à Ceuta.
1 ..... *Cavaleria de moros.*
4 ..... Infanterie dans les *Presidios minores.*
11 ..... Milices urbaines sur la côte de Grenade.
2 ..... Fusiliers d'Andalousie.
41 ..... Invalides en état de service.

Totalité, environ. . . . . 5,000 hommes.

Tableau général des troupes qui se trouvent en Europe.

Infanterie.	Maison du roi.....	10,000 hom.
	Infant. de ligne espagnole.	50,000
	étrangère.	17,000
	légère.	12,000
	Corps des Artilleurs.....	16,000
	Corps du Génie.....	1,000
Cavalerie.	Grosse cavalerie.....	5,000
	Cavalerie légère.....	6,000
Milices...	Milices provinciales.....	30,000
	Milices urbaines.....	15,000
	Total...	162,000 hom.

88458

Troupes qui sont dans les colonies espagnoles.

I. *Nouvelle-Espagne.*

1 Vice-Roi, capitaine-général.
11 Intendans provinciaux.
1 Payeur d'armée.
1 Caissier.
3 Auditeurs d'armée.
19 États-Majors dans les places fortes.

VÉTÉRANS.

1 Compag. de Hallebardiers, garde du vice-roi.
1 Régiment.. Infanterie de la Couronne.
1 ..... Nouvelle-Espagne.
1 ..... Mexico.
1 ..... Puebla.
1 Bataillon de la Vera-Cruz.
1 Corps du Génie.
2 Compag.... Infanterie légère de Catalogne.
1 Comp. fixe d'Acapulco.
1 ..... del Presidio del Carmen.
1 ..... de S. Blas.

En tout, environ. . . . . 6,000 hommes.

1 Régiment de dragons Espagne.
1 ..... Mexico.
1 Compagnie..... del Presidio del Carmen.

En tout, environ . . . . . 1,200 hommes.

MILICES PROVINCIALES.

Infanterie.

(Chaque régiment est composé en temps de paix de 825 hommes, et en temps de guerre de 1350, divisés en deux bataillons, repartis chacun en cinq compagnies.)

1 Régiment Mexico.
Tlascala.
Puebla.
Cordoue.
Toluca.
Celaya.
Valladolid.
1 Bataillon. Guanaxuato.
Oaxaca.
Guadalaxara.
2 Compag., nègres et mulâtres libres de Vera-Cruz.

En tout, environ..... 8,000 hommes.

Cavalerie.

(Chaque régiment a quatre escadrons et 370 hommes en temps de paix, 617 en temps de guerre).

1 Régiment Santiago de Querétaro.
1 ..... du Prince.
1 ..... Dragons de Puebla.
de San-Luis.
de San-Carlos.
de la Reine.
de la Nouvelle-Galice.
de Mechoacan.
1 ..... Lanciers de Vera-Cruz (de 6 escadrons).

En tout, environ..... 4,000 hommes.

Corps destinés à la garde des Frontières.

1 Corps de Cavalerie de Sierra Gorda, en 4 compag.
Dragons de San-Luis de Colotlán, en 9 c.

En tout. . . . . 1,000 hommes.

Compagnies fixes de Blancs et de Nègres libres.

1 Divis. du Nord. 4 Comp. Infanterie et Lansquenets.
2 . . . . . 7 Comp.
3 . . . . . 5 *Id.*
4 . . . . . 5 *Id.*
Tabasco. . . . . 10 Comp. Infanterie et Cavalerie.
1 Divis. du Sud. . 8 Comp. Infanterie et Cavalerie.
2 . . . . . 11 Comp.
3 . . . . . 3 *Id.*
4 . . . . . 11 *Id.*
5. . . . . 5 *Id.*

En tout. . . . . 7,000 hommes.

Milices urbaines à pied et à cheval.

1 Régiment d'Infanterie du commerce de Mexico, en dix bataillons.
1 Bataillon du commerce de Puebla.
1 Escadron de Cavalerie de Mexico, en 3 compag.
Plusieurs compagnies de Vétérans, Gendarmerie.

En tout. . . . 1,500 hom.

Récapitulat. de la force armée de la Nouvelle-Espagne, 28,000 hommes.

II. *Royaume de Goatemala.*

1 Capitaine-général.
1 Sous-Inspecteur-général.
1 Auditeur d'armée.
6 États-Majors dans les places fortes.

VÉTÉRANS.

1 Bataillon permanent d'Infant. de Goatemala, 5 comp.
1 Compagnie permanente, del Castillo de Omoa.
4 Compagnies d'élite à Truxillo, etc.
1 Corps du Génie.

En tout. . . . . 1,000 hommes

MILICES DISCIPLINÉES.

6 Bataillons, chacun de 760 hommes.

En tout, effectifs, à peu près. . . 4,009 hom.

Dragons de la Milice provinciale.

6 Escadrons, chacun de 200 hommes.

Effectifs . . . . 1,100 hom.

Récapitulation de la force armée du royaume de Goatemala. . . . . 6,100 hommes.

III. *Province d'Yucatan.*

1 Capitaine-général.
1 Auditeur d'armée.
2 États-Majors dans les places fortes.

VÉTÉRANS.

1 Bataillon de Campêche.
1 Compagnie de Dragons.
2 Compagnies de Vétérans, infanterie de Bacalar.
1 Corps du Génie.

En tout, environ . . . . . 900 hommes.

MILICES.

1 Bataillon de Blancs volontaires de Mérida.
1 *Id.* . . . . . de Campêche.
2 Divisions de Noirs de Mérida et de Campêche, chacune de huit compagnies.

En tout, environ. . . . . 2,600 hommes.

Récapitulation. . 3,500.

IV. *Cuba.*

1 Capitaine-général.
1 Sous-Inspecteur-général.
9 États-Majors dans les places fortes.

VÉTÉRANS.

1 Régiment d'Infanterie de la Havane, 3 bataillons.
1 *Id.* . . . . . Cuba,
1 Escadron Dragons-Amérique.
3 Compagnies Fusiliers de Montaña.
1 Corps du Génie.

Total, environ. . . . . 2,000 h.

MILICES.

Infanterie.

1 Régiment Infanterie de la Havane.
1 Bataillon de Blancs-volont. de Cuba et de Bayamo.
1 Bataillon du Port-au-Prince.
1 Bataillon des quatre villes.

Total. . . . . 2,700 h.

Cavalerie.

1 Régiment Volontaires de la Havane.
1 . . . . . Dragons de Matanzas.
1 Bataillon Noirs libres de Cuba, etc.
1 . . . . . Mulâtres libres de la Havane.

Total. . . . 1,000 h.

Récapitulation. . . . . 5,700 hommes.

V. *Les deux Florides.*

1 Capitaine-général.
2 États-Majors dans les places fortes.

VÉTÉRANS.

1 Régiment Infanterie de la Louisiane, 3 bataillons.
2 Corps d'Ingénieurs.
1 Régiment Infant. permanente de Porto-Rico, 3 bat.

Total, environ. . . 1,500 h.

MILICES DISCIPLINÉES.

1 Régiment Infanterie de Porto-Rico.

1 Régiment Cavalerie de Porto-Rico.
4 Compag. Mulâtres libres.

Total. . . . . 2,400 h.

Récapitulation . . . . . 3,900 hommes.

VI. *Royaume de Grenade.*

1 Capitaine-général.
1 Sous-Inspecteur-général.
2 Sous-Inspecteurs.
4 Auditeurs d'armée.
18 États-Majors dans les places fortes.

VÉTÉRANS.

1 Compagnie Hallebardiers, garde du vice-roi.
1 Compagnie Cavalerie, remplissant la même fonction.
1 Régiment Infanterie de Carthagène, 2 bataillons.
1 Bataillon Infanterie de Panama, 9 compagnies.
1 Bataillon Infanterie auxiliaire de la Nouvelle-Grenade, cinq compagnies.
1 Corps d'Infanterie de Quito, quatre compagnies.
1 Compagnie Infanterie de Popayan.
1 Piquet d'Infanterie del Casillo de Chagre.
1 Compagnie Infanterie légère del Darien del Sur.
1 Compagnie Infanterie légère de Chiman.
2 Corps d'Ingénieurs de Carthagène et de Panama.

Total, environ. . . . . 2,000 hommes.

MILICES RÉGLÉES.

Infanterie.

1 Régiment de Carthagène, 2 bataillons.
1 ..... Panama, 1 bataillon.
1 ..... Sainte-Marthe, 9 compagnies.
1 Corps de Chasseurs del rio Hacha, 4 compagnies.
de Portobelo, 4 compagnies.
2 Compagnies d'élite de Jaen de Bracamores.
2 ..... de Loxa.
2 ..... de Barbacoas.
2 Bataillons de Noirs libres.

Infanterie et Cavalerie mêlées.

1 Escadron de Corozal, 4 compagnies.
1 Régiment Infanterie réglée et Dragons.

En tout, environ 7,000 h.

MILICES DE L'INTÉRIEUR.

Différens corps se montant à peu près à 1,000 hommes.

MILICES URBAINES.

Environ 1,000 hommes.

Récapitulation. . . . . 11,000 hommes.

VII. *Province de Venezuela.*

1 Capitaine-général.
9 États-Majors dans les places fortes.

VÉTÉRANS.

1 Bataillon Infanterie de Caracas, 10 compagnies.
1 Corps d'Infanterie, de Cumana, 3 compagnies.

1 Corps d'Infanterie. de la Guyane, 3 compagnies.
1 ..... de Maracaybo, 4 compagnies.
1 ..... de l'île Marguerite
1 Corps d'Ingénieurs.

Total..... 15,000 h.

MILICES RÉGLÉES.

1 Bataillon Blancs de Caracas, 9 compagnies.
1 ..... Blancs de Valence.
1 ..... Aragua.
1 Escadron Blancs, cavalerie de milice.
11 Compagnies de milice de Cumana.
2 ..... Cavalerie de milice
13 ..... Infanterie de noirs.
1 ..... Cavalerie.
5 ..... Infanterie de mulâtres.
5 ..... Infanterie milice réglée de Maracaybo.
4 ..... Noirs de Maracaybo.
1 ..... Blancs de la Guyane.
2 ..... Noirs.
1 ..... Mulâtres.
4 ..... Infanterie réglée de l'île Marguerite.
1 ..... Blancs Cavalerie.
4 ..... Infanterie Noirs.
1 Bataillon Noirs de Caracas.
1 ..... de Valence.
1 ..... d'Aragua.

Total..... 9,000 hommes.

Récapitulation..... 19,500.

VIII. *Province de Rio de la Plata.*

1 Capitaine-général.
1 Sous-Inspecteur-général.
6 Intendans provinciaux.
16 États-Majors de places fortes.

VÉTÉRANS.

1 Régiment Infanterie de Buenos-Ayres, 3 bataillons.
1 ..... Dragons.
1 Corps de *Blandengues*, sur la frontière, 6 compag.
1 Compagnie..... de Santa-Fé.
1 Corps..... de Montevideo, 8 compag.

Total..... 3,000 hommes.

MILICES RÉGLÉES.

Infanterie.

1 Bataillon Volontaires de Buenos-Ayres, 9 compag.
1 ..... Monte-Video, 9 comp.
4 Compagnies Grenadiers, nègres et mulâtres libres.

Cavalerie.

4 Escadrons Volontaires de Buenos-Ayres
4 ..... Monte Video.
4 ..... Frontera.
2 ..... de la Colonie.
2 ..... Maldonaldo.
2 ..... Corrientes.
2 Régimens Volontaires du Paraguay.
1 ..... Cordoue.

1 Régiment Volontaires de Ciudad de Salta.
1 ..... Mendoza.
1 ..... S. Luis.
1 ..... Tucuman.
1 ..... Santiago de Estero.
1 Escadron Volontaires de Santa-Fé.
1 ..... *Id.*
1 ..... Pontera de Cerro-Sargo.
Différentes compagnies sur les frontières.

Total, environ. . . . 14,000

MILICES URBAINES.

3 Bataillons de Santa-Cruz, Potosi et la Paz.
1 Corps du commerce du Potosi.
3 Régimens Cavalerie de Cochavamba, etc.

Total. . . . 3,200 h.

Récapitulation. . . . . 20,200.

IX. *Royaume du Pérou.*

1 Capitaine-général.
1 Auditeur-militaire-général.
1 Sous-Inspecteur-général.
9 Intendans provinciaux.
1 Commissaire des guerres.
7 États-Majors dans les places fortes.

VÉTÉRANS.

1 Compagnie Hallebardiers, garde du vice-roi.
1 ..... Cavalerie, *idem.*

1 Régiment Infanterie royale de Lima, 3 bataillons.
2 Compagnies de Chiloé.
1 Piquet Cavalerie de Turma.
1 Compagnie Dragons de Cusco.
1 Corps d'Ingénieurs.

Total, environ. . . . . 1,800 hommes.

MILICES RÉGLÉES.

Infanterie.

1 Bataillon Espagnol de Lima, 11 compagnies.
1 Régiment Cusco, 9 compagnies.
1 ..... Arequipa, 18 compagnies.
1 ..... Guayaquil, 7 compagnies.
1 ..... Castro en Chiloe, 27 compagnies.
Plusieurs compagnies d'élite de Chiloe.
1 Bataillon Noirs libres de Lima, 11 compagnies.
4 Compagnies Mulâtres libres de Lima.

Total, environ. . . . 8,000 hommes.

Cavalerie.

1 Régiment Arequipa, 4 escadrons.
1 ..... Cusco, 3 escadrons.
1 Escadron Paysans de Castro en Chiloe.
1 ..... Noirs libres de Lima.
1 ..... Mulâtres libres de Lima, 4 compagnies.
1 ..... de Guayaquil.

Total, environ. . . . . 2,600 hommes.

Milices urbaines.

Infanterie.

4 Compagnies d'élite d'Ica.
1 Régiment d'Aragon de Jauja, 9 compagnies.
1 ..... Léon de Huanuco, 9 compagnies.
1 ..... Abancai, 2 bataillons.
1 Bataillon Calca, 9 compagnies.
1 Régiment Paucartarambo, 9 compagnies.
1 ..... Urubamba, 10 compagnies.
1 ..... Huamanga, 9 compagnies.
2 Compagnies d'élite, Anco.
1 Régiment Andahuaylas, 12 compagnies.
1 ..... Huanta, 9 compagnies.
1 ..... Huancavelica, 9 compagnies.
4 Compagnies d'élite, Truxillo.
1 Régiment Caxamarca, 9 compagnies.
1 ..... S. Antonio de Caxamarca, 9 compagnies.
1 ..... Chachapoyas, 9 compagnies.
1 ..... Moyobamba.
1 Bataillon Piara.
1 Régiment Moquegua, 9 compagnies.
1 Bataillon Tarapara, 9 compagnies.
1 ..... Puno.
1 ..... Lampa.
1 ..... Chucuyto.

Total, environ. . . . 16,000 h. effectifs.

Cavalerie.

1 Régiment Chançay, 3 escadrons.
1 ..... Huaura, 2 escadrons.

6 Compag.. Santa.
1 Régiment Cañete, 2 escadrons.
1 ..... Chincha, 3 escadrons.
1 ..... Ica, 3 escadrons.
1 ..... Nasca, 3 escadrons.
1 ..... Tarma, 3 escadrons.
1 ..... Léon de Huanuco, 2 escadrons.
1 ..... Huanta, 3 escadrons.
1 ..... Huamalies, 4 escadrons.
1 ..... Truxillo, 2 escadrons.
1 ..... Luya et Chillaos, 3 escadrons.
1 Escadron Quarecotillo de Piura.
1 ..... Chalaco de Piura.
1 ..... Huancabamba de Piura.
1 Régiment Ferreñafe, 2 escadrons.
1 ..... S. Pablo de Chalagues, 4 escadrons.
1 ..... Camana, 4 escadrons.
1 Escadron Moquegua.
1 Régiment Lampa.

Dragons.

1 Régiment Carabayllo, 4 escadrons.
2 Compagnies d'élite, Huaura.
1 Régiment Palma en Jauja, 3 escadrons.
1 ..... Frontières de Tarma, 3 escadrons.
1 ..... Tinta, 4 escadrons.
1 ..... Guispicanchi, 3 escadrons.
1 ..... Andahuaylas, 4 escadrons.
1 Escadron Amotape en Piura.
1 ..... Pacasmayo en Saña.
1 Régiment Chota en Caxamarca, 3 escadrons.

1 Régiment Caleudin en Caxamarca, 3 escadrons.
1 ..... Arica, 4 escadrons.
1 ..... Mages en Camaná, 4 escadrons.
1 ..... Acari et Chala en Camaná, 3 escadrons.
1 ..... Caraveli en Camaná, 4 escadrons.
1 Escadron Moquegna.
1 Régiment Carabaya.
1 ..... Azangero.

Il y a dans l'intérieur du pays plusieurs corps qui, au besoin, doivent fortifier les corps ci-dessus mentionnés.

Total, environ . . . . . 1,800 hommes.

Récapitulation . . . . 46,400.

X. *Royaume du Chili.*

1 Capitaine-général.
1 Payeur d'armée.
1 Caissier.
1 Auditeur militaire.
5 États-Majors de places fortes.

VÉTÉRANS.

Infanterie.

1 Bataillon de la Conception.
1 Bataillon fixe de Valdivia.
1 Corps d'Ingénieurs.
Asamblea veterana, fondée en 1769 pour l'exercice des milices.

Total, environ. . . . . 1,100 hommes.

Dragons.

1 Corps de la frontière, 8 compagnies.
1 Compagnie de la Reine.

Total. . . . . 450 hommes.

MILICES RÉGLÉES.

Infanterie.

1 Régiment du Roi.
4 Compagnies de Valparaiso.

Total. . . . . 1,000 hommes.

Cavalerie.

1 Régiment du Prince.
1 . . . . . de la Princesse.
12 Compagnies de Coquimbo.

Total. . . . . 1,500 hommes.

MILICES URBAINES.

1 Bataillon du commerce de Santiago du Chili.
Plusieurs corps d'Infanterie, de Dragons et de Hussards, dans l'intérieur.

Total, environ. . . . . 2,000 hommes.

Récapitulation . . . . 6,050.

XI. *Iles Philippines.*

1 Capitaine-général.
1 Sous-Inspecteur-général.
1 Auditeur militaire.
8 États-Majors de places fortes.

VÉTÉRANS.

1. Compagnie de Hallebardiers, garde du *Real Sello.*
1. Régiment Infanterie du roi, 2 bataillons.
1 Bataillon Infant. de la reine Marie-Louise, 9 comp.
1 ..... Infanterie du prince Fernand, 9 comp.
1 Escadron Dragons de Luzon.
1 Corps d'Ingénieurs.

Total..... 1,500 hommes.

MILICES PROVINCIALES.

Infanterie.

1. Régiment Métis *del Real Principe.*
1 ..... Cagayan.
1 ..... Pangasinan.
1 ..... Bulacan.
1 ..... Camarines.
1 Bataillon Laguna.
4 Compagnies de Milices urbaines de Manille.

Total..... 10,000 hommes.

Cavalerie.

5 Compagnies.
1 Corps d'Invalides.

Total..... 1,000 hommes.

Récapitulation.... 12,500.

Toutes les forces militaires de l'Espagne dans les possessions coloniales sont donc :

Nouvelle Espagne	28,000 hommes.
Goatemala	6,100
Yucatan	3,500
Cuba	5,700
Les deux Florides	3,900
Nouvelle Grenade	11,000
Venezuela	10,500
Rio de la Plata	20,200
Pérou	46,400
Philippines	12,500
Total	147,800

CHAPITRE XV.

Marine.

L'ESPAGNE était destinée, par sa situation, à être toujours une grande puissance de terre et de mer. Sur le continent, la métropole n'a à se défendre que d'un côté; et la nature s'est chargée presque seule de ce soin, en étendant la chaîne des Pyrénées depuis le golfe de Biscaie jusqu'au golfe de Lyon. Ses possessions en Amérique n'ont eu long-temps que de faibles voisins; elles se trouvaient d'ailleurs trop éloignées de cette partie du monde où l'ambition accumule les guerres. Liée dans le dernier siècle avec la France, par des rapports de famille, et, plus récemment, par une alliance encore plus étroite, ses forces continentales ont dû s'accroître, et l'on a vu, par le chapitre précédent, qu'elles n'étaient pas insignifiantes. La marine a toujours été le principal objet de l'attention du Gouvernement, et cela devait être, puisque l'Espagne, d'après le mode d'administration qui la régissait, n'aurait pu exister

sans ses colonies : aussi a-t-on plus fait à cet égard dans la péninsule que dans la plupart des États commerçans de l'Europe. L'organisation de la marine y a atteint un degré de perfection qui forme un singulier contraste avec les autres branches de l'administration.

Le sol de l'Espagne produit tout ce dont ont besoin ses arsenaux et ses armes; on peut, sans exagération, affirmer avec Jovellanos que ses montagnes renferment des bois de construction pour plusieurs siècles. L'excellence des mines de fer des provinces septentrionales est incontestable. On connaît moins peut-être les nombreuses fabriques de goudron et la culture du chanvre établies dans les provinces de Grenade, de Murcie, de Valence et d'Aragon, d'où se tirent tous les cordages. On fabrique aussi beaucoup de bâtimens à la Havane, dont le bois de cèdre surpasse en incorruptibilité et en durée tous les autres bois de construction. La solidité des vaisseaux espagnols est reconnue; on ne leur reproche qu'une pesanteur qui se retrouve dans tous les travaux publics de cette nation, qui ne construit que lentement, mais pour des siècles.

C'est à former des marins que le Gouvernement espagnol devait surtout s'appliquer. La

nature l'a encore singulièrement favorisé à cet égard. Indépendamment des nombreux habitans de ses côtes, elle lui a donné une race d'hommes vigoureux qui semblent nés pour la marine. Ce sont les Biscaïens, qui forment presque seuls les équipages des bâtimens espagnols, et dont l'aversion pour tout service de terre sert au mieux les besoins de l'État. Un corps d'officiers éclairés était donc tout ce qui restait à former : de bons établissemens d'instruction devaient remplir ce but sans peine.

Partout le pays on trouve des écoles : qu'y enseigne-t-on? comment y enseigne-t-on? C'est-là ce qu'il faut examiner. Avant de parler en détail des écoles de marine de l'Espagne, je dois faire deux observations qui indiqueront d'avance leurs bons résultats.

Les Espagnols n'ont pas besoin de rappeler leurs anciennes victoires maritimes : l'État le plus déchu ne manque jamais de pareils souvenirs. Ils peuvent s'en rapporter hardiment aux temps modernes, pour prouver que leurs marins ne manquent ni de force, ni de courage, ni d'habileté. Quels qu'aient été leurs revers, leurs ennemis reconnaissent qu'il faut les attribuer aux circonstances plutôt qu'à la marine elle-même.

Il est incontestable que le corps des officiers de marine espagnols renferme des individus très-éclairés; la littérature des dernières années en fournit la preuve. Les meilleurs ouvrages de mathématiques et d'économie politique sont dus à ces hommes, dont la vie agitée paraît peu favorable à de longues recherches et à des méditations étroitement liées entre elles. Ils doivent sans doute leur supériorité aux établissemens où ils ont fait leurs études: ces établissemens sont répartis entre les trois départemens maritimes de l'Espagne, celui de Cadix, celui du Ferrol et celui de Carthagène. Les principaux sont:

1.° Trois académies de gardes-marines dans les villes ci-dessus désignées: elles ont été créées en 1717, et doivent fournir d'officiers la marine entière. D'après les réglemens, chacune des trois compagnies qui forment le corps des gardes-marines est composée de treize officiers et de quatre-vingt-douze cadets. Dernièrement on a, je ne sais pourquoi, réduit ces derniers à quarante-deux. Les récipiendaires doivent, 1.° être nobles des deux côtés. Une parenté étroite avec un chevalier des ordres militaires, ou la descendance d'un officier supérieur, donnent les mêmes droits; 2.° sa-

voir lire et écrire : l'âge de leur réception rendait cette condition inutile à imposer ; 3.° être d'une constitution saine et robuste ; 4.° n'avoir pas moins de seize, et pas plus de dix-huit ans.

Chaque académie est soumise à l'inspection d'un directeur, qui, ainsi que tous les professeurs, est un officier : les professeurs sont au nombre de, 1.° trois pour les mathématiques ; 2.° un pour l'artillerie ; 3.° un pour la manœuvre ; 4.° un pour les fortifications et les plans militaires ; 5.° un pour les langues ; 6.° un pour l'escrime ; 7.° un pour la danse.

L'établissement est pourvu des instrumens nécessaires et d'un observatoire. Il y avait autrefois des cours d'un ordre supérieur ; mais en 1794 tous les professeurs entrèrent dans les troupes de ligne.

2.° Trois écoles de mathématiques dans les mêmes villes, destinées au corps d'artillerie de la marine.

3.° Trois écoles de pilotage : chacune d'elles a trois professeurs, et avait, au commencement de 1808, de cent à deux cents élèves.

4.° Des écoles de navigation : il y en a dix-sept dans le royaume ; elles sont à Cadix, Malaga, le Ferrol, Bilbao, Castro-Urdiales, Plasencia, Laredo, Santander, Gijon, la Co-

rogne, Carthagène, Alicante, Barcelone, Arens del Mar, Mataro, Villanueva y Geltin, et Palma. Celles de Cadix et de Malaga sont les plus considérables : il y a 1.° quatre professeurs de mathématiques; 2.° un de latin; 3.° un pour le négoce; 4.° un pour la manœuvre; 5.° un pour les langues modernes.

Telles sont les principales écoles de marine de l'Espagne. J'ignore s'il y en a dans les colonies. La politique du cabinet de Madrid, qui a toujours cherché à les rendre étroitement dépendantes de la métropole, m'en fait douter.

Le sentiment du devoir a rarement assez d'empire sur l'homme pour lui faire remplir toutes ses obligations. L'ambition et l'intérêt sont les mobiles puissans qui font naître des vertus et des talens, dont la valeur fait bientôt oublier l'origine. Le gouvernement espagnol n'a pas négligé de les mettre en jeu. Les appointemens de ses employés sont très-considérables, et le département de la marine est si étendu, que la faveur et la fortune ne réussissent pas toujours à devancer le mérite et à le priver des récompenses qui lui sont dues. Les ports nombreux de ce grand État offrent aux officiers invalides d'honorables retraites : une ordonnance particulière a déterminé les com-

manderies d'ordres militaires, exclusivement réservées aux marins ; elles sont au nombre de vingt-six, et rapportent en masse un revenu de 230,850 réaux vell. Cette ressource, jointe à celle des commanderies de Malte, assure à la plupart des officiers retirés une existence douce et aisée.

La direction des travaux hydrographiques, qui siége dans la capitale, appartient aussi aux établissemens destinés à faire prospérer la marine ; elle est composée de dix officiers chargés de dresser et de faire graver les cartes dont les marins ont besoin : ils en ont déjà publié beaucoup, et l'on engage les marins à s'en servir de préférence : il y en a des dépôts dans chaque département maritime.

Je ne dois pas omettre les trois hôpitaux de la marine établis à Cadix, à Carthagène et au Ferrol : au premier est jointe une école publique destinée à former des médecins et des chirurgiens de navire, et où cent jeunes gens sont élevés, dans ce but, aux frais du Gouvernement.

Les grands arsenaux et les chantiers de l'Espagne se trouvent dans les trois places déjà nommées : ils occupent environ onze mille hommes. Là aussi est l'entrepôt de la marine

Espagnole, dont le Gouvernement a donné en 1808 le tableau suivant. Il est difficile de croire que tous ces bâtimens soient dans l'état qui leur est attribué : par exemple, un ordre du grand-duc de Berg, aujourd'hui roi de Naples, du 4 juin 1808, a ordonné l'équipement de la *Sainte-Anne* et du *Miño*, et le démontage de plusieurs autres qu'on disait équipés.

Département de Cadix.

GRANDS BATIMENS.

Vaisseaux de ligne.

NOMS.	CANONS.	ÉTAT.	DATE de leur construction.
Sainte-Anne	114	équipée	1784
Conde de Regla	114	dégréé	1786
Afrique	76	*id.*	1752
Terrible	76	équipé	1754
Glorieux	76	*id.*	1755
Vainqueur	76	*id.*	*id.*
S. J. Baptiste	76	dégréé	1772
S. Gabriel	76	*id.*	*id.*
S. Juste	76	équipé	1779
S. Firmin	76	dégréé	1782
Souverain	76	*id.*	1790
La Ferme	76	*id.*	1794
Espagne	68	équipée	1757
Amérique	68	*id.*	1775
S. Léandre	68	*id.*	1787
Castille	62	*id.*	1780
Miño	56	dégréé	1779

Frégates.

NOMS.	CANONS.	ÉTAT.	DATE de leur construction.
Sainte-Sabine	40	équipée	1781
R. S. de Atocha	40	*id.*	1789
Minerve	40	*id.*	1790
Liebre	38	dégréée	1755
Vénus	38	*id.*	*id.*
Astrée	38	*id.*	1756
S. Perpétue	38	équipée	1772
Ste.-Marie-Magdeleine	38	*id.*	1773
Ste.-Agreda	38	dégréée	1776
Ste. Rufina	38	*id.*	1777
N. S. de la O	38	équipée	1778
N. S. de la Paz	38	*id.*	1785
Iphigénie	26	dégréée	prise

PETITS BATIMENS.

(Neuf de ces bâtimens sont des prises.)

RANG DES VAISSEAUX.	NOMBRE.	ÉTAT.
Corvettes	6	5 équipées.
Bricks	2	dégréés.
Brigantins	16	10 équipés.
Paquebots	3	équipés.
Balandras	9	4 *id.*
Goëlettes	14	*id.*
Balaures	3	*id.*
Mystico	1	
Canonnières	2	*id.*
Lanciers	4	*id.*
Galiottes	1	*id.*

Département du Ferrol.

GRANDS BATIMENS.

Vaisseaux de ligne.

NOMS.	CANONS.	ÉTAT.	DATE de leur construction.
Paris-Conception	114	équipé	1779
Mexicain	114	dégréé	1786
Prince-des-Asturies	114	équipé	1793
Famille-Royale	114		
S. Fernand	100	dégréé	1765
Emprendedo	86		
Orient	76	dégréé	1753
S. Telmo	76	équipé	1788
Montañes	76	*id.*	1794
Trident	76		
S. Fulgence	68	équipé	1787
S. Julien	60	*id.*	1781

Frégates.

Victoire	44		
Gloire	40	équipée	1793
Flore	40	*id.*	1795
Prueba	40	*id.*	1800
N. S. del Pilar	38	dégréée	1782
Emeraude	38	*id.*	1791
Vengeance	38	équipée	1793
Diane	38	dégréée	1792

PETITS BATIMENS.

(Quatre prises.)

RANG DES VAISSEAUX.	NOMBRE.	ÉTAT.
Corvettes	9	5 équipées.
Bricks	7	3 *id.*
Brigantins	18	13 *id.*
Paquebot	1	dégréé.
Balandras	1	*id.*
Goëlettes	12	équipées.
Barques canonnières	56	*id.*

Département de Carthagène.

GRANDS BATIMENS.

Vaisseaux de ligne.

NOMS.	CANONS.	ÉTAT.	DATE de leur construction.
S. Carlos	114	équipé	1769
Reine-Louise	114	*id.*	1791
Guerrier	76	*id.*	1755
S. Laurent	76	*id.*	1768
S. Joachim	76	*id.*	1771
S. Pablo	76	*id.*	*id.*
Ange-de-la-Garde	76	*id.*	1770
S. François-de-Paula	76	*id.*	1783
S. Ramon	68	*id.*	1765
S. Pedro-de-Alcantara	68	dégréé	1788
Asie	68	équipé	1789
Astuto	62	dégréé	1759
S. Domingo	62	*id.*	1781

Frégates.

NOMS.	CANONS.	ÉTAT.	DATE de leur construction.
Ste.-Lucie	38	dégréée	1770
Ste.-Rose	38	*id.*	1782
Ste.-Casilde	38	*id.*	1784
Ste.-Catherine	38	*id.*	1787
N.-D. de la Soledad	38	*id.*	1788
Perle	38	*id.*	1789
Sirène	38	équipée	1793
Pomone	38	dégréée	1794
Proserpine	38	équipée	1797

PETITS BATIMENS

(Une prise.)

RANG DES VAISSEAUX.	NOMBRE.	ÉTAT.
Corvettes	2	1 équipée.
Bricks	5	2 *id.*
Chébecs	3	dégréés
Brigantins	11	8 équipés.
Mistico	1	
Lougre	1	équipé.
Goëlettes	11	8 *id.*
Galères	2	dégréées.

Récapitulation générale.

RANG.	NOMBRE.	BAT. ÉQUIPÉS.
Vaisseaux de ligne	42	25
Frégates	30	13
Corvettes	17	11
Chébecs	3	»
Bricks	14	5

Suite de la récapitulation.

RANG.	NOMBRE.	BAT. ÉQUIPÉS.
Brigantins	40	31
Paquebots	4	4
Balandras	10	4
Goëlettes	37	34
Lougre	1	1
Balauxes	3	3
Misticos	2	2
Galères	2	»
Canonnières	2	2
Lanciers	4	4
Galiotes	1	1
Barques canonnières	56	56

En tout 268 bâtimens, dont 195 équipés.

Il y a en outre beaucoup de goëlettes, barques canonnières, etc., équipées pour la défense des ports, et dont je ne puis assigner le nombre.

Après ce tableau de la marine espagnole, passons à celui des hommes qui la font agir. Toutes ces données reposent sur des papiers officiels auxquels on ne peut plus se fier aujourd'hui, et où règne une incertitude qui empêche de les considérer autrement que comme un calcul approximatif; du reste, cette incertitude n'importe en rien à l'administration générale, qu'il faut apprécier d'après

l'esprit du Gouvernement, non d'après des noms et des chiffres.

État-Major.

Un Généralissime et Grand-Amiral de l'Espagne et des Indes.
Un Inspecteur-général, avec trois Secrétaires.
Un Major-général de la marine avec trois Adjudans.

Les États-Majors des trois Départemens de la marine.

Corps des Officiers de la marine.

3 Capitaines généraux.
25 Lieutenans-généraux.
28 Chefs d'escadre.
34 Brigadiers.
86 Capitaines de vaisseaux de ligne.
136 Capitaines de frégates.
270 Lieutenans de vaisseaux de ligne.
183 Lieutenans de frégates.
400 (environ) Enseignes de vaisseaux de ligne et de frégates.

Total. . . . . 1,165.

Corps des Ingénieurs de la marine.

1 Ingénieur-général.
5 Directeurs-Ingénieurs.
7 Ingénieurs en chef.
10 Ingénieurs en second.
15 Ingénieurs ordinaires.

20 Ingénieurs extraordinaires.
13 Adjudans-Ingénieurs.
26 Officiers du Génie.

Total. . . . . 97.

Corps de l'Artillerie de la marine.

1 Commandant général.
20 Brigades réparties entre les trois départemens, et formant à peu près 3,100 hommes.

Infanterie de la marine.

1 Commandant général.
12 Bataillons, qui devraient faire 12,000 hommes. Il n'y en a que quatre d'effectifs, formant 4,000 hommes, répartis dans les trois départemens.

Corps des Pilotes.

Un Commandant en chef.
Tout le corps, y compris les membres de ses écoles, contient environ 500 hommes.

Corps des Officiales de marinería.

Créé en 1807; composé de 400 membres, spécialement destinés aux chantiers et aux arsenaux.

Sentinelles.

Ce corps est destiné à surveiller les côtes et à avertir l'autorité compétente de l'arrivée des bâtimens. Ses postes, dans toute l'étendue de la péninsule, sont au nombre de trente-deux.

Apostaderos de Marina, dans les Indes.

Corps plus administratif que militaire. La surveillance des navires garde-côtes lui appartient; il a huit bureaux dans les colonies.

Poste marine.

Elle a été réunie en 1802 au département de la marine.

Garde-Côtes en Espagne et dans les Indes.

Ce corps a subi de nos jours plusieurs changemens. Son organisation n'est pas la même en Europe et dans les Indes. Je ne puis assigner le nombre de ceux qui le composent.

Tercios navales.

Ce corps comprend tous les individus enrolés pour le service de la navigation et des chantiers. Il est réparti dans les trois départemens et dans leurs subdivisions. Le nombre de ses membres est porté à 60,000: il n'y en a qu'une petite partie d'occupés.

TROISIÈME APPENDICE.

NOTICES sur la vie des principaux Peintres espagnols.

LES Espagnols placent la naissance de l'art dans leur patrie sous le règne de Ferdinand V, ou au commencement du 16.e siècle. Ils en ouvrent l'histoire par le Peintre Antonio del Rincon, qui s'était formé à Rome, et mourut en 1500. Ils rangent leurs artistes par écoles, d'après le genre de leurs travaux ; mais la plupart d'entre eux appartiennent à une grande école nationale, distincte de toutes les autres, et qui se subdivise à son tour. Cette école est trop peu appréciée, et trop peu connue. Le talent de Mengs ne saurait faire excuser la négligence ou plutôt la partialité qui l'a empêché de lui rendre pleine justice. Nous suivrons en en parlant la classification des Espagnols en écoles *Florentine*, *Romaine*, *Vénitienne*, *Lombarde*, *Flamande*, *Allemande* et *éclectique* ou *nationale*.

ÉCOLE FLORENTINE.

... *Alonso Berruguete*, né à Paredes de Nava, mort à Tolède en 1561 (non en 1545 comme on le voit dans Palomino). Il avait étudié la peinture, la sculpture et l'architecture à Florence, dans l'école de Michel-Ange, en même-temps qu'André del Sarto, Baccio Bandinelli, etc. Le nouveau style qu'il rapporta dans sa patrie trouva d'abord de violens contradicteurs; mais il l'emporta bientôt sur ses adversaires, qui tenaient à l'école de Pomponio Gaurico, de Philippe de Bourgogne et d'Albert Durer. Charles-Quint l'employa pour la construction de ses palais de Madrid, pour le Pardo et pour l'Alhambra à Grenade. Ses meilleurs ouvrages de peinture et de sculpture se trouvent à Tolède, à Valladolid, etc. Ponz, dans son Voyage, en a donné la liste la plus exacte.

Blas de Prado, né à Tolède, vivait sous Philippe II, fut élève de Berruguete. A la demande du roi de Maroc, il séjourna quelque temps en Afrique, et en revint fort riche. Ses principaux tableaux sont à Tolède et à Madrid.

On admire beaucoup une *Descente de croix*, placée dans l'église paroissiale de S. Pierre. Il mourut en 1557.

Le *Frère Juan-Sanchez Cottan*, chartreux à Grenade, né à Orgaz. Il fut élève de Blas de Prado, entra de bonne heure dans son ordre, et partagea sa vie entre l'art et la religion, qu'il aimait avec une égale ardeur. L'admiration de ses contemporains et son enthousiasme visionnaire pour la peinture et la piété se sont conservés dans la légende que répètent encore les Chartreux de Grenade, et qui rapporte que la Sainte-Vierge lui apparut pour se faire peindre par lui. La plupart de ses tableaux se trouvent dans le couvent des Chartreux de Grenade et dans celui de Paular. Il mourut en 1627.

Gaspard Becerra, peintre, sculpteur et architecte, né à Baëza, dans l'Andalousie, et mort en 1570. Son talent naquit à la vue des travaux de Berruguete, qu'il surpassa bientôt tellement, qu'on disait de lui qu'il avait enlevé à cet artiste sa renommée, quoiqu'ils travaillassent de concert aux progrès de l'art en Espagne. Il alla de bonne heure à Rome, où il se forma sous Michel-Ange et sous Raphael. Un de ses tableaux, représentant la naissance

de la Vierge, se trouve dans l'église de la Sainte-Trinité-du-Mont ; mais celui auquel il doit sa réputation est sa *Madone de la solitude*, admirée depuis des siècles, non-seulement comme chef de l'art, mais comme fruit de la grace divine. Il disait et croyait fermement que l'influence du ciel et un songe merveilleux l'avaient aidé à finir son ouvrage. C'est comme peintre qu'il s'est surtout distingué : les palais du roi à Madrid et le Pardo sont ornés de ses tableaux. On vante à bon droit la pureté de son dessin ; mais ce n'est que dans sa Madone de la solitude qu'il a déployé à un haut degré les autres qualités de peintre.

Michel Barroso, élève de Becerra, qu'il n'égala point pour la pureté du dessin, mais qu'il surpassa pour le coloris. L'Escurial possède un bon tableau de cet artiste. Il mourut en 1590.

Les frères *Juan* et *Francisco Perolas*, nés à Almagro, et célèbres dans les trois branches de l'art. Ils firent leurs premières études sous Michel-Ange et les achevèrent sous Becerra. La plupart de leurs ouvrages sont en Andalousie.

Théodore Mingot, catalan, élève de Michel-Ange ; Becerra le fit revenir d'Italie pour s'en servir comme d'un aide dans les travaux dont

Charles-Quint l'avait chargé : la plupart de ses tableaux décorent l'Escurial. Une mort prématurée l'enleva trop tôt pour sa gloire, en 1590.

Juan de Soto, élève de Carducho, qui avait été appelé en Espagne. Ses meilleurs ouvrages sont dans le palais du Pardo, à Madrid. Il mourut en 1620.

Eugenio Caxes, fils du peintre et architecte florentin Patricio Caxes, qui vivait à Madrid. Cette ville et les environs possèdent un grand nombre de ses tableaux. Son influence sur l'école espagnole fut très-grande à cause de la multitude de ses élèves.

Antonio Lanchares, né à Madrid, et mort en 1640 : il fut élève d'Eugenio Caxes, avec les tableaux duquel les siens ont souvent été confondus. Son *Ascension de Christ* et sa *Descente du Saint-Esprit*, qui se trouvent dans le couvent des Chartreux de Paular, sont fort estimés.

Luis Fernandez, autre élève de Caxes, né à Madrid, où il mourut en 1654. L'église paroissiale de Santa-Cruz possède de lui plusieurs tableaux qui représentent des scènes de la vie de la Sainte-Vierge.

Pedro Valpuesta, élève de Caxes, qu'il sut

si bien imiter, qu'on les a souvent confondus. Dans le couvent de Sainte-Claire à Madrid on voit plusieurs tableaux de lui qui ont pour sujet des traits de la vie de cette sainte, particulièrement honorée par les Espagnols. Il mourut en 1668.

Diego Polo, élève présumé de Luis Fernandez, bon coloriste et excellent peintre de portraits : plusieurs de ceux des rois d'Espagne qu'on voit dans le Palais-Royal à Madrid sont de sa main. Il mourut en 1660.

Francisco Pacheco, né à Séville vers l'an 1580 : il fut d'abord élève de Luis Fernandez, et n'alla que tard en Italie, où il se forma sous Raphael. La plupart de ses tableaux sont dans sa ville natale. Quoiqu'il jouît pendant sa vie d'une grande considération, il n'échappa point aux traits de la satire. Un Christ qu'il avait peint nu fut l'objet de l'épigramme suivante :

Quien as puso, asi, Señor,
Tan desabrido y tan seco ?
Vos me direis que es amor,
Mas yo digo que Pacheco (1).

Il mourut à Séville en 1654.

(1) Qui vous a fait, ô Seigneur, si dénué et si sec ? c'est votre charité envers les hommes, dira-t-on. — Non, c'est Pacheco.

Félix Castelo, élève du Florentin Vincent Carducho. On voit de lui plusieurs portraits des rois d'Espagne dans le palais de Madrid, et quelques églises de cette ville possèdent de ses tableaux, remarquables par le dessin et l'expression. Il mourut en 1656.

Pedro de Obregon, né à Madrid et formé dans l'école de V. Carducho. On voit dans le cloître *de la Merced*, à Madrid, un tableau de lui fort estimé : le sujet en est le mot de l'évangile : *Dieu a tant aimé le monde, qu'il lui a donné son Fils unique.* Dieu le Père tient dans ses bras le Christ mort. Le Saint-Esprit est à ses côtés : un tel sujet était d'une exécution très-difficile. Obregon mourut en 1657.

Bartolomé Roman, de la même école, né à Madrid : il acheva de se former sous Velasquez. La plupart de ses tableaux sont à Madrid et à *Alcala de Henares.* Ce qui n'a pas peu contribué à sa renommée, c'est qu'il fut un des maîtres de *Careño.* Il mourut en 1659.

Luis de Vargas. Les Espagnols rangent ce peintre dans l'école Florentine, quoiqu'il ait fréquenté diverses écoles tant en Espagne qu'en Italie, où il passa vingt-huit ans. La plupart de ses tableaux sont à Séville, et leur

mérite frappa d'une telle admiration Mateo Perez, qui y avait été appelé, qu'il retourna en Italie, disant qu'il ne serait pas juste que Séville accordât sa considération à un autre peintre tant qu'elle posséderait Vargas. La sainteté de sa vie est très-vantée en Espagne. Il répondit assez plaisamment à un mauvais artiste qui avait peint une Crucifixion: *C'est ici le cas de dire: ô mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font.* Vargas mourut en 1590.

ÉCOLE ROMAINE.

Fernando Yañez, né à Almedina et mort en 1600. Il était élève de Raphaël: la plupart de ses tableaux se trouvent dans sa patrie.

Juan de Juanez, né à Valence, élève de Raphael, et placé si haut par les Espagnols, que Palomino dit de lui qu'*il surpassa même son maître pour la beauté du coloris et de l'expression.*

Quelque part qu'ait à ce jugement l'orgueil national, on ne saurait disconvenir que les ouvrages de ce peintre ne portent un caractère remarquable de pureté et de profondeur. L'histoire rapporte qu'il se préparait toujours

au travail par la confession, le jeûne et la communion. La plupart de ses tableaux sont dans sa ville natale : on y voit entre autres une *Admission de la Vierge dans le ciel*, qui est l'objet d'une tradition singulière. Un pieux religieux ; le père Martin Alberros, eut, la veille de l'ascension de Marie, une vision de la Madone qui lui ordonna de la faire peindre comme il la voyait. Elle avait un vêtement blanc et un manteau bleu : à ses pieds était la lune, et au-dessus d'elle planait Dieu le Père avec son Fils, qui plaçait sur la tête de sa mère la couronne sur laquelle reposait le St.-Esprit sous la forme d'une colombe. Plein de cette apparition céleste, le moine s'adressa à Juanes qui consentit à exécuter cette idée : il fit plusieurs essais qui ne satisfirent point le Père ; et ce dernier lui conseilla enfin de se préparer au travail par de pieux exercices. Juanes suivit cet avis, et avec tant de zèle, qu'il ne touchait pas son pinceau, avant d'avoir jeûné, approché du confessionnal et reçu la communion : il passait des heures entières devant son tableau, mais sans peindre, attendant qu'une voix intérieure lui commandât impérieusement de travailler. Il réussit de la sorte à représenter fidèlement la vision du

moine et à produire un chef-d'œuvre. Cet excellent peintre mourut dans sa patrie en 1596.

Morales surnommé *le Divin* par les Espagnols, appartient à l'école romaine, à cause de son maître, le flamand Pedro de Campaña, élève de Raphaël. Son surnom lui vient, comme je l'ai déjà dit, et de son rare talent et de ce qu'il n'a peint que des sujets sacrés, surtout des têtes du Rédempteur, fort admirées. On n'a guère de lui que des têtes ou des figures à mi-corps, peintes sur bois ou sur métal : Madrid possède plusieurs de ses meilleurs ouvrages, comme sa fameuse *Ste. Véronique*, un *Ecce homo*, une *Mater dolorosa*, etc. L'expression de ses têtes a des rapports avec la manière de Carlo Dolce. Philippe II l'employa pour orner l'Escurial : mais il n'entreprit jamais de grands tableaux, et revint à Badajoz richement récompensé par le monarque. *Voyez t. 1, p. 84.* Il mourut en 1586.

Juan Labrador, élève de Morales, mais auteur de tableaux d'un genre différent. Il n'a presque jamais peint que des fleurs et des fruits : les Espagnols le regardent comme le premier des peintres dans ce genre. Il mourut en 1600.

Don Vicente Victoria, né à Valence, et

destiné à l'état ecclésiastique : il fut d'abord chanoine ; s'étant rendu à Rome pour y faire des études savantes, il s'appliqua de préférence à la peinture, et fréquenta surtout l'école de Carlo Maratti. Parmi ses tableaux, dont la plupart se trouvent à Valence, on remarque les portraits. C'était d'ailleurs un homme instruit et éclairé ; il a beaucoup écrit sur l'histoire de l'art : guidé par son zèle pour la peinture et pour l'étude de l'antiquité, il retourna à Rome vers la fin de sa vie, et y mourut en 1712.

Sébastien Muñoz, de Naval Carnero ; élève d'abord de Claudio Coëllo, et plus tard de Carlo Maratti : quoiqu'un accident malheureux lui ait fait perdre la vie fort jeune en 1690, on a de lui un grand nombre de fresques dans le Buen-Retiro et dans d'autres palais, qui font regretter sa mort prématurée.

Pedro Nuñez, né à Madrid, formé à Rome sous Raphaël. Palomino a donné trop peu d'attention à cet artiste ; j'ai vu de lui des tableaux dignes de l'école dans laquelle il avait étudié. Il mourut en 1654.

ÉCOLE VÉNITIENNE.

Juan Fernandez de Navarrete, surnommé *el Mudo* (le muet), est regardé par les Espagnols comme leur Titien : il était en effet l'élève de ce peintre. Il était réellement sourd-muet; mais ce malheur ne nuisit en rien au développement de son talent. A son retour d'Italie, il fut employé par son monarque pour décorer l'Escurial : l'on y voit de lui plusieurs beaux tableaux si ressemblans à la manière de son maître, qu'on les a quelquefois confondus. Il ne mourut pas en 1572, comme l'a assuré Palomino; Ponz a prouvé qu'il vivait encore en 1576.

Pablo de las Roëlas, d'origine flamande, mais né à Séville, et élève du Titien : on voit à Madrid plusieurs de ses tableaux, mais les meilleurs sont dans sa patrie et à Cordoue. Le prix auquel il vendit le St. André qu'il avait peint à Séville montre de quelle estime il jouissait de son temps; on lui en donna 3000 ducats. Il mourut en 1620.

Christobal Zariñena, né à Valence, et mort en 1600. Il fit ses études à Venise sous le Titien, et sut si bien s'approprier la manière

de son maître, qu'on les a pris quelquefois l'un pour l'autre : la plupart de ses tableaux sont restés dans sa ville natale.

Francisco Varela, né à Séville, où il mourut en 1656. Il appartient à l'école vénitienne par son maître Roëlas : ses ouvrages sont fort estimés en Espagne, et se trouvent en grand nombre à Séville.

Francisco Lopez Caro, de Séville, élève de Roëlas : il ne faut pas le confondre avec son fils qui portait les mêmes noms. Ses tableaux sont presque tous dans sa patrie ou à Madrid, où il mourut en 1662 ; les plus estimés sont ses portraits.

Francisco Zurbaran, né à Fuente de Cantos, non loin de Séville, élève de Roëlas et le plus distingué de tous. Il adopta plus tard la manière du Caravage, et y réussit si bien, que les tableaux de ces deux maîtres sont quelquefois difficiles à distinguer : ses ouvrages sont fort nombreux, surtout en Andalousie. A la fin de sa vie, il fut appelé à Madrid, et exécuta dans le Buen-Retiro plusieurs grandes compositions, comme *les Travaux d'Hercule*. Il mourut en 1662.

Juan de Valdes, né à Séville, élève de Roëlas pour la peinture, fut en même temps

sculpteur et architecte : on trouve beaucoup de tableaux de lui dans sa patrie, à Cordoue et à Madrid, où il passa la fin de ses jours dans une grande activité. Il mourut en 1691.

Joseph de Sarabia, né en 1608 à Séville, et élève de Zurbaran; la plupart de ses tableaux sont à Cordoue : on remarque entre autres une *Fuite en Egypte*, qu'il regardait comme son meilleur ouvrage, et qu'il a répétée plusieurs fois. Il a travaillé aussi d'après les gravures de Sadeler. Il mourut en 1669.

Geronimo de Bobadilla, né à Antequera, et élève de Zurbaran : son dessin est incorrect, mais son coloris est parfait. Il ne composait guère que de petits tableaux historiques : Murillo l'employa souvent. Il mourut en 1680 à Séville, où sont la plupart de ses ouvrages.

Dominico Greco, dit vulgairement *el Griego*, peintre, sculpteur et architecte, et élève du Titien, qu'il imitait à s'y méprendre. On voit un bon tableau de lui dans la sacristie de la cathédrale de Tolède, et un autre meilleur encore dans l'église de St. Thomas de la même ville : ce dernier représente l'ensevelissement d'un comte d'Orgaz, enterré par St. Etienne et St. Augustin.

Dominico Greco fut si désolé de voir que

l'on confondait ses tableaux avec ceux du Titien son maître, qu'il s'appliqua à se faire une manière originale *con tal extravagancia*, dit un écrivain espagnol, *quel legò à hacer despreciable y ridicula su pintura.* Ses compatriotes disent de lui que *personne ne faisait mieux ce qu'il faisait bien, et plus mal ce qu'il faisait mal.* Il a écrit plusieurs ouvrages sur les trois arts qu'il exerçait : on les estime fort. Les Espagnols l'ont comparé souvent à Michel-Ange, à cause de l'étendue de ses connaissances et de la hardiesse de son dessin. Il mourut à Tolède en 1625.

Luis Tristan, né aux environs de Tolède, fut élève de Greco, avant que celui-ci eût changé de manière, et le surpassa, dit-on, pour la pureté du dessin et du goût : Velasquez le prit quelque temps pour maître. Ses tableaux sont presque tous à Tolède, où il mourut en 1649.

Le frère *Juan Baptista Mayno*, élève de Greco, et l'un des meilleurs peintres de son temps : il donna des leçons de dessin à Philippe IV. Ses tableaux sont à Tolède. Il mourut en 1654.

Le frère *Juan Rici*, bénédictin, né à Madrid ; ses tableaux sont répartis entre les di-

vers couvens de l'Espagne, où il a vécu. On en trouve quelques-uns en Italie, particulièrement dans le couvent du Mont-Cassin, où il mourut en 1670.

Juan de Chirinos, élève de Luis Tristan : on connaît peu de tableaux de lui, quoiqu'il fût célèbre de son temps. Il mourut à Madrid en 1620.

Pedro Orrente, né en Murcie, élève de Jacques Bassano. On a un nombre prodigieux de tableaux de ce peintre : le Buen-Retiro en est rempli : quoiqu'ils soient presque tous historiqués, la plupart sont surtout remarquables par les paysages. Il mourut à Tolède en 1644.

Christobal Garcia Salmeron, né à Cuença, élève d'Orrente, avec lequel il est aisé de le confondre. Il mourut à Madrid en 1666.

Pablo Pontons, né à Valence, mort en 1666. Il s'était formé dans la même école que Salmeron, mais il s'éloigna fort de la manière de son maître.

Estevan Marc, né à Valence, disciple d'Orrente. Il s'appliqua surtout à peindre les batailles : ses tableaux se distinguent par la chaleur de la composition, la hardiesse et la vivacité de l'expression. Estevan était d'ail-

leurs un homme fort singulier; ses peintures semblent prouver la bizarrerie originale de son caractère. Il mourut en 1660, dans sa ville natale.

Michel Marc, fils et disciple d'Estevan, fut aussi peintre de batailles. Il surpassa son père pour le goût, le dessin et le coloris, mais resta fort au-dessous de lui pour l'invention. On voit de lui à Valence plusieurs tableaux historiques. Il mourut, trop tôt pour l'art et pour sa gloire, en 1670.

Luis de Sotomayor, né à Valence, et élève d'Estevan Marc, auprès duquel il fit peu de progrès. Il continua ses études à Madrid sous Careño : on recherche ses ouvrages à cause du dessin, du coloris et de la composition. Il a peint l'église entière de San Christobal dans sa patrie. Il mourut en 1673, à Madrid.

ÉCOLE LOMBARDE.

Pablo de Cespedes, de Cordoue, peintre, sculpteur, architecte et érudit. Les Espagnols le rangent dans l'école lombarde, parce qu'il fit ses études en Italie, surtout d'après le Corrège, dont il n'adopta cependant pas exclusivement la manière, puisqu'il se forma aussi

beaucoup d'après Michel Ange. Dans l'église de la Trinité-du-Mont, à Rome, on voit plusieurs tableaux de lui peints à l'huile ou à la fresque; on en rencontre dans toute l'Espagne et ils frappent par la beauté du coloris : aussi eut-il, comme coloriste, une grande influence sur les peintres de l'Andalousie. Il mourut en 1608.

Antonio Mohedano, né à Antequera, élève de Cespedes. La plupart de ses tableaux sont des fresques, et se trouvent à Cordoue et à Lucena, où il mourut en 1625.

Juan de Peñalosa, de Baëza, élève de Cespedes : on a peu d'ouvrages de lui; ils sont à Cordoue. Il mourut en 1636.

Antonio de Contreras, de Cordoue, formé aussi dans l'école de Cespedes : il excellait surtout dans les portraits. Il mourut en 1654.

Juan Luis Zambrano, né à Cordoue, fut le meilleur élève de Cespedes : la plupart de ses tableaux ornent les églises de sa patrie. Il mourut à Séville, en 1639.

ÉCOLE FLAMANDE.

Juan Niño de Guevara, né à Madrid en 1632, fut élève de Rubens, et plus tard d'Alonso Cano : la plupart de ses tableaux sont

à Malaga, à Cordoue et à Grenade. Quelques-uns de ses portraits ont été confondus avec ceux de Rubens et de Van-Dyk. Il mourut à Malaga, en 1665.

Pedro de Moya, de Grenade, élève d'abord de Castillo et ensuite de Van-Dyk, dont il apporta la manière à Grenade, où elle est encore connue sous le nom d'*Avandicada*. On voit presque tous ses tableaux à Séville et à Grenade, où il mourut en 1666.

Juan van der Hamen y Leon, d'origine flamande, naquit à Madrid et se forma dans l'école de son père. Il a peint des sujets d'histoire, des portraits, des paysages, des fleurs, des scènes tirées de la vie commune, etc. La plupart de ses ouvrages sont à Madrid, où il mourut en 1660.

Philippe Gil de Mena, né à Valladolid, fut élève de Vander Hamen, de la manière duquel il s'éloigna beaucoup ; on vante surtout ses portraits. Il mourut en 1674.

ÉCOLE ALLEMANDE.

Fernand Gallegos, né à Salamanque, et le seul peintre qui ait établi des rapports entre l'école de son pays et l'ancienne école alle-

mande. Il peignait si bien dans la manière d'Albert Durer, que ses tableaux ont souvent été vendus pour ceux de ce maître : on les trouve presque tous dans sa patrie. On ignore si Gallegos a jamais été en Allemagne, mais on sait que les tableaux d'Albert Durer avaient beaucoup de vogue en Espagne sous Charles-Quint; du moins l'on y voit un grand nombre de compositions qui semblent appartenir à son école. Gallegos mourut en 1550.

ÉCOLE ÉLECTIQUE, *proprement nationale.*

Diego Velasquez de Silva. Cet excellent peintre naquit à Séville, en 1594, d'une famille distinguée par son rang et par sa richesse. Dans sa première jeunesse, il reçut une éducation bonne pour son temps. Son goût pour les arts s'étant manifesté de bonne heure, il entra dans l'école de Herrera l'ancien; de là il passa bientôt dans celle de Pacheco. Ses premiers travaux étaient principalement des scènes tirées de la vie commune. Il les composait avec tant de verve, les exécutait avec tant de hardiesse, qu'ils charmaient et les regards de la foule et ceux des connaisseurs, qui y découvraient un grand talent. Le suffrage de la multitude parut d'abord lui suffire. Il

répondit à quelqu'un qui lui demandait pourquoi il ne choisissait pas des sujets plus élevés : « J'aime mieux être le premier dans ce genre « que le second dans un genre plus noble ».

Peu à peu cependant les travaux des autres grands artistes influèrent sur la direction des siens. Lanfranc, Guido Reni, Ribera, le Caravage, l'occupèrent tour à tour : aussi en resta-t-il dans sa manière tant d'incertitude, qu'il faut très-bien connaître et sa vie et ses tableaux pour les rapporter tous à un seul homme.

Le premier voyage que Velasquez fit à Madrid lui ouvrit un monde nouveau. La vue de tant de chefs-d'œuvres de l'art, rassemblés dans cette capitale, lui donna l'idée d'un but plus élevé que celui vers lequel il avait tendu jusqu'alors. A peine était-il de retour à Séville, que le favori de Philippe IV, le comte d'Olivarès, le rappela formellement à Madrid, et dès lors sa destinée se fixa, ses études prirent un caractère déterminé. Le portrait de Philippe IV, qui se voit encore dans le palais royal de Madrid, excita une admiration qu'obtiennent rarement des tableaux de ce genre. Les honneurs accompagnèrent pour lui les largesses : mais ce qui lui fut plus précieux encore, ce fut l'approbation de Rubens, alors

envoyé extraordinaire du roi d'Angleterre à Madrid, et dont les conseils influèrent sans doute sur le projet qu'il forma d'aller en Italie, projet qu'il ne tarda pas à exécuter avec l'approbation de son souverain.

Il s'arrêta d'abord à Venise. Le Tintoret surtout paraît avoir attiré son attention. Arrivé à Rome, il fit des études d'après les tableaux de Michel Ange dans la chapelle Sixtine et d'après ceux de Raphaël. Après un court séjour à Naples, il revint en Espagne au bout d'un an et demi d'absence. Pendant le temps qui s'écoula depuis lors jusqu'à son second voyage en Italie, il fit des portraits, genre dans lequel celui de Philippe IV lui avait acquis une grande réputation.

En 1648 ce roi l'envoya de nouveau en Italie avec l'honorable commission de lui acheter des objets d'art. Velasquez revint au bout de deux ans avec de si riches trésors en tableaux des meilleurs maîtres, en statues antiques et modernes, que, sous ce rapport seul, son voyage fut très-important pour sa patrie.

Philippe IV estimait fort Velasquez et l'employait à d'autres affaires qu'à celles de son art. La confiance du souverain fit du peintre un homme d'état très-influent. Avec tout cela Velasquez était un paresseux; il passa presque

toute sa vie à faire des portraits. L'envie n'attendit pas sa mort pour le déchirer, et le temps seul a fait rendre à son talent une entière justice. Il accompagna Philippe IV dans le voyage que ce prince fit à Irun en 1660. Il avait reçu peu de temps auparavant la croix de Saint-Jacques. Il revint malade et mourut peu après.

François Ribalta et son fils *Juan*. Les Espagnols ne séparent pas ces deux artistes, parce que le fils imita si bien son père, qu'il est difficile de distinguer leurs tableaux, et que la nature semble avoir pris plaisir à reproduire le même modèle.

François était né aux environs de Valence. Il fit ses études sous Annibal Carrache, et surtout d'après Raphaël. La plupart de ses ouvrages sont dispersés dans le royaume de Valence; ce n'est même que là qu'il est bien connu et bien apprécié; ailleurs on le confond presque toujours avec Carducho. Ce qui lui fait beaucoup d'honneur, c'est qu'un de ses tableaux a passé quelque temps à Rome pour un Raphaël. Les Espagnols admirent beaucoup en lui le dessin comme le style dans Vélasquez. Ribalta mérite d'être plus estimé; ses compatriotes même se sont répandus en louanges vagues, et ne paraissent pas avoir

senti toute l'admiration que ses ouvrages doivent inspirer. Il mourut en 1600, et son fils en 1630.

Joseph de Ribera, né à Xativa, dans le royaume de Valence, et plus connu sous le nom de *il Spagnoletto*, qui lui fut donné en Italie.

Il fit ses premières études sous François Ribalta, mais il alla fort jeune à Rome, et s'y adonna aux travaux de son art avec un si grand zèle qu'il aima mieux vivre dans la plus grande indigence que de sacrifier quelque chose de l'indépendance de son génie pour avoir une existence douce et commode. Il étudia beaucoup l'antique et les tableaux des grands maîtres modernes, surtout du Caravage, dont la manière hardie était fort de son goût, qui se prononçait en faveur d'une expression violente et faite pour bouleverser l'ame du spectateur plutôt que pour le beau noble et calme. Il mourut à Naples en 1656. Je ne donne aucun détail sur ce peintre, parce que les Italiens se le sont approprié, et l'ont fait connaître dans leurs histoires de l'art plus qu'aucun autre artiste de sa nation.

Jacinto Jeronimo de Espinosa, né à Valence, et élève de Ribalta, dont il égala presque le talent pour le clair-obscur. La plupart

de ses ouvrages se trouvent dans sa patrie, où il mourut en 1680.

Bartolomé Murillo, né à Pilas, près de Séville en 1613. Il fit ses premières études dans cette dernière ville, sous son oncle Juan del Castillo, et commença par peindre des scènes de la vie commune : ses tableaux eurent un grand succès, et passèrent presque tous aux colonies. Plus tard, Murillo fit un voyage à Madrid; la vue des chefs-d'œuvres de l'Escurial et des autres palais lui donna d'autres idées, et fit prendre à son génie une nouvelle route. Aussi distingue-t-on dans ses ouvrages deux manières; son coloris changea avec une étonnante rapidité; c'est même par là, surtout qu'il se distingue parmi les peintres de sa nation : s'il manque quelquefois de correction dans le dessin, il le répare par la richesse de son imagination, et par la profondeur d'expression de ses figures. Aussi ses tableaux, quoiqu'en grand nombre, sont-ils fort recherchés. J'ai déjà parlé de la belle collection de dessins où cet artiste a représenté la vie de la Vierge, et qu'on voit à Madrid, dans la galerie de don Antonio de Perral (*Voyez tome 1, page* 123).

Les plus grands tableaux de Murillo sont à Séville, où il passa les dernières années de

sa vie : ce qu'on rapporte de ses voyages en Italie et aux Indes est entièrement faux. Appelé même à Madrid vers la fin de ses jours, il s'y refusa, et mourut dans les mêmes lieux où s'était d'abord développé son talent, en 1685.

Alonzo Cano, peintre, sculpteur et architecte, né en 1600, à Grenade. Il commença ses études de peinture dans l'école de Pacheco, les continua sous Juan del Castillo, et travailla aussi, dit-on, dans l'atelier d'Herrera l'Ancien.

Sa renommée le fit bientôt appeler à Madrid, où il fut fort estimé du monarque. Il n'y jouit pas d'un long repos : soupçonné d'avoir tué sa femme, il se vit obligé de fuir. La fuite ne le sauva point des recherches. Croyant au bout de quelque temps pouvoir revenir en sûreté, il fut mis à la question. En faveur de son talent, on épargna son bras droit, mais les douleurs qu'eurent à souffrir les autres parties de son corps ne lui arrachèrent pas une seule plainte. S'étant ainsi justifié, il reçut du roi une place dans un chapitre à Grenade. Ses nouveaux collègues protestèrent contre lui, sous prétexte qu'il n'avait point fait d'études classiques. Philippe IV répondit aux plaignans : « Je puis faire à mon gré des cha-

« noines comme vous, mais Dieu seul crée « un peintre comme Alonso Cano ».

La plupart des tableaux d'Alonso se trouvent à Madrid et à Grenade. Les Espagnols admirent surtout la grâce qui y brille, et mettent cet artiste à côté de leurs plus grands maîtres. Il mourut à Grenade en 1676.

François de Herrera, dit *l'Ancien* (*el Viejo*) pour le distinguer de deux autres artistes du même nom. Il naquit à Séville, et fut élève de Pacheco pour la peinture. Il s'appliqua aussi beaucoup à l'architecture. Ce qu'on admire surtout dans ses tableaux, c'est le clair-obscur et la vérité des figures qui semblent sortir de la toile. La plupart de ses ouvrages se trouvent à Séville et à Madrid. Outre ses grandes compositions historiques, il a fait de petits tableaux de genre fort admirés. Il mourut en 1636.

Antonio de Arias Fernandez, né à Madrid, et élève de Pedro de las Cuevas, artiste fort médiocre; il le surpassa de beaucoup, et jouit de son temps d'une grande réputation. Presque tous ses tableaux sont à Madrid, où il mourut en 1684, plongé dans une affreuse misère.

Antonio Pereda, né à Valladolid, autre

élève de Cuevas; il se distingua par d'excellentes études. On voit plusieurs de ses tableaux dans le Buen Retiro. Il mourut à Madrid en 1669.

Juan Carreño, peintre de décorations sous Charles II, né en 1614, à Aviles, dans les Asturies, d'une famille noble. Il fit ses premières études sous Cuevas, et les continua sous Bartolomé Roman, qui forma son coloris. La plupart des tableaux de cet artiste distingué se trouvent à Madrid, et sont peints sur les murs. Carreño était fort estimé de ses contemporains pour son talent et pour son caractère. Il mourut à Madrid en 1685.

Juan Montero de Roxas, né à Madrid, et mort en 1683. Il sortit de la même école que Carreño; mais son talent se développa en Italie. Plusieurs de ses tableaux ont passé pour être du Caravage: la plupart se trouvent dans sa patrie.

Simon de Leon Leal, né à Madrid, élève de Cuevas. Il se forma d'après Van Dyk; ses tableaux en sont la preuve. Il mourut en 1687.

François Camilo, né à Madrid, beau-fils et élève de Cuevas; ses tableaux portent l'empreinte de son propre caractère; ils sont pleins de sagesse et de douceur. Il mourut en 1671.

Mateo Cerezo, né à Burgos, et le meilleur

des nombreux élèves de Carreño. Ses ouvrages portent la livrée de son maître : on les trouve à Valladolid et à Madrid, où il mourut en 1675.

François Rici, né à Madrid, élève distingué de Carducho. La plupart de ses tableaux sont à Madrid et dans l'Escurial ; il y mourut en 1684.

Joseph Antolinez, né à Séville, et élève de Rici. Il a fait de beaux paysages et d'excellens portraits. Il mourut à Madrid en 1676.

Claudio Coëllo, né à Madrid, d'origine portugaise, et élève de Rici ; il a laissé des tableaux fort estimés. Il mourut en 1693.

François de Herrera le jeune (*el Mozo*), né à Séville, et fils du peintre de ce nom. Au sortir de l'école de son père, il alla à Rome, et s'y vit forcé par la pauvreté à peindre de petits tableaux de genre, entre autres des poissons, qu'il imitait si bien, que les Italiens l'appelèrent *lo Spagnuolo degli pesci*. Il composa dans la suite de grands tableaux qu'on voit à Madrid, où il mourut en 1685.

Nicolas de Villarès, né à Murcie, et élève de Velasquez ; il étudia long-temps à Rome. La plupart de ses ouvrages se trouvent dans sa ville natale, où il mourut en 1600.

LES ESPAGNOLS

DU XIV.e SIÈCLE.

LES ESPAGNOLS

DU XIV.e SIÈCLE

La chute de la maison de Hohenstaufen eut des conséquences qui se firent sentir non-seulement dans l'Occident, mais encore dans la partie orientale de l'Europe; et ces conséquences sont d'autant plus remarquables, qu'elles se manifestèrent par des faits que l'on refuserait de croire, s'ils n'étaient appuyés sur le témoignage positif de tous les historiens du XIV.e siècle.

Après que Mainfroi, fils naturel du grand empereur Frédéric II; eut été tué à la bataille de Bénévent, et que Conradin de Souabe eut expié sur l'échafaud, à Naples, le crime d'avoir déployé un courage vraiment royal, Charles d'Anjou crut pouvoir occuper le trône des Deux-Siciles avec toute la sécurité d'un souverain légitime. Quatorze années s'écoulèrent sans qu'il éprouvât la moindre résistance de la part de ses sujets. Ce fut le 30 mars 1282, le soir du second jour de la fête de Pâques que

les habitans de Palerme donnèrent le signal d'une révolte qui, en un mois, chassa de la Sicile tous les Français.

Les Vêpres siciliennes ont-elles été le fruit d'un brusque hasard ou celui d'une longue préméditation, c'est ce qui n'a jamais été bien éclairci : il suffit de savoir que les Palermitains, après avoir secoué le joug des Français, tombèrent dans un embarras qui ne leur laissa d'autre parti à prendre que celui d'arborer la bannière de l'Eglise, et de se soumettre au pape. Après avoir été rejetés par le souverain pontife, redoutant la vengeance de Charles d'Anjou, ils envoyèrent des députés au roi d'Aragon don Pèdre, pour lui offrir la couronne de Sicile. Don Pèdre, beau-fils du feu roi Mainfroi, et, par les droits de sa femme Constance, seul héritier légitime du royaume de Sicile, accepta avec joie l'offre des Siciliens, quitta la côte d'Afrique devant laquelle il croisait avec sa flotte, fit voile pour Trapani, et se fit sacrer roi de Sicile dès son arrivée à Palerme.

De là naquit une guerre qui, sous mille formes diverses, dura jusqu'au commencement du xiv.e siècle. Attaqué par les armes françaises et napolitaines, don Pèdre se défendit

avec vigueur ; tandis qu'il mettait un terme aux invasions des Français dans ses Etats héréditaires, son amiral, Roger Lauria, battait à la hauteur de Malte la flotte française destinée pour la Sicile ; et détruisait immédiatement après la flotte napolitaine stationnée à la hauteur de Naples : le fils aîné du roi de Naples fut fait prisonnier dans cette action.

Don Pèdre mourut pendant le cours de la guerre. Son fils et son successeur sur le trône d'Aragon, don Alphonse III, continua vigoureusement la guerre de Sicile ; mais une mort prématurée l'enleva à son tour ; et comme il ne laissait point d'enfans, son frère don Jayme II, qui avait dirigé jusque-là les affaires de Sicile, devint roi d'Aragon. Les forces de ce petit royaume étaient épuisées, et quoique les Siciliens, soutenus par les braves Catalans et par les Aragonais, n'eussent pas perdu de courage et l'espoir de conserver leur liberté recouvrée depuis neuf ans, don Jayme songea d'autant plus sérieusement à la paix, que sa mère spirituelle, l'Eglise, ne cessait de la lui demander. La mort de Nicolas III, la vacance du siége apostolique qui se prolongea plus de deux ans, et l'inhabileté de Célestin V, étaient autant d'obstacles à l'accomplissement

des vœux du monarque d'Aragon. Dès que Boniface VIII eut pris en main les rênes du monde, les négociations de paix furent continuées avec plus de zèle que jamais.

Ce pape, qui s'était formellement engagé à remettre le roi de Naples en possession de la Sicile, fit conclure entre Charles II et Jayme II, un traité par lequel celui-ci cédait au premier la Sicile, et en recevait pour dédommagement la main de la princesse Blanche, fille de Charles, une dot de cent mille marcs d'argent, et la restitution de tout ce que les Français avaient conquis sur l'Aragon. Dès-lors le roi de Naples n'essuya plus de la part du roi d'Aragon aucun obstacle à la libre possession de la Sicile; mais don Jayme II avait laissé dans cette île son frere don Fadrique pour gouverneur; et ce prince, se fiant sur la fermeté des Siciliens et le secours des troupes Aragonaises et Catalanes, déclara que ce n'était point sur son frère, mais sur le roi de Naples qu'il usurpait la couronne de Sicile. Ainsi les choses restèrent dans la même position, à cela près seulement que Charles rendit ses conquêtes en Espagne, et eut le droit de se dire trompé. On soupçonna que le prince d'Aragon avait agi de la sorte, sinon à l'insti-

nation du pape, du moins avec son consentement; et ce soupçon devint plus fort lorsqu'on vit Boniface VIII venger très-faiblement l'outrage qui lui avait été fait par le renvoi de ses nonces, et ne se servir d'une circonstance si importante que pour mander à Rome le roi d'Aragon avec le roi de Naples, et donner à leurs relations plus d'intimité et de solidité, par un nouveau mariage entre Iolanta, sœur de don Jayme, et Robert, fils aîné de Charles. La pénétration de Philippe-le-Bel, roi de France, devina bientôt que le pape ne se conduisait de la sorte que pour devenir plus indépendant de la France que ne l'avaient été ses prédécesseurs depuis la chute de la maison de Hohenstaufen; et ce qui n'avait été jusqu'alors qu'un simple soupçon devint une certitude, lorsque Boniface, après les nouveaux efforts qu'avait faits la France pour reconquérir la Sicile, fit conclure subitement la paix entre le souverain de cette île et celui de Naples, traité dont le premier article était que don Fadrique conserverait la possession de la Sicile, et épouserait la princesse Léonore, fille de Charles II. La guerre qu'avait excitée cette importante province était donc terminée; elle avait duré vingt ans, et coûté aussi cher

aux Siciliens qu'aux habitans du royaume de Naples : mais ses conséquences devaient s'étendre plus loin.

A la fin de la guerre, les troupes aragonaises et catalanes, à l'aide desquelles le roi don Fadrique avait conquis la paix, se trouvèrent fort embarrassées : elles étaient restées en Sicile contre l'ordre exprès de leur monarque légitime ; elles ne pouvaient donc retourner en Espagne sans s'exposer à un châtiment qui, quelque doux qu'il pût être, devait avoir quelque chose d'avilissant et de honteux. D'un autre côté, elles ne pouvaient demeurer en Sicile sans devenir à charge au roi don Fadrique ; car l'île avait été dévastée par la longue durée de la guerre, et le roi était hors d'état de récompenser dignement les services de ses anciens compatriotes, supposé même qu'il voulût se montrer généreux envers des étrangers aux dépens de ses propres sujets. En réfléchissant sur cette singulière situation, les Aragonais et les Catalans délibérèrent sur le parti qu'ils devaient prendre : en désobéissant à leur roi, ils s'étaient comme exilés eux-mêmes de leur patrie, et réduits au sort d'aventuriers ; ils convinrent bientôt qu'il fallait suivre leur destination, et n'attendre leur for-

quelle qu'elle dût être, que de leur audace et de leur courage. Après cette résolution, ils jugèrent nécessaire de se donner une espèce de gouvernement qui assurât le pouvoir à l'un de leurs meilleurs généraux. Leur choix flotta quelque temps entre quatre hommes également distingués par leur habileté et leur bravoure, Roger de Flor, vice-amiral de Sicile; Berenger de Entenza; Fernand-Ximenès de Arenos, et Berenger de Rocafort. Les suffrages se réunirent en faveur de Roger de Flor, non pas tant parce qu'on le croyait le plus brave, que parce qu'il était propriétaire d'une flotte dont les aventuriers ne pouvaient se passer pour aller chercher fortune hors de l'enceinte de la Sicile.

Roger de Flor, à qui le commandement fut remis, était né à Brindes, de parens nobles. Son père, originaire d'Allemagne, avait suivi en Italie l'empereur Frédéric II. Il s'appelait *Blume* (Fleur); il changea son nom en celui de Richard de Flor, pour épouser une Italienne avec laquelle il se fixa à Brindes. Roger fut le seul fruit de ce mariage. Lorsque Conradin de Souabe fit un dernier effort pour reconquérir l'héritage de ses pères, le vieux Richard fut un des premiers à le rejoindre. Il eut le sort

de tant de braves qui tombèrent à la bataille de Tagliacozzo ; et par un malheur plus grand encore, sa famille, après l'exécution du noble et infortuné Conradin, fut comprise dans la proscription qui enveloppa tous les partisans de ce prince. Réduite à la mendicité, sa veuve vécut dans une condition déplorable jusqu'à ce qu'un Templier français, nommé Vassaille, se prit pour elle d'une telle affection, qu'il emmena à Jérusalem son fils, dont la vivacité lui plut, pour le faire entrer dans l'ordre des Templiers ; mais Roger avait peu de penchant pour les devoirs d'un ordre qui offrait peu de dédommagement pour les sacrifices qu'il exigeait. La vie sauvage et sensuelle d'un corsaire lui convint mieux ; et comme l'Ordre ne fit aucune violence à ses goûts, il les satisfit dans plusieurs expéditions. Il était devenu l'effroi des marchands dans les mers du Levant, lorsque le royaume de Jérusalem se vit appelé à soutenir les derniers combats contre les infidèles. Acre se défendit long-temps, et Roger n'y resta pas inactif ; mais lorsqu'il vit que la résistance était inutile, il ne pensa plus qu'à tirer du malheur général son profit particulier. Sous le prétexte de sauver les biens de l'ordre, il équipa un navire. On lui confia les trésors mon-

noyés, il mit en mer, et disparut pour jamais des yeux des Templiers. Le grand-maître forma contre lui des plaintes graves. Il fut sommé de toute part de se présenter devant le tribunal de l'Ordre: on ne put se saisir de lui. De Marseille, où il avait séjourné assez long-temps, il fit voile vers Gênes. Là il équipa à ses frais une galère et se rendit à Naples pour y offrir ses services au duc de Calabre, qui armait alors contre le roi don Fadrique. Le duc les rejeta, soit qu'il eût peu de confiance dans les propositions d'un aventurier, soit qu'il crût pouvoir s'en passer. Roger, blessé de ce refus, alla offrir ses secours au roi de Sicile, qui les accepta d'autant plus volontiers, qu'il manquait de moyens de défense, et surtout d'un marin habile à qui il pût confier le commandement de sa flotte. Leur traité fut bientôt conclu. Abandonné à sa propre activité pour l'exercice de ses fonctions, Roger, non-seulement infesta les côtes du royaume de Naples par ses pirateries, mais encore opéra des débarquemens heureux, et s'enrichit si bien, qu'il parvint à la dignité de vice-amiral. L'adresse, l'intrépidité et la présence d'esprit au moment de l'action, étaient les qualités éminentes de cet homme que l'on accusait d'avidité, mais qui aimait

l'argent bien moins par avarice que pour les jouissances qu'il procure dans toutes les circonstances de la vie. Nommé général en chef des Aragonais et des Catalans, il avait à chercher d'abord de quelle manière il pourrait les occuper.

Sur le trône chancelant des antiques Comnènes siégeait depuis vingt ans l'empereur Andronic II, fils de ce Michel Paléologue qui en 1261 avait reconquis Constantinople, et prince faible s'il en fut jamais. Incapable de se soutenir par lui-même, il savait à peine se laisser soutenir par autrui. L'empire d'Orient, depuis le commencement du XIII.e siècle, où il avait été conquis par le doge Henri Dandolo, vieillard nonagénaire, était attaqué d'une maladie de langueur, qui n'aurait pu être repoussée que par la force régénératrice d'habiles souverains. Cette force n'était pas le partage des Paléologues. Au lieu de chercher la vraie cause de la décadence journalière de son empire dans le défaut de bonnes lois, Andronic croyait la trouver dans les hérésies de ses sujets. Superstitieux à l'excès, il regardait les décisions du clergé grec, et surtout celles du patriarche de Constantinople, comme des oracles: les prêtres étaient ses sénateurs, ses

conseillers, et l'habitude de vivre presque exclusivement au milieu d'eux avait tellement énervé son ame, que, dans les momens décisifs où l'on livrait des batailles pour le salut de sa capitale, il ne savait que prier. Il accusait son fils de témérité, parce que ce jeune prince, associé à l'empire, n'avait pu se décider à prendre la fuite aussitôt que les autres dans une rencontre qui avait pour objet la défense de Constantinople. Maître aussi faible dans son palais que dans son royaume, il s'était vu obligé de faire renfermer son frère utérin, et d'exiler sa seconde femme. Il voulait du bien au clergé; mais, comme il manquait de ressources, il se laissait nécessairement aller à opprimer cette classe de ses sujets, la seule à qui il pût encore voler quelque chose. La cause de son despotisme n'était pas dans son ame, mais dans la stérilité de son esprit; aussi se voyait-il sans cesse contraint de détruire là où il aurait voulu conserver. Plus d'une fois, durant un long règne, il falsifia la monnaie, et occasionna par-là dans son royaume les plus violentes secousses que puisse ressentir l'état social: il voulait être fidèle et sincère; mais la force des circonstances l'entraînait continuellement à manquer à sa parole et à trom-

per. Peut-être n'y a-t-il jamais eu un prince qui se vît plus souvent en contradiction avec lui-même, et qui fût moins à la hauteur de ses grandes destinées.

A la vérité, si jamais monarque fut dans une situation critique, c'est l'empereur Andronic. Inquiété à l'occident de son royaume par les Hongrois, les Bulgares et les Cumaniens, il se voyait menacé à l'orient par les Turcs. La puissance redoutable des Osmanides se formait sur les débris de l'ancien empire d'Orient : elle devait ses premiers progrès à un émir turc, nommé Osman, qui, en 1300, lorsque l'empire fondé par les Seldjouks à Rum ou Icone fut détruit par les Mogols, avait été l'un des émirs qui se partagèrent les dépouilles de leurs anciens maîtres. Il eut en partage, outre une partie considérable de la Bithynie, tous les pays compris aux environs du mont Olympe, et s'étant allié à d'autres émirs, il ouvrit à ses successeurs la perspective de la conquête de Constantinople. Aucune époque n'eût été plus favorable à la destruction de l'empire grec, relevé depuis vingt ans, que celle où régnait Andronic II; mais les Osmanides manquaient encore de moyens suffisans pour passer en grand

nombre l'Hellespont, et cet important événement fut retardé de plus d'un siècle et demi: les Osmanides se contentèrent d'inquiéter les états de l'empereur en Asie : ils s'y comportèrent comme un peuple guerrier qui ne vit que de pillage; la destruction marquait leur passage: les villes les plus importantes tombèrent en leur pouvoir: ils conquirent même des forteresses, en restant sous les murailles jusqu'à ce que la faim contraignît la garnison de se rendre. A chaque mois ils s'approchaient davantage des portes de l'Empire en Europe: on redoutait une invasion de leur part, et l'on n'avait pas le courage de la prévenir. Andronic eût trouvé très-naturel qu'une peste, un tremblement de terre ou tel autre hasard eût détruit les ennemis de ses états; mais ce qu'il eût regardé comme fort étrange, c'eût été de rassembler les dernières forces de son royaume, et de se précipiter avec elles sur ses adversaires : une pareille conduite lui eût paru un empiétement sur les droits de Dieu, qui avait choisi les Turcs comme un fléau pour punir les Grecs de leurs péchés.

Roger de Flor, qui, comme marin, connaissait la situation de l'empire grec, résolut d'en tirer parti pour lui et ses compagnons d'ar-

mes : il prit cette résolution d'autant plus volontiers, qu'ayant souvent, pendant la guerre de Sicile, pillé les côtes des Etats romains, il avait le pape pour ennemi, et ne pouvait trouver, dans toute l'Europe occidentale, aucun asile sûr, si le pontife, ainsi qu'il l'avait déjà fait une fois, le redemandait comme déserteur de l'ordre du Temple. Après avoir bien médité son projet, il en fit part aux principaux de ses gens : ils l'approuvèrent, mais voulurent, avant de mettre la main à l'œuvre, obtenir le consentement exprès du roi Don Fadrique. Celui-ci célébrait alors à Messine son mariage avec Léonore d'Anjou. La proposition de Roger de Flor lui fut d'autant plus agréable, qu'elle prévenait tous les embarras qui ne pouvaient manquer de l'assaillir, si des hôtes aussi chers à nourrir que les Catalans et les Aragonais séjournaient plus long-temps dans son île à demi-ruinée. Don Fadrique eut l'air de se séparer à regret des braves dont les secours volontaires lui avaient assuré la couronne ; il se plaignit de les voir s'éloigner avant qu'il eût pu leur donner de brillans témoignages de sa reconnaissance ; mais l'assurance de Roger qu'ils seraient toujours à son service, et qu'ils ne voulaient qu'aller s'occuper

momentanément ailleurs, donna au jeune roi toute la bonne volonté dont les aventuriers avaient besoin pour exécuter avec succès leur entreprise. On envoya, sans perdre de temps, des députés à l'empereur Andronic ; la troupe entière attendit leur retour avec impatience ; car plus son séjour en Sicile se prolongeait, plus elle devenait inquiète et jalouse de reprendre la vie aventureuse qu'elle avait menée si long-temps.

Lorsque Roger de Flor avait pris sur lui d'affirmer que l'empereur Andronic regarderait son assistance comme un don du ciel, il ne s'était pas trompé. A peine les députés se furent-ils expliqués sur le but de leur mission, qu'ils furent conduits devant l'empereur, qui, leur donnant une audience publique, souscrivit d'autant plus volontiers aux conditions proposées par Roger, que tout l'univers, dit-il lui-même, retentissait du bruit de la valeur des Aragonais. Entre autres conditions, on demandait que l'empereur promît au vice-amiral le titre de grand-duc et la main d'une de ses nièces, comme garantie de la récompense des services qu'il en allait recevoir. Andronic y consentit comme à tout le reste ; il s'estimait heureux d'avoir enfin trouvé des

troupes sur lesquelles il pût compter : ses Massagètes et ses Turcopoles lui étaient fort peu utiles ; ce n'était qu'un ramas de bandits presque incapables de se soumettre à une discipline quelconque, et dépourvus par conséquent de toutes les qualités nécessaires pour défendre un souverain qui, aux yeux de ses propres sujets, n'était qu'un usurpateur, puisque l'héritier légitime du trône des Grecs avait eu les yeux crevés et était confiné dans un village. La joie de la cour de Constantinople fut si immodérée, que ses députés reçurent non-seulement un traité ratifié par l'empereur, mais encore les marques de la dignité de grand-duc pour Roger de Flor, afin de hâter son arrivée. Les promesses d'argent n'avaient pas été plus épargnées ; chaque soldat de la grosse cavalerie devait avoir par mois quatre onces d'argent ; chaque cavalier armé à la légère, deux onces ; chaque fantassin, une once. L'empereur se réservait de prononcer sur la récompense des officiers, pour la proportionner à leurs services. Enfin l'armée, à son entrée dans une province de l'Empire, devait recevoir quatre gratifications, et deux quand elle voudrait se retirer, que cette retraite se fît en masse ou par corps séparés. Lorsque les

députés, à leur retour en Sicile, rapportèrent de si brillantes nouvelles, on vit, comme on devait s'y attendre, l'ivresse de la joie s'emparer de toute l'armée espagnole.

Elle se rassembla en hâte sur le rivage. L'embarcation se fit à Messine : la flotte consistait en trente-six voiles, parmi lesquelles on comptait dix-huit galères et quatre gros vaisseaux. Tout ce que Roger de Flor avait gagné dans la dernière guerre fut employé à cette expédition, pour laquelle il emprunta encore des Génois, et au nom de l'empereur Andronic, 20,000 ducats. Malgré cela, l'armée embarquée fut bien inférieure à ce qu'on aurait pu croire. Les troupes qui suivaient la bannière du vice-amiral partirent seules pour Constantinople. Bérenger de Entenza et Rocafort restèrent en arrière ; le premier, parce qu'il attendait d'Espagne des renforts, sans lesquels il ne voulait pas partir, afin de ne pas perdre de sa considération en paraissant dans la capitale de l'empire grec ; le second, parce qu'il possédait encore en Calabre quelques châteaux forts qu'il ne voulait pas abandonner avant que le roi de Naples lui eût payé les sommes convenues. Le nombre des hommes que Roger de Flor conduisait à Constanti-

noble se montait à peu près à 8,000, parmi lesquels il y avait au plus 6,000 soldats; car les princes et les gentilshommes de ce temps ne marchaient qu'accompagnés des gens de leur maison; de sorte que le bagage des armées était très-considérable et ruineux pour les pays où se faisait la guerre.

La principale force de l'armée de Roger de Flor consistait dans 4,000 *Almugavares*; c'était le nom que portait au XIV.e siècle l'infanterie aragonaise. Les savans ne sont pas d'accord sur le sens de ce mot; les uns le font venir de l'arabe où le radical *garaf*, composé en *Almugaverin*, signifie *guerrier*; cette étymologie est la plus vraisemblable; d'autres affirment que les Almugavares étaient une tribu qui avait accompagné les Goths ou les Huns lors de leur établissement dans l'empire romain (1).

(1) Nicéphore Grégoras affirme, dans son Histoire Byzantine, que le nom d'*Almugavares* désignait, chez les occidentaux, l'infanterie en général; ce qui ne prouve rien, sinon l'ignorance où était cet historien, d'ailleurs précieux, de l'état des peuples d'Occident. Du reste, on voit avec étonnement combien les écrivains grecs de cette époque étaient peu instruits du gouvernement, des lois et des mœurs des Latins ou Occidentaux. Ce même Grégoras dit que la Sicile est

Quoi qu'il en soit de la vérité de ces deux opinions, il est certain que les soldats qui portaient dans les anciennes armées espagnoles le nom d'Almugavares, et en faisaient la meilleure partie, s'étaient fort distingués. Ils furent les premiers qui, après la conquête de l'Espagne par les Sarrazins, sortirent des montagnes des Asturies, et se montrèrent ennemis jurés et courageux des Musulmans. Accoutumés à ne vivre que du butin fait sur leurs adversaires, ils ne redoutaient aucun danger; et pour se rendre le courage encore plus nécessaire, ils emmenaient leurs femmes et leurs enfans dans toutes les campagnes qu'ils entreprenaient contre les Sarrazins. Leur habillement était conforme à leur manière de vivre; un réseau de fil de fer couvrait leur tête, des peaux de bêtes défendaient leurs corps des injures de l'air; ils n'avaient pour armes qu'une épée, un large couteau et plusieurs javelots aigus. Ils maniaient les javelots si habilement, qu'un seul homme ne craignait pas l'attaque de plusieurs. Dans une incursion sur la côte de Calabre, un Almugavare se défendit con-

éloignée de la terre ferme de trente milles d'Italie, et que le promontoire de Scylla est le point le plus voisin.

tre vingt cavaliers, en tua cinq, et mourut sous les coups de sabre des autres. Charles, roi de Naples, avait tant entendu parler de leur bravoure, qu'il desirait fort d'en voir un exemple: son desir fut satisfait peu de jours après. Parmi les prisonniers qu'on fit se trouvaient trois Almugavares. Charles sourit en les voyant, et parut dire qu'il ne comprenait pas pourquoi l'on redoutait de pareils barbares. Irrité de cette injure, l'un des prisonniers demanda au roi s'il voudrait lui opposer un chevalier armé: Charles accepta la proposition; un chevalier français, armé de pied en cap, se présenta avec la lance, l'épée et la massue. L'Almugavare parut avec son épée et son javelot. A peine le chevalier se fut-il mis en mouvement, qu'il vit son cheval percé et abattu par le trait de son adversaire; il n'eût pas eu lui-même un meilleur sort, si la voix du roi n'eût retenu l'Almugavare, qui, ayant fait don de la vie au chevalier, reçut en échange le don de sa liberté. En Espagne même, les Almugavares formaient une tribu particulière. Une grande partie des succès qu'obtinrent les rois d'Aragon, dans les XIII.e et XIV.e siècles, fut due au zèle avec lequel les Almugavares appuyèrent leurs entreprises guerrières. Ils étaient alors

certainement les meilleurs soldats de l'Europe, puisqu'ils unissaient une adresse merveilleuse à un courage indomptable. L'invention de la poudre à canon, et sa rapide propagation dans toute l'Europe, détruisirent leur supériorité. Il paraît probable que les Arabes, dans leurs guerres contre les Espagnols, firent usage les premiers de cette matière destructive, dont la découverte aurait peut-être été long-temps ignorée, si les Arabes avaient pu vaincre les Almugavares sans son secours. Quoi qu'il en soit, les Almugavares disparurent depuis cette nouvelle méthode de guerre, qui ne laissait plus de place au talent dans l'art de lancer les javelots, et devait anéantir par conséquent le courage et la présence d'esprit qui s'y joignaient.

L'armée du grand-duc Roger arriva, après une traversée heureuse, à Malvacia, port de la Morée. Là, ses gens trouvèrent, par les ordres d'Andronic, tous les rafraîchissemens dont ils avaient besoin. Comme Roger reçut en même-temps une lettre de l'empereur qui l'engageait à hâter son entrée dans Constantinople, il remit à la voile sans délai, traversa le détroit à l'aide d'un vent favorable, et aborda, au mois de janvier, dans le port de Constanti-

nople. Il y fut reçu avec des transports de joie universels. Andronic et l'héritier du trône allèrent à sa rencontre pour solenniser son arrivée. Les équipages espagnols furent débarqués le même jour, et reçurent leurs quartiers dans cette partie de la ville où était le palais Blachernensis. Pour entretenir leur courage, l'empereur leur fit distribuer sur-le-champ quatre gratifications.

Le Grand-Duc fut marié immédiatement avec la princesse Marie, fille du prince Bulgare Asan, et nièce de l'empereur, âgée alors de quinze ans; elle était dans la fleur de la beauté, et possédait, d'après le rapport unanime des historiens, de rares avantages du côté de l'esprit et de la sagesse. Roger n'avait guère plus de trente ans; et quoique l'expression de ses traits n'eût rien d'aimable aux yeux des Grecs, ils y trouvaient cependant les marques de la fermeté et de la pénétration: c'est ainsi du moins que s'en explique l'historien Pachymères. Son union avec la princesse Marie ne passa point pour une mésalliance: ce qu'elle avait de plus que lui en naissance était compensé par les qualités personnelles du Grand-Duc, et par les espérances qu'il inspirait. Les fêtes nuptiales durèrent plusieurs jours, et la

joie la plus vive régnait dans le palais impérial, lorsque tout à coup, dans le sein même de Constantinople, éclata entre les Génois et les Espagnols nouvellement débarqués une querelle qui fit couler beaucoup de sang.

Les Génois, depuis long-temps possesseurs exclusifs du commerce du Levant, avaient acquis à Constantinople d'autant plus de pouvoir, que l'empereur avait eu souvent recours à eux dans des embarras pécuniaires. Quelque odieux qu'ils pussent être aux Grecs à cause de leur foi, ils se reposaient sur le besoin que l'on avait d'eux. Selon Pachymères, ils redemandèrent aux Espagnols arrivés à Constantinople la somme de 20,000 ducats que leur chef avait empruntés de la république au nom de l'empereur Andronic; mais il n'est pas vraisemblable que ç'ait été là le motif de leur querelle, car l'empereur devait payer cette somme. L'accoutrement des Almugavares était si bizarre, qu'il ne put échapper à la moquerie des Génois, que leurs relations commerciales avaient rendus plus élégans et plus polis. Comme un Almugavare se promenait dans les rues de Constantinople, quelques Génois ne purent résister à la tentation de rire à ses dépens. L'Aragonais, offensé, agit d'après

son caractère de soldat, et se vengea en attaquant les offenseurs. Des hommes des deux partis se mêlèrent à la querelle qui devint bientôt générale, et dans laquelle les Génois surtout déployèrent une violence très-conforme à leur mauvaise réputation. Lorsque les Espagnols virent que les Génois sortaient en foule du faubourg de Galata, leur demeure accoutumée, ils se méfièrent de leurs intentions. Leur cavalerie sortit aussi pour donner aux Almugavares la facilité de se former : ceux-ci ne perdirent pas de temps. Alors fut livrée une bataille dans les règles, à laquelle l'empereur grec assista des fenêtres de son palais. A la tête des Génois était le capitaine Roseo del Final. Les Almugavares firent un horrible carnage : trois mille Génois tombèrent sous leurs coups. L'empereur, lassé peu à peu de ce sanglant spectacle, envoya l'amiral Étienne Marzala et plusieurs autres pour faire cesser les combattans ; mais plus leur fureur mutuelle croissait, plus l'envoyé était sûr de trouver la mort au milieu du tumulte. Les Almugavares étaient sur le point de poursuivre jusqu'à Galata ou à Péra les Génois fugitifs, et de réduire ce faubourg en cendre, lorsque le grand-duc Roger parut enfin au milieu d'eux, et réussit,

par son autorité, à les faire rentrer dans leurs quartiers.

Le combat cessa donc alors, mais l'animosité réciproque ne fut pas éteinte et eut les plus fâcheuses conséquences pour les Espagnols pendant leur séjour dans l'empire grec, où ils étaient un objet de haine et de crainte pour les avides Génois, qui se croyaient gênés par eux dans leurs affaires de commerce. Le spectacle sanglant dont je viens de parler pouvait être considéré comme une fête pour le lendemain des noces du grand-duc, et sous ce point de vue, il devait inspirer aux Grecs des craintes de plus d'un genre. Déjà l'on disait dans Constantinople que Roger n'avait d'autre but que de s'emparer de l'empire d'Orient au nom du roi de Sicile, à qui le Pape en avait donné la souveraineté.

Andronic ne pouvait rester entièrement sourd à ces bruits publics; son inquiétude s'accrut d'autant plus, qu'il était facile de prévoir que les Grecs et les Espagnols allaient en venir à de sanglantes querelles. Tourmenté par cette crainte, l'empereur pria le grand-duc de mettre à la voile sans délai avec ses troupes, pour remplir sa véritable destination. Roger, devenu membre de la famille impériale, y

consentit volontiers. L'embarquement eut lieu dans le port de Constantinople; on traversa, avec un vent favorable, la Propontide, aujourd'hui la mer de Marmora, et l'on aborda à cinquante milles de Constantinople, au cap d'Artacium, non loin des ruines de l'ancienne Cyzique, parce que cet endroit parut commode pour le débarquement de la cavalerie. Les Espagnols étaient, suivis d'une petite armée d'Alains, qui devaient faire cause commune avec eux dans la guerre contre les Turcs. A leur tête était le général Grégoire.

Si Andronic, en éloignant les Espagnols de Constantinople, veillait à son propre repos, la situation déplorable de ses états d'Asie avait encore plus besoin d'un prompt secours : le tableau qu'en trace Pachymères, dans son Histoire des Empereurs Andronic et Michel, est si effrayant, qu'on a peine à croire à une pareille insouciance de la part d'un gouvernement.

« Les maux dont les Turcs accablaient « l'Empire, dit cet écrivain très-digne de foi; « croissaient de jour en jour avec une telle « rapidité, que toute espérance de salut avait « disparu. Quelle calamité existait-il dont nous « ne fussions atteints? Je ne parle pas de celles

« qui se répandaient dans l'éloignement, mais de
« celles qui nous menaçaient aux portes mêmes
« de Constantinople ; il suffisait de traverser le
« Bosphore pour être exposé aux plus grands
« périls : le rivage opposé était couvert d'une
« multitude innombrable d'étrangers qui y
« avaient établi leur camp en toute sureté, et
« parcouraient le pays sans ordre et sans dis-
« cipline : ce pays semblait changé en un dé-
« sert de Scythie où nul n'osait se montrer,
« y fût-il appelé par la nécessité la plus im-
« périeuse. La crainte et les ordonnances de
« l'empereur empêchaient les habitans de
« pourvoir aux besoins de la vie les plus in-
« dispensables ; et si quelqu'un d'entre eux se
« hasardait à paraître sans armes au milieu de
« gens armés, cette témérité était rarement
« heureuse. Aucun jour ne s'écoulait sans que
« les barbares n'attaquassent quelque ville et
« ne fissent prisonniers, ou n'égorgeassent
« beaucoup de Romains. Ce qu'il y avait de
« plus déplorable, c'est que cela arrivait ré-
« gulièrement les jours de fête, lorsque nous
« n'étions occupés que de la prière et des au-
« tres exercices de notre sainte religion. Si,
« du haut des murs de Constantinople, nous
« jetions les yeux sur la côte opposée, nous

« voyions des troupes ennemies à pied et à « cheval acharnées au pillage : l'un de nous se « hasardait-il à y passer pour défendre ses biens, « il était pris ou massacré. On apercevait des « blessés expirans faute de secours, des cada- « vres mutilés, des membres épars. Les ha- « bitans des campagnes s'étaient réfugiés dans « les villes : les rues étaient pleines de malheu- « reux qui respiraient à peine. La famine et « la peste exerçaient sur eux toute leur rage, « et pénétraient ensuite dans les maisons des « citoyens sans qu'il fût possible d'arrêter « leur cours destructeur. Les barbares prirent « Cœle, Astrabita, Hiero, et y exercèrent les « cruautés les plus horribles avec une telle « impunité, qu'on eût dit que l'empereur était « plongé dans le plus profond sommeil, ou « avait cessé de vivre. La famine et la soif tour- « mentèrent Nicomédie. Nicée, cette ville fa- « meuse, fut dépouillée de tous les ornemens qui « l'embellissaient. Bolocomos, Angelocomos, « Anagurdos, Platanée et Mélagée, furent « converties en de vastes solitudes, de telle « sorte qu'on ne pouvait les voir sans verser « des larmes. Crylla et Catocie eurent à sup- « porter un traitement peut-être encore plus « rude. Les chemins de Nemicanos et d'Hé-

« raclée, naguères si fréquentés, parce qu'ils « conduisaient à Nicée, devinrent déserts. « Pour arriver à cette ville, il ne restait plus « de libre qu'un sentier peu connu qui tra- « versait une forêt, et par lequel on portait « aux Nicéens les nouvelles les plus impor- « tantes. Ceux de Besbicus souffrirent toutes « les violences qu'avaient souffertes avant eux « ceux de Chalcédoine et d'Alise. Quiconque « se rendait en Asie par mer s'arrêtait un jour « à Cio, et la nuit suivante traversait les lan- « gues de terre pour arriver de là devant la « seule porte par laquelle on pût encore entrer « dans Nicée; car toutes celles du côté du « continent étaient fermées, pour résister aux « attaques des ennemis. L'empereur ne pouvait « arrêter le cours de tant de désastres » (1).

Cette description, ouvrage d'un écrivain véridique et favorable à la maison impériale, donne à penser quels services les Catalans et les Aragonais, sous les ordres de Roger, pouvaient rendre à l'empire grec.

A peine Roger avait-il mis pied à terre, qu'il apprit des habitans que les Turcs avaient fait une tentative pour s'emparer de la muraille

(1) *Voyez* Pachymères, liv. II, c. 21.

que l'on avait construite sur le promontoire d'Artace, pour défendre la Terre-Ferme, et que, s'ils avaient échoué dans leur projet, la cause en était plutôt dans l'étendue et la sûreté des fortifications, que dans la bravoure de leurs défenseurs. Roger conclut de là que les Turcs ne devaient pas être éloignés; il pressa le débarquement de ses troupes, envoya la cavalerie légère reconnaître le pays, et apprit au bout de quelques heures que l'ennemi avait dressé ses tentes à six milles de là, et que, ne soupçonnant aucun danger, il se livrait à un entier repos. Le général eut bientôt formé son plan.

Dans la crainte que, s'il différait l'attaque d'un jour, les Turcs ne fussent informés de l'arrivée des Espagnols, il rassembla son armée, et lui annonça que dès le lendemain matin elle aurait à livrer bataille. « L'attaque, leur « dit-il, réussira d'autant mieux, que nos enne- « mis seront moins sur leurs gardes : c'est du « premier moment que dépend la confiance ou « la crainte ; si vous êtes vainqueurs une fois, « vous le serez toujours. Du reste, point de « quartier : les Turcs n'en font point ; vous « n'en devez point faire ; massacrez tout, jus- « qu'aux enfans ».

Les Catalans et les Aragonais écoutèrent avec transport les paroles de leur général. Le soir même l'armée se mit en marche. Roger et un certain Marulli conduisaient l'avant-garde, rangée sous deux bannières, celle de l'empereur et celle du grand-duc. L'infanterie suivait tous les ordres de Corboran de Alet, brave officier; elle formait un seul corps et faisait porter ses drapeaux en tête, pour indiquer qu'elle était déterminée à tout hasarder. Les drapeaux étaient au nombre de deux; on voyait sur l'un les armes du roi d'Aragon, et sur l'autre celles du roi de Sicile; les Catalans et les Aragonais avaient mis comme condition, dans leur traité avec l'empereur grec, qu'ils auraient le droit de porter partout où ils iraient le nom et l'image de leur prince.

A minuit, ils sortirent du rempart qui séparait le promontoire du continent. Au point du jour, ils tombèrent sur le camp des Turcs. Roger et Marulli commencèrent l'attaque avec la cavalerie: les Almugavares ne restèrent pas long-temps en arrière. Surpris au milieu du sommeil, les Turcs ne surent où donner de la tête: ils coururent aux armes pour se défendre, eux, leurs femmes et leurs enfans; mais ce fut sans ordre et sans discipline. Leur

sang coula par torrens ; jamais ils n'avaient rencontré de tels ennemis. Peu à peu leur étonnement se changea en désespoir ; ils prirent la fuite en laissant treize mille des leurs sur le champ de bataille. Les Espagnols les poursuivirent d'abord ; mais, ne connaissant pas le pays, ils revinrent dans le camp abandonné. Après s'y être partagé le butin, ils reprirent la route du promontoire pour s'y mettre en sûreté.

De Cyzique, le grand-duc fit annoncer à l'empereur la brillante victoire qu'il avait remportée sur les ennemis de son empire. Cette nouvelle fut suivie de quatre galères qui allèrent offrir à Andronic et à son fils Michel, qu'il avait associé au trône, les plus riches présens. L'épouse de Roger reçut de l'armée espagnole ce que l'on avait enlevé de plus précieux aux femmes turques. Tout cela ne pouvait manquer d'accroître l'impression que devait produire la nouvelle de la victoire même. Les Grecs se livrèrent à des transports de joie immodérés, sur la défaite de leurs ennemis mortels, et les éloges donnés au grand-duc et à ses braves Espagnols furent proportionnés à ces transports. Mais cette ivresse dura peu ; lorsque la froide raison eut

repris ses droits, on se dit que l'on n'avait fait que changer d'ennemis, puisque les Catalans allaient être maîtres de l'empire, et sans doute ne mettraient plus de bornes à leurs prétentions. Ces soupçons trouvaient surtout accès auprès du jeune empereur Michel, qui, peu de temps avant l'arrivée des Espagnols, avait fait une tentative inutile pour repousser les Turcs, et voyait ainsi sa gloire effacée par celle de Roger. Un trône partagé est le théâtre d'interminables dissentions. On en vit alors une nouvelle preuve. Le fils haïssait l'homme qui venait défendre son père. Le père lui-même ne tarda pas à soupçonner le grand-duc. Il s'étonnait que Roger ne poursuivît pas ses avantages pour délivrer entièrement l'empire des Turcs. La cause en était dans la mauvaise saison, dans l'état affreux des chemins, dans le manque de guides sûrs, et surtout dans la complaisance que le grand-duc était forcé d'avoir pour son armée, s'il voulait en conserver l'affection et le dévouement. Sommé de s'expliquer sur son inaction, il le fit avec la franchise d'un homme qui ne fait point un mystère de sa position. Mais on était peu disposé à Constantinople à entrer dans ces considérations; et si l'on permit au grand-duc de

passer l'hiver à Cyzique, c'est qu'on n'avait aucun moyen de l'en empêcher; encore aimait-on mieux prendre ce parti que de le rappeler en Europe. Tout fut disposé en conséquence: Andronic fit approvisionner Cyzique; la princesse Marie s'y rendit pour se réunir à son époux; la flotte alla hiverner dans l'île de Chio, et les soldats réglèrent avec leurs hôtes, les Cyzicéniens, les conditions auxquelles ils devaient être logés et nourris. Tout allait encore d'une manière supportable: l'hiver se passa de la sorte; seulement Fernan Ximenès de Arenos, officier distingué, se brouilla avec le grand-duc, quitta l'armée, accompagné des siens, et repartit pour la Sicile: il n'alla pas jusque-là: en traversant l'Attique, il entra au service du duc de ce petit Etat, et y demeura jusqu'au temps où de nouveaux troubles survenus parmi ses compatriotes le rappelèrent à Gallipoli.

Le grand-duc, avant d'ouvrir la seconde campagne, avait à payer ses troupes. Comme les sommes nécessaires à cet effet n'arrivaient pas, il résolut d'aller les chercher en personne à Constantinople. Il s'y rendit donc avec sa femme. Il ne tarda pas à s'apercevoir qu'il y avait de puissans ennemis. Tous ceux qui tenaient au

parti du jeune empereur se faisaient un devoir de le calomnier. Le prince lui-même évitait avec soin sa présence; outre l'affront que lui avait fait le grand-duc en battant les Turcs, il se plaignait encore de ce que l'armée espagnole avait hiverné dans un pays d'où il tirait la plus grande partie de ses revenus. Cependant Andronic accorda à Roger ses demandes. Celui-ci, laissant sa femme à Constantinople, revint à Cyzique avec des sommes considérables et des mandats sur les îles voisines. Pour apaiser le jeune empereur, toutes les dettes que les soldats avaient faites chez leurs hôtes furent payées, et le général en chef, voulant donner à l'armée un exemple de magnanimité et de désintéressement, fit brûler sur la place publique les comptes relatifs aux dommages qu'elle avait causés. La paye par avance de quatre mois de solde augmenta l'enthousiasme des troupes et leur bonne volonté pour de nouvelles entreprises.

Faire lever le siége de Philadelphie assiégée par les Turcs, fut le principal objet de la campagne. Roger était occupé des préparatifs nécessaires, lorsque survint entre les Almugavares et les Alains une querelle qui fut terminée par un combat. Les Alains se plaignaient

depuis long-temps de la partialité du général; l'aigreur croissait de jour en jour ; il ne fallait plus qu'un prétexte insignifiant pour faire prendre les armes; ce prétexte fut un boisseau d'avoine que deux Alains prétendaient leur appartenir, tandis que deux Almugavares soutenaient le contraire. Dans la discussion qui s'éleva à ce sujet, l'un des Alains laissa échapper que, si le grand-duc continuait ses injustices envers eux, il pourrait bien être traité comme le grand-domestique qu'ils avaient mis en pièces. Les Almugavares ne manquèrent pas de rapporter ce mot à Roger, et soit qu'il y consentît expressément, soit que son silence fût une approbation, ils attaquèrent les Alains la nuit suivante. Le brave fils du chef des Alains fut tué dans cette mêlée : après en avoir massacré trois cents, les Almugavares cessèrent le combat. Roger aurait bien voulu alors s'être montré moins indulgent, si tant est qu'il eût pu empêcher par-là cet événement déplorable; il fit de vains efforts pour apaiser le général Grégoire : ce prince offensé résista même à l'attrait d'une somme considérable que Roger lui fit offrir, espérant qu'avec de l'argent il obtiendrait tout d'un barbare. Une grande partie des Alains se séparèrent aussitôt de l'armée,

et l'on n'obtint qu'à force de présens et de promesses, de quelques centaines d'entre eux, qu'ils consentissent à accompagner encore les Espagnols. Grégoire resta à leur tête, parce qu'il crut que c'était là le seul moyen de venger un jour la mort de son fils sur celui qui, à ses yeux, en était l'auteur.

L'armée se mit en mouvement au mois de mai de l'an 1303. Elle consistait en six mille Catalans ou Aragonais, environ huit cents Alains, et quelques compagnies romaines, c'est-à-dire grecques, sous les ordres de Marulli. Un quartier-maître général, nommé Nostongus, et élu par l'empereur, la suivait, pour empêcher, autant que possible, le vol et le pillage. Sur la route de Philadelphie, Roger s'arrêta d'abord devant Germe, place forte occupée par les Turcs. Il se disposait à les y attaquer, lorsque ceux-ci, voyant qu'ils ne pouvaient tenir dans la place, prirent la fuite. Leur arrière-garde fut poursuivie par les soldats du grand-duc, qui firent sur elle un butin considérable. Roger fit observer dans cette campagne la discipline la plus sévère, parce qu'il comprit qu'il n'avait que ce moyen pour conserver son crédit à la cour de Constantinople. Mais une conséquence de ce changement de méthode fut l'affaiblis-

sement de l'amour que lui portaient ses soldats. Plus il approchait de Philadelphie, plus les sollicitations des habitans de cette ville devenaient pressantes; ils le faisaient supplier d'arriver en hâte à leur secours, car ils étaient sur le bord de l'abîme. Il leur fit répondre d'avoir bon courage, qu'il les délivrerait bientôt de tant de calamités. Les Turcs, qui étaient déjà en possession de toutes les places voisines, et qui s'attendaient de jour en jour à voir tomber Philadelphie, ne furent pas peu étonnés en apprenant l'arrivée d'une armée grecque, car c'était le nom que l'on donnait à celle du grand-duc.

Accoûtumé à vaincre dans toutes les rencontres contre les Grecs, le général caramanien Alisurius leva sur-le-champ le siége de Philadelphie, et après avoir jeté dans les forts environnans une garnison suffisante, il alla au-devant du grand-duc, fermement résolu à venger la défaite de l'année précédente. Son armée était composée de 8,100 cavaliers et de 12,000 fantassins; ils étaient tous originaires de la Caramanie, où habitait la plus brave des peuplades turques. Quoique les Espagnols fussent fort inférieurs en nombre aux Turcs, ils les surpassaient en fermeté, en discipline

et en talens militaires. Dès que Roger vit avancer les Turcs, il fit de sa cavalerie trois divisions, les Alains, les Romains et les Catalans. Corbaran de Alet en fit autant pour l'infanterie. A un signal convenu, l'attaque se fit sur tous les points, et l'on vit de nouveau, dans cette rencontre, que les Almugavares étaient des troupes incomparables, tant pour assaillir que pour se défendre. Le combat devint particulièrement acharné autour des aqueducs de Philadelphie. Les Turcs se battirent avec une opiniâtreté sans exemple, et ne songèrent à la retraite que lorsqu'ils virent leurs escadrons fort éclaircis. De huit mille cavaliers, il s'en sauva à peine mille, et les fantassins, après l'action, n'étaient pas plus de huit cents. Alisurius, blessé, n'échappa qu'avec des efforts inouïs. L'armée espagnole perdit quatre-vingts chevaux et cent hommes de pied; mais quelque faible que fût cette perte, le grand-duc ne se hasarda point à poursuivre l'ennemi. La crainte d'embûches dressées par les Turcs l'emporta sur l'avantage qu'il aurait pu y avoir à les détruire. Dès que Roger s'avança vers Philadelphie, les garnisons turques abandonnèrent les forts pour partager la déroute de l'armée : cependant il n'entra qu'avec précau-

tion dans la ville, redoutant toujours que des ennemis ne se tinssent encore cachés dans les environs.

Cette nouvelle victoire enfla le courage des villes grecques de l'Asie mineure, qui depuis quelques années se considéraient comme la proie des Turcs. Les habitans de Philadelphie, ivres de joie, allèrent à la rencontre de leurs libérateurs. A leur tête était l'évêque Théoleptos, homme pieux, qui, par ses exhortations, avait empêché la reddition de la place, et aux prières duquel on attribuait la défaite des idolâtres, pour ne pas devoir trop de reconnaissance à la bravoure des Occidentaux. Roger entra dans la ville suivi de la cavalerie; après lui venaient les étendards enlevés aux vaincus, et derrière, plusieurs voitures chargées de butin, accompagnées par les femmes et les enfans turcs faits prisonniers. L'infanterie espagnole fermait la marche, et excitait le plus grand étonnement par la bizarrerie de son costume, mélange singulier d'indigence et de pompe. L'armée passa quatorze jours à Philadelphie, au sein des réjouissances et des festins. Mais la bonne intelligence des Orientaux et des Occidentaux ne fut pas de longue durée : ils étaient de mœurs trop opposées pour pouvoir

vivre long-temps en paix. Si les Espagnols étaient fiers de leur valeur, les Grecs ne l'étaient pas moins de leur piété : les libérateurs étaient sans modération dans leurs demandes; les délivrés n'accordaient qu'avec mesquinerie. Ceux-là faisaient valoir leurs services; ceux-ci leurs souffrances et leur épuisement, fruit d'un long siége. Pour laisser quelque relâche aux Philadelphiens, Roger entreprit une excursion du côté de Culla, où les Turcs avaient reparu : son approche détermina soudain leur fuite, et il fut reçu comme un sauveur par les habitans de Culla, qui s'étaient rendus aux Turcs peu auparavant. L'humeur belliqueuse des Occidentaux du quatorzième siècle leur inspirait le plus profond mépris pour la lâcheté des Grecs d'alors. De là vinrent les mesures sévères de Roger, qui fit pendre dans sa marche les gouverneurs perfides, partout où il put les saisir : de là aussi peut-être la rigueur avec laquelle il exigea de fortes contributions. L'idée que les richesses des Grecs tomberaient sans cela entre les mains des Turcs, contre lesquels ils ne savaient pas les défendre, devait fortifier en lui une avidité naturelle, surtout depuis qu'il avait vu d'assez près la mauvaise administration de la cour de

Constantinople, pour être convaincu qu'Andronic ne remplirait pas ses engagemens.

De Culla, le grand-duc revint à Philadelphie. Il y tint un conseil de guerre pour concerter les opérations de la campagne. Les chefs de l'armée espagnole convinrent unanimement que l'on ne pouvait pénétrer plus avant avec sûreté, sans s'être assuré des places maritimes. Cette résolution fit de la campagne entreprise d'abord contre les Turcs, une campagne dirigée contre les Grecs pacifiques. De Philadelphie, Roger marcha vers Nicée, parce qu'il avait appris, disait-il, que cette riche cité était encore assiégée par les infidèles : il ne trouva point d'ennemis devant Nicée, mais il le devint lui-même, et se fit payer, comme à Philadelphie, de fortes contributions. De Nicée il passa à Magnésie. La position presque inexpugnable de cette ville le détermina à en faire une place d'armes; il y déposa donc ses trésors, et la choisit pour l'entrepôt de tout son butin à venir. Il séjournait encore à Magnésie, lorsque les députés de Tyr y arrivèrent pour solliciter son secours. Leur patrie, assuraient-ils, n'était pas assez forte pour résister aux attaques réitérées des Turcs; il serait aisé d'ailleurs, ajoutaient-ils, de faire main-basse

sur ces brigands, pourvu qu'on choisît le moment favorable; car, peu accoutumés à trouver quelque résistance, ils se retiraient la nuit dans les bois, et commençaient leurs dévastations au point du jour. Le grand-duc, dont le caractère entreprenant s'accommodait fort de cette proposition, se hâta d'aller au secours des Tyriens, et cacha si bien sa marche, qu'il arriva devant Tyr sans que les Turcs en fussent informés.

Le jour de son arrivée, au lever du soleil, les Turcs parurent dans la plaine de Tyr, et poussèrent jusqu'aux portes de la ville pour piller des voyageurs isolés. Tout à coup Corbaran de Alet sortit de son embuscade avec deux cents chevaux et huit cents hommes de pied. Les Turcs tressaillirent; ce qu'ils voyaient leur paraissait une illusion. Corbaran de Alet n'en attaqua qu'avec plus de vigueur. En peu d'instans le combat fut engagé, et la plupart des Turcs taillés en pièces: le reste prit la fuite vers les montagnes; les Espagnols les poursuivirent sans réfléchir à la différence qu'il y avait entre leur grosse cavalerie et la cavalerie légère des Turcs. Cependant l'avantage resta de leur côté jusqu'au moment où les Turcs, pour se sauver plus facilement, descendirent de

cheval et escaladèrent une hauteur voisine fort escarpée. Corbaran de Alet crut devoir les y attaquer encore. Voyant qu'il ne pouvait le faire avec succès qu'en combattant à pied, lui et les siens, il donna l'exemple de l'intrépidité, sauta à bas de son cheval, et se mit à gravir : ses soldats le suivirent, mais la fortune passa du côté des Turcs. Quelques efforts que fissent les Espagnols pour arriver au sommet de la colline, ils n'y purent réussir : Corbaran de Alet se sentant embarrassé par sa pesante armure, la quitta ; ses braves compagnons l'imitèrent. Ces inutiles efforts se terminèrent par la mort de ce vaillant capitaine, qui fut atteint et renversé d'un trait à la tête. Aussitôt que ses gens le virent tomber, ils abandonnèrent le combat, et rapportèrent son corps à Tyr, où il fut enterré avec dix autres dans une Eglise que rendaient sainte les cendres de Saint Georges d'Aragon. Les Espagnols séjournèrent huit jours à Tyr, et Roger donna de là à la flotte l'ordre de quitter Chio pour se rendre sur les côtes du continent d'Asie, et attendre à Anée de nouvelles directions.

Pendant ce temps, Bérenger de Rocafort s'était arrangé avec le roi de Naples, et lui avait rendu ses villes, après en avoir obtenu ce

qu'il demandait. Jaloux de prendre part aux miracles que faisaient ses compatriotes sur les rivages de l'Asie mineure, il s'embarqua à Messine avec deux cents chevaux et mille Almugavares bien équipés, et, après une heureuse navigation, arriva à Constantinople. Andronic le reçut comme un homme dont le secours est nécessaire, et lui ordonna de se réunir à Roger. Rocafort rencontra en chemin la flotte qui se rendait de Chio à Anée, se joignit à elle, et d'Anée fit donner avis au grand-duc de son arrivée. Cette nouvelle causa une joie vive dans l'armée de Roger, soit à cause des renforts qu'elle annonçait, soit par le souvenir de la bravoure de Rocafort, qui passait pour un des plus vaillans capitaines de l'Espagne. Roger lui envoya aussitôt un homme de confiance pour le saluer. Cet homme était Ramon Montaner, qui s'acquittait dans l'armée espagnole de tous les emplois pour lesquels sont nécessaires et l'adresse, et la présence d'esprit; guerrier qui maniait aussi bien la plume que l'épée, et qui écrivit dans la suite l'histoire des exploits de ses compagnons. Montaner se mit en route avec vingt cavaliers, et eut plus d'une fois l'occasion de s'ouvrir un passage avec le glaive. Il arriva heureusement

à Anée, et trouva Rocafort très-disposé à se réunir à Ephèse avec le grand-duc. Cinq cents Almugavares demeurèrent pour la défense des vaisseaux; les autres prirent avec Rocafort la route d'Ephèse. Roger y arriva peu après avec toute son armée. Les généraux se revirent avec autant de plaisir que les soldats. Rocafort eut la place de sénéchal vacante par la mort de Corbaran de Alet; et pour se l'attacher encore plus, Roger lui promit la main de sa sœur. Cent chevaux, des armes et des gratifications payées d'avance, gagnèrent sur-le-champ la fidélité des nouveaux venus. Roger était généreux sans peine aux dépens des Éphésiens, obligés non-seulement de nourrir les Espagnols, mais encore de livrer leurs trésors. Les historiens grecs n'ont pas assez de termes pour décrire les mauvais traitemens qu'Ephèse eut à essuyer. « Le brigandage, dit Pachymères, qu'exerça « le grand-duc à Pyrgos et à Ephèse, est in- « calculable; aussi pouvait-on dire de ceux « qui tombaient entre ses mains, qu'ils avaient « passé de la pluie sous la gouttière. »

De grandes provisions d'armes et de riches trésors furent transportés sous une bonne escorte d'Ephèse à Magnésie. L'armée se mit en marche pour Anée, où Fernando Arens était

avec la flotte. Lorsqu'elle fut près de cette place, tout l'équipage des vaisseaux vint à sa rencontre : on se réjouit vivement de se trouver réunis : dans les premiers transports de cette joie, on ne crut pas impossible de chasser entièrement les Turcs de l'Asie mineure : on s'abandonna aux plus brillantes espérances. Le grand-duc accrut l'ivresse générale en faisant payer une gratification à toute l'armée. Diego de Oros, gentilhomme aragonais, fut envoyé avec trente cavaliers et cent fantassins pour rester en garnison à Tyr. C'était compter un peu trop sur la terreur qu'inspirait le nom espagnol. Roger convoqua les principaux chefs pour un conseil de guerre. On y convint qu'il fallait retourner dans les provinces orientales, repasser les monts, et pénétrer en Pamphylie, où l'on en viendrait avec les Turcs à une action décisive. Mais avant que ce plan d'opérations fut mis en train, l'armée espagnole se vit presque attaquée elle-même dans les murs d'Anée. Le turc Sarkan poussa ses courses jusque-là, et mit tout le pays à feu et à sang. Les Espagnols, indignés d'une témérité qui leur parut une insulte, tombèrent sur Sarkan, et l'enveloppèrent si bien, qu'il eut grand'peine à échapper, laissant sur la place mille cava-

liers et deux mille fantassins. Cette défaite des Turcs donna aux Espagnols d'autant plus de joie et d'espérance pour la campagne près de s'ouvrir, qu'elle était pour eux une faveur inattendue du sort, et non le résultat d'un plan de guerre déjà commencé.

Roger et les autres chefs crurent devoir profiter de cette disposition des esprits : on se mit en marche sans délai : on traversa la Carie et toutes les provinces situées entre la mer Egée et l'Arménie : l'ennemi ne se montra nulle part ; il s'était déjà retiré bien loin. Les Espagnols, en parcourant ces contrées, étaient un objet d'étonnement et d'effroi pour leurs paisibles habitans ; mais comme ils n'y faisaient aucun séjour, cette impression était supportable.

L'armée venait d'arriver au pied du mont Taurus, qui sépare la Cilicie de la petite Arménie. Les chefs résolurent de faire halte pour examiner, avant d'aller plus avant, un pays qui paraissait de nature à receler des embuscades. Ils délibéraient encore, lorsque quelques chevaux légers revinrent en hâte annoncer qu'une grande armée ennemie s'avançait. Ce n'était pas trop le moment de livrer bataille ; les Espagnols étaient las de leur longue mar-

che, mais il n'y avait pas à choisir, il fallait prendre le sort comme il s'offrait. Les deux armées furent bientôt en présence. Selon le rapport de Montaner, les Turcs étaient au nombre de vingt mille fantassins et de dix mille cavaliers. Les Almugavares, accoutumés à braver l'ennemi le plus supérieur, promirent à leurs officiers des prodiges de bravoure, et d'après un ancien usage, frappèrent la terre de la pointe de leurs épées et de leurs lances, en s'écriant : « *Fer, réveille-toi!* « Les chefs ne pouvaient avoir de garantie plus sûre.

La cavalerie turque faisait face à l'aile gauche, et l'infanterie à l'aile droite des Espagnols. Roger, avec sa cavalerie, s'opposa au front de l'ennemi, qui fit son attaque sur ce point et sur les flancs : Rocafort et Marulli adoptèrent la même manœuvre. A peine commencée, la mêlée devint générale ; un bruit affreux l'accompagnait : de part et d'autre la vie et la liberté dépendaient de la victoire ; mais au fait, le péril était plus grand pour les Espagnols, qui combattaient dans un pays où aucune retraite ne leur était possible. Au premier choc, l'armée espagnole plia ; elle se ravisa dès que ses officiers eurent prononcé le mot d'*Aragon*. Lorsqu'on en vint à manier le sabre et l'épée,

la supériorité des Occidentaux parut manifeste ; non-seulement ils s'en servaient mieux, mais ils étaient mieux couverts. Le sang commença à couler par torrens. La rage des Espagnols était cette ancienne rage qu'ils avaient si souvent exercée sur les infidèles : celle des Turcs ressemblait plus au désespoir. On combattit ainsi jusqu'à la nuit. Les Turcs se lassèrent les premiers, quoique l'expression de leurs traits fit bien voir que cette lassitude était celle de leur force, et non celle de leur courage. Les Espagnols, après avoir conquis le champ de bataille, ne poussèrent pas plus loin leurs exploits : ils y passèrent la nuit, et le soleil du lendemain vint leur montrer leur victoire dans toute son étendue. Un silence horrible qu'interrompait le gémissement seul des mourans, régnait autour d'eux : la terre était abreuvée de sang : là, les chevaux et les hommes étaient entassés pêle mêle ; ici des cadavres humains couvraient le sol. L'ennemi, suivant Montaner, laissa sur la place 6,000 cavaliers et 12,000 fantassins. Cet historien ne parle pas de la perte des Espagnols ; elle fut considérable, sans doute, mais non pas comparable à celle de leurs ennemis, puisque malgré leur petit nombre, ils formaient encore une armée

qui pouvait occuper avec succès le théâtre de la guerre.

Après ce glorieux triomphe, les soldats demandaient qu'on les conduisît en Arménie, et jusqu'aux frontières de l'ancien empire romain; mais les chefs ne crurent pas devoir céder à cette humeur belliqueuse.

Lorsque le butin eut été rassemblé et réparti, Roger conduisit ses troupes sur la limite qui sépare la Natolie de l'Arménie; mais il ne crut pas devoir s'engager sans éclaireurs dans des pays dont il connaissait à peine le nom. On approchait d'ailleurs de la mauvaise saison; les provinces déjà conquises n'offraient aucune sûreté, à part celle qu'on pouvait s'y faire avec l'épée. Roger reprit donc la route qu'il avait d'abord suivie; ce fut à la vérité au grand désavantage des Grecs, qui voulaient bien être délivrés des Turcs, mais non faire le moindre sacrifice. Ainsi s'expliquent sans peine les vexations commises par les Espagnols; on n'a pas besoin d'ajouter foi à toutes les plaintes que forment sur cette retraite Nicéphore Grégoras et Pachymères. La guerre a aussi ses droits, et le soldat qui, ne recevant point de paie régulière, est forcé de se nourrir lui-même, mérite une double indulgence.

Le projet du général espagnol était de revenir à Anée, et d'y établir les quartiers d'hiver de ses troupes. La retraite se fit très-lentement, afin que les Grecs ne pussent pas la prendre pour une fuite. En arrivant aux environs de Magnésie, Roger apprit qu'une révolte y avait éclaté, qu'on s'était emparé de ses arsenaux et de ses trésors, que la garnison espagnole de cette place forte avait été en partie massacrée, en partie plongée dans des cachots. Le bruit était fondé; voici comment cet événement avait eu lieu.

Un certain Attaleirtes, aussi pervers que déterminé, persuada aux principaux habitans de Magnésie que ce serait à eux à piller dès que le grand-duc ne trouverait plus de quoi piller dans les autres grandes villes. La défiance naturelle des Grecs d'Asie pour les Occidentaux le fit écouter favorablement par les Magnésiens: on conspira, et lorsque tout fut prêt, on tomba sur la faible garnison espagnole qui fut ou égorgée, ou emprisonnée. On s'empara ensuite des trésors, des armes, des vivres et des chevaux que Roger y avait laissés. La position et les fortifications de la place la rendaient aisée à défendre. Attaleirtes, riche en ressources de tout genre, pourvut surtout à ce que dans

le siége qu'il prévoyait Magnésie ne manquât pas d'eau. A cet effet on s'empara d'un champ où il y avait une source. On n'était d'ailleurs dépourvu ni de provisions, ni d'aucun moyen de défense ; on attendait le siége avec cette tranquillité que donne le désespoir, une fois que le crime est commis.

Le retour des Espagnols amena le moment de la vengeance. Roger fut vivement indigné lorsqu'il apprit la conduite perfide et cruelle des Magnésiens envers lui et ses gens : tout fut bientôt prêt pour assiéger la ville rebelle ; les machines étaient là : Roger fit donner un assaut. Les Magnésiens se défendirent avec une valeur digne du danger où ils se trouvaient. L'assaut échoua ; une grande partie des soldats de Roger y périt, et il fut exposé lui-même aux railleries des assiégés. Pour se donner encore plus d'avantage, ceux-ci criaient sans cesse : *Vive l'empereur Andronic !* voulant donner par-là à entendre qu'ils étaient d'accord avec lui. Roger crut forcer la ville à se rendre après l'assaut manqué, en détruisant les aqueducs ; mais une vigoureuse sortie des Magnésiens fit échouer son projet. Lorsqu'il vit que tous les efforts étaient inutiles, il demanda, mais envain, qu'on lui rendît ses trésors. La

rage des Magnésiens était montée trop haut pour que l'on pût attendre d'eux la moindre condescendance. Ils s'enorgueillirent d'autant plus, qu'ils apprirent que leur conduite et leur vaillance trouvaient des partisans à la cour de Constantinople. Andronic, toujours en contradiction avec lui-même, comme cela arrive à la faiblesse, s'efforçait de les servir. Sans songer que la perte de ce que les Magnésiens avaient volé au grand-duc ne ferait que rendre celui-ci plus inexorable dans ses demandes, il insista sur la levée du siége de Magnésie, disant qu'il avait besoin de moyens pour étouffer une révolte qui avait éclaté en Thrace. Le grand-duc tomba alors dans un embarras d'autant plus grand, que les Alains qui se trouvaient dans son armée s'en séparèrent aussitôt, et retournèrent en Europe. Il se vit contraint de renoncer malgré lui au siége de Magnésie et à l'espoir de recouvrer ses trésors. Les maux auxquels il se voyait exposé par la faiblesse de l'empereur auraient justifié une scission absolue de sa part; mais soit qu'il regardât cette scission comme trop dangereuse dans sa situation, soit que, par égard pour sa jeune épouse, il se fît un devoir de plus de complaisance, il obéit à l'empereur,

lès. Le siége de Magnésie, retourna d'abord à Andrinople avec son armée, et passa de là à Gallipoli.

A peine y fut-il arrivé, que sa belle-mère et sa femme s'y rendirent pour lui dire au nom de l'empereur que la révolte des Bulgares était presque entièrement apaisée, et que la cour souhaitait fort que la plus grande partie de son armée restât en Asie, tandis que quelques milliers d'hommes seulement iraient au secours du jeune empereur Michel. Roger vit clairement qu'on l'avait trompé : il répondit qu'il ne pouvait diviser ses troupes. Sa belle-mère retourna à Constantinople avec cette réponse : sa femme resta près de lui. La guerre d'Asie s'était terminée sans avoir donné de résultat positif.

Lorsque l'activité des Aragonais et des Catalans n'eut plus d'objet, ils devinrent à charge à eux-mêmes, et surtout au pays où ils faisaient leur séjour. Le grand-duc ne se méprit point sur sa propre situation : s'il avait en lui-même de grandes ressources, il était dans une circonstance fort épineuse, et il avait besoin de prendre un parti. Haï de l'héritier du trône, odieux aux Grecs d'Asie et aux Alains, dont le chef n'avait point oublié la mort de son fils ; et par-dessus tout cela dénué d'ar-

gent depuis qu'il avait perdu ses trésors amassés à Magnésie, que devait-il faire? Ce qui lui parut le plus sûr, ce fut de passer d'Asie, où il ne pouvait rester, dans la Chersonèse de Thrace, de faire de Gallipoli une place forte, et de contraindre ainsi par sa position l'empereur grec à remplir ses engagemens. Ce projet fut exécuté peu après le départ de sa belle-mère; et dès que son armée eut été répartie de Gallipoli dans les villes et dans les villages voisins, il prit lui-même la route de Constantinople pour y traiter ses propres affaires.

Quatre galères l'y conduisirent escorté d'une troupe d'élite. Sa pompe, à son entrée, charma un moment tous les esprits. On le conduisit jusque dans le palais, où il fut reçu avec toutes les marques de la considération et de la confiance. Il félicita adroitement l'empereur sur la reprise des provinces d'Asie, et le força ainsi à louer beaucoup la bravoure espagnole. Après cette présentation publique, il eut des audiences particulières: il n'y cacha point qu'on le réduirait au désespoir, lui et son armée, si l'on tardait plus long-temps à acquitter la paye promise. L'empereur donna à entendre que le butin fait en

Asie devait en tenir lieu ; mais Roger lui ayant répondu que le soldat avait coutume de manger, de dépenser ce qui n'était que butin, et de ne se fier que sur sa paie, Andronic s'engagea à la donner sous peu.

Tandis que le grand-duc était encore à Constantinople pour y suivre auprès du ministre des finances ses affaires et celles de son armée, Bérenger de Entenza débarqua à Gallipoli avec 300 chevaux et 1,000 Almugavares. Comme Andronic l'avait fait inviter coup sur coup à cette expédition, il devait s'attendre à être bien reçu : il l'aurait été, sans doute, dans un autre état de choses ; mais au moment où la cour de Constantinople ne songeait qu'aux moyens de se délivrer de ces importuns Espagnols, rien ne pouvait lui être plus désagréable que de voir leur nombre s'augmenter, et nous pouvons en croire Pachymères, lorsqu'il assure que l'empereur aurait vu avec plaisir Berenger de Entenza reprendre sur-le-champ la route de la Sicile. Ce qui plongeait la cour dans de nouveaux embarras fut pour Roger une source d'espérances. Il représenta habilement le nouveau débarqué comme un des plus grands généraux du monde ; il alla même jusqu'à dire qu'il était prêt à déposer les mar-

ques de la dignité de grand-duc pour les remettre à Berenger de Entenza, qui, par la noblesse de sa race, les méritait beaucoup plus que lui. Roger ne voulait par là qu'exciter la curiosité du faible Andronic, sachant bien que, dès qu'il y aurait réussi, il pourrait suivre aisément ses autres projets. Sa position le forçait à tirer tout le parti possible de la décadence de l'empire grec; il n'ignorait pas qu'il était odieux à l'héritier du trône, et il cherchait tous les moyens de rendre cette haine impuissante : pour y réussir, il avait besoin de s'élever chaque jour davantage : il instruisit donc sans délai son ancien compagnon d'armes de tout son plan, et tous les deux jouèrent leur rôle aussi bien que s'ils s'y étaient préparés à loisir.

Curieux de connaître le plus grand héros de l'Occident, Andronic fit inviter Bérenger de Entenza à venir de Gallipoli, où il avait jeté l'ancre, à Constantinople. Bérenger fit le dédaigneux; et lorsqu'après une seconde invitation il se fut rendu à Constantinople, accompagné de deux galères et d'un cortége brillant, il se montra si peu empressé de rendre visite à l'empereur, qu'il osa y mettre pour condition qu'Andronic lui livrerait en otage son

second fils, le prince Jean. Plus l'impression que produisit sur la cour cette demande sans exemple fut forte, plus le grand-duc en tira parti. Il donna pour excuse des prétentions d'Entenza les mœurs de l'Occident que l'on connaissait peu à Constantinople, et fit sonner si haut sa naissance, que l'empereur fut sur le point de se prêter à l'extravagante demande du général espagnol: ses courtisans les plus intimes l'en empêchèrent, mais comme il ne pouvait renoncer à l'envie de voir Entenza, on convint, pour tout arranger, que Bérenger se désisterait de sa demande d'un otage, et paraîtrait à la cour sur la parole de l'empereur qu'il n'y aurait rien à craindre pour sa liberté. Pour ne pas abandonner entièrement son rôle, Bérenger ne resta que peu d'heures au palais, et chaque soir il retournait sur son navire, comme si la sûreté d'une personne aussi importante que la sienne eût rendu cette mesure indispensable. Ce manège dura plusieurs jours, jusqu'à ce que Roger et Entenza eurent enfin l'empereur en leur puissance. Il s'éleva alors entre eux, en présence de ce souverain, un combat de générosité: l'un soutint qu'il ne pouvait plus porter le titre de grand-duc après l'arrivée d'un homme aussi considérable qu'En-

tenza; l'autre, pour ne pas lui céder en grandeur d'ame, jura qu'il ne se déciderait jamais à recevoir les honneurs qu'avait mérités un autre homme, son compagnon d'armes et son ami. Andronic, placé au milieu d'eux, et appelé par son rang à juger cette querelle, décida que Bérenger de Entenza deviendrait grand-duc, mais que Roger de Flor, pour dédommagement, serait nommé *césar*. Roger atteignit ainsi à son but, qui devait être, après s'être fait membre de la famille impériale, d'arriver dans la hiérarchie politique à un rang plus déterminé que celui de grand-duc ou *mégadux*. La simplicité de l'empereur Andronic lui laissait d'autant plus beau jeu, que la manie des titres était alors la passion dominante à la cour de Constantinople.

Le titre de *césar* y était depuis longtemps passé de mode. Exclusivement réservé d'abord à l'héritier du trône, il avait perdu depuis plus de deux siècles cette signification, car les empereurs le donnaient sans y attacher l'idée du droit de succession. Alexis Comnène avait appelé son associé à l'empire *sébastocrator*, et ôté ainsi au nom de *césar* presque tout son éclat: il donna ensuite au mari d'Irène, sa fille aînée, le

titre de *despote*, et celui de *césar* descendait encore d'un degré. Ce n'était donc que le troisième et même le quatrième titre honorifique, si l'on compte le fils aîné du souverain, que l'on appelait en général le jeune empereur. Cependant ce nom emportait avec lui de grandes prérogatives : le césar n'était interpellé que par les mots de *votre majesté :* son diadême était fort riche ; sa tunique supérieure pareille à celle de l'empereur ; ses vêtemens de dessous et ses souliers étaient de soie bleue ; son siége semblable au siége impérial, quoique sans aigle ; sa demeure ordinaire le palais, et lorsque le souverain paraissait en public, le césar marchait ou montait à cheval à son côté.

On comprend donc sans peine que l'élévation de Roger de Flor à cette dignité dut produire quelque impression sur l'esprit des Grecs : les chefs des Alains et des Turcopoles s'étaient toujours contentés de leur solde ; il semblait que les Espagnols en devaient faire autant, et leurs prétentions aux premières places de l'Etat réveillèrent le soupçon qu'ils se proposaient de renverser l'empire grec. Quiconque nourrissait de pareilles idées, se rapprochait de l'héritier du trône, auprès duquel on était d'autant plus sûr de trouver ac-

cès, que Michel passait ouvertement pour ennemi des Occidentaux. L'empire tout entier était dans une fermentation sourde dont les Génois surent profiter pour assouvir leur ancienne haine contre les Espagnols. Ils savaient, disaient-ils, la certitude que le printemps suivant, une flotte considérable arriverait de Sicile pour renverser le trône des Paléologues. « Ce qui est arrivé jusques ici, ajoutaient-ils, « ne doit être considéré que comme le préam- « bule de ce qui se prépare. Tout se fait à « l'instigation et au nom du roi de Sicile, « dont le frère naturel occupera le trône « grec : plus on tarde à se défendre, plus on « a à craindre. Nous sommes prêts nous-mê- « mes à fournir du secours aux Grecs : que « l'empereur fasse un signe, et nous allons « avec cinquante vaisseaux attaquer, disper- « ser la flotte espagnole : nous ne demandons « aucun argent; nous ne voulons que sauver « l'empire. »

Ces discours augmentaient encore la disposition générale des esprits; et ce qu'il y avait de plus fâcheux, c'est qu'ils ne paraissaient pas sans fondement. Lorsque Bérenger de Entenza avait eu à jurer entre les mains de l'empereur qu'il serait *l'ami de ses amis et l'ennemi*

de ses ennemis, il avait excepté le roi de Sicile Frédéric, dont il ne pouvait jamais, disait-il, devenir l'ennemi. De là étaient nés des soupçons que la conduite des Espagnols envers les Grecs n'était pas propre à détruire. Par la nature même des choses, Andronic, après avoir montré une fois sa confiance en leur honnêteté, ne devait pas pousser cette confiance trop loin, tandis qu'ils devenaient eux-mêmes et plus précautionneux et plus réservés, à mesure qu'on leur demandait plus fortement de renoncer à toute vue personnelle, et de se donner tout-à-fait à l'empereur. De plus, le monarque grec n'avait été si libéral de ses titres que parce qu'il s'était flatté d'échapper ainsi au paiement des arrérages. Il arriva de là que ses malheureux sujets de Gallipoli et des environs eurent à souffrir beaucoup plus des vexations du soldat mal payé, et que cette oppression inévitable fut prise pour un projet dangereux. Andronic n'écouta cependant aucune des insinuations par lesquelles on cherchait à l'irriter contre les Espagnols; il imposa silence aux Génois, et ne permit pas à ses propres sujets de l'induire en erreur. Pour faire cesser tous les bruits, il ordonna au césar et au grand-duc

de conduire leurs troupes en Asie, et attendit le résultat de son ordre; comme s'il eût été Dieu lui-même; mais on vit bientôt qu'il est plus aisé de faire un nœud que de le dénouer, et peu après qu'il est souvent dangereux de trancher le nœud qu'on ne peut défaire. A l'aspect de ces corps puissans soulevés les uns contre les autres dans l'empire grec, on devait s'attendre à des évenemens remarquables.

Lorsque Roger et Entenza furent revenus à l'armée pour lui ordonner de reprendre le chemin de l'Asie, on leur demanda s'ils rapportaient la solde arriérée; et sur leur réponse négative, les troupes déclarèrent sans retour qu'elles ne voulaient point avoir affaire avec des généraux qui sacrifiaient l'intérêt général à leur intérêt particulier. Ils se trouvèrent alors dans un grand embarras: les négociations avec la cour recommencèrent, et pour leur donner un caractère plus imposant, l'armée envoya à l'empereur une députation chargée de déclarer que les Espagnols étaient prêts aux entreprises les plus hasardeuses, si l'on n'exécutait ce qui leur avait été promis. Andronic reçut ces députés avec la douceur que le déplorable état de ses finances et de son empire rendait nécessaire. Il voulait d'abord

les renvoyer à Gallipoli avec de belles paroles; mais par la médiation de Entenza, qui, pendant ces entrefaites, était revenu à Constantinople, il s'arrangea avec eux pour une somme considérable qu'il leur fit remettre sur-le-champ. Tout se fût bien passé sans une nouvelle tromperie des Grecs : la monnaie que reçurent les Espagnols était falsifiée ; ils ne s'en étaient pas aperçus eux-mêmes; mais les propres sujets de l'empereur refusèrent de la prendre, et de là naquirent de nouveaux troubles, de nouvelles violences.

Indigné de la conduite de l'empereur, forcé peut-être de pourvoir à sa propre sûreté, le grand-duc Bérenger de Entenza prit la généreuse résolution de rompre tous les liens qui l'attachaient depuis quelque temps à la cour de Constantinople. Le moment où la neutralité pouvait être dangereuse était venu ; il avait à choisir entre le vain titre de grand-duc et l'estime générale de sa nation ; il n'hésita pas, et fit bien. Quelque soin que prît Andronic pour le gagner de nouveau, Bérenger ne tarda pas à lui renvoyer les vases d'argent et d'or qu'il en avait reçus en don; et après avoir jeté dans la mer, aux yeux de ses compatriotes, les marques de sa dignité, il fit

voile la nuit suivante pour Gallipoli par un vent favorable. Sa conduite fut aussi admirée par les Espagnols que calomniée par les Grecs ; mais Andronic vit clairement qu'il en viendrait bientôt à une rupture ouverte avec ces fiers étrangers.

Il mit tout en mouvement pour la prévenir ; il tenait surtout à conserver l'amitié de Roger : sa sœur Irène, belle-mère de Roger, fut d'abord chargée de cette négociation ; comme elle s'en excusa sur sa santé chancelante, l'empereur envoya à Gallipoli le prince Marulli, qui, ayant fait comme général des Grecs la campagne de l'Asie mineure, avait combattu à côté de Roger, et possédait sa confiance. Si cette ambassade réussissait, il y avait les plus grands avantages à attendre de la division qui devait naître entre Entenza et Roger ; mais elle échoua ; Roger déclara qu'il ne pouvait quitter Gallipoli sans devenir entièrement suspect à ses troupes, et qu'il ne voyait pour l'empereur d'autre refuge que l'accomplissement ponctuel des premières conditions, ou des dédommagemens tels que les Espagnols en pussent être satisfaits. Marulli porta cette réponse à Constantinople.

L'embarras de la cour croissait à chaque

instant : les arrérages étaient si considérables, qu'on ne pouvait les payer en monnaie effective : on résolut donc de s'acquitter en donnant des terres et des hommes. Les provinces d'Asie furent assignées aux capitaines espagnols comme indemnité ; ils devaient les tenir en fief avec tous les droits et toutes les redevances usités en Occident. Des aventuriers qui avaient perdu leur patrie ne pouvaient rien demander de mieux. Aussi acceptèrent-ils cette proposition avec joie. Ils y mirent seulement pour condition que l'empereur, en récompense de l'engagement qu'ils prenaient de défendre ses États sur tous les points où il voudrait les appeler, leur donnerait annuellement trente mille écus et vingt mille boisseaux d'avoine. Andronic y consentit, et l'on jura devant l'image de la Vierge l'observation de ce traité. Suivant Pachymères, l'empereur grec excepta les grandes villes du terrain qu'il cédait aux Espagnols en Asie : c'était se conformer à la politique occidentale, qui, depuis le douzième siècle, érigeait les villes considérables en cités libres.

Tout paraissait sur le point de se terminer à l'amiable, lorsque l'esprit perfide et cauteleux des Grecs vint y mettre de nouveaux obs-

tacles. Un certain Chumnos avait été chargé de porter trente mille écus à Gallipoli pour que la Chersonèse de Thrace fût aussitôt évacuée. Ce Chumnos, informé des dissentions qui éclataient parmi les Espagnols, crut devoir en attendre l'issue et tâcher de sauver, s'il était possible, l'argent monnayé, dont l'empereur ne s'était séparé qu'à grand regret. Il s'arrêta plusieurs jours dans le fort de Rimpi, et occasionna ainsi de nouveaux troubles dans le quartier-général des Espagnols, qui, plus impatiens chaque jour de recevoir l'argent, doutaient chaque jour davantage de la bonne foi de Roger.

La méfiance se disposait à éclater, lorsque le césar prévint ce nouveau malheur, en rassemblant à Gallipoli les chefs de ses troupes et les informant de la véritable situation des choses : « Les dangers que j'ai courus, dit-il, « et tout ce que j'ai fait et souffert jusqu'ici « pour le bien de l'armée, ne vous permettent « pas de douter de ma fidélité et de mon dé- « vouement. Pendant la guerre de Sicile, per- « sonne ne m'a soupçonné, quelque orageuses « que fussent les circonstances. Je vous de- « mande à vous-mêmes si depuis notre arrivée « en Asie j'ai jamais été trouvé traître à mon

« devoir. L'empereur à la vérité m'a distingué « de plusieurs manières; mais j'ignore encore « s'il y a une juste proportion entre ces ré- « compenses et mes services. Et cette propor- « tion même existât-elle, suis-je donc homme « à renoncer à de premiers liens pour satis- « faire une honteuse avidité? Je n'ai accepté « le titre de césar que pour vous être plus « utile. La même intention m'a ramené à Gal- « lipoli contre le vœu de l'empereur : je n'en « sortirai que lorsque toutes les conditions du « traité auront été remplies. C'est ma ferme « résolution de partager encore à l'avenir votre « bonne ou votre mauvaise fortune. Si le jeune « empereur lui-même avait l'intention de vous « attaquer; je ferais mon possible pour détour- « ner cette malheureuse pensée; mais si je n'y « réussissais pas, je viendrais joindre mes armes « aux vôtres pour vaincre ou mourir avec « vous ».

Par cette harangue, Roger dissipa les soup- çons et la méfiance. Peu de jours après, les trente mille écus arrivèrent à Gallipoli avec la ratification du traité. Les tristes nouvelles survenues dans cet intervalle à Constantinople avaient hâté cet accommodement. Philadelphie, assiégée de nouveau par les Turcs, était près

de se rendre; l'île de Chio avait été conquise par les ennemis de la chrétienté, qui avaient fait sauter du haut des rochers la plus grande partie des habitans. Mais une nouvelle catastrophe approchait, et l'on ne put l'éviter.

Comme membre de la famille impériale, comme césar, comme feudataire, comme général de l'armée espagnole, enfin pour toutes sortes de raisons, Roger devait desirer de bien vivre avec le jeune empereur Michel. Comme ce prince l'avait toujours fui avec soin, Roger ne pouvait guère aller au-devant de lui avec beaucoup de confiance; et cependant cette démarche était si nécessaire, que Roger, n'eût-il pas eu d'ailleurs la bonne foi germanique de son père, ne pouvait, par prudence même, s'en dispenser; Andronic était vieux, et malgré son titre de *césar*, Roger n'était plus, après sa mort, qu'un simple citoyen, s'il n'obtenait la bienveillance de son successeur. Aucun moment ne lui parut plus convenable à cet effet que celui où il allait repasser en Asie pour attaquer les Turcs jusque dans le sein de leurs propres demeures.

Ceux qui connaissaient le caractère perfide du jeune empereur épuisèrent leur éloquence pour détourner le général espagnol du projet

de se rendre à Andrinople, où Michel avait fixé son séjour. De ce nombre étaient sa belle-mère, ses beaux-frères et sa femme. Celle-ci lui représenta vivement tous les dangers auxquels il s'exposait; c'était, selon elle, une folie que de supposer dans le cœur du prince une étincelle de générosité; « Il vous hait, disait-elle; vous « le savez, et vous voulez vous mettre entre ses « mains! Que deviendrai-je quand vous ne se- « rez plus? que deviendront ma mère et mes « frères quand ils seront privés de l'appui que « jusqu'à présent ils ont trouvé en vous? Nous « savons tous avec certitude que Michel a juré « votre perte; et pourquoi voulez-vous, fort « de votre courage et d'une confiance aveugle, « dédaigner les conseils que l'amour et l'amitié « vous donnent à l'envi »? Maria, n'obtenant rien malgré tant de prières, eut recours aux capitaines de l'armée; ils s'efforcèrent vainement de détourner le césar de son projet: Roger était inébranlable; la sollicitude de sa femme lui paraissait une crainte d'enfant, et pour imposer silence à ses officiers il leur représenta l'indispensable nécessité de ce voyage; il ne s'agissait de rien moins que d'instruire le jeune empereur de son plan d'opérations, afin qu'il ne pût pas s'y opposer, sous prétexte

d'ignorance; cela regardait leur salut à tous; les mal-entendus étaient déjà levés; rien de plus important que de se mettre sur-le-champ en bonne intelligence avec le souverain futur d'un empire auquel ils allaient rendre de nouveaux services.

Les chefs cédèrent à des raisons si puissantes : la jeune épouse du césar n'en fit pas autant; elle ne voulut plus rester à Gallipoli; la perte de son mari et les conséquences qui devaient la suivre lui parurent certaines. Fernando de Aonès fut chargé de la conduire à Constantinople avec quatre galères : au moment où elle s'embarquait, Roger se mit à la tête des trois cents cavaliers qui devaient l'accompagner à Andrinople.

Le 22 avril 1304, l'empereur Michel apprit que le nouveau césar était en route pour lui rendre visite. Étonné de cette apparition inattendue, il lui envoya sur-le-champ un messager pour lui demander s'il venait par ordre d'Andronic ou de son propre mouvement. Roger répondit qu'il venait pour rendre ses devoirs au prince, et s'entretenir avec lui du plan d'opérations dressé pour la campagne suivante. Cette réponse tranquillisa si bien le jeune empereur, qu'il fit dire à Roger qu'il le

verrait avec grand plaisir, et qu'il allait donner les ordres nécessaires pour sa réception. Le jour de la fête de saint Thomas, Roger arriva au palais, et eut aussitôt un entretien avec le prince, qui lui prodigua des marques d'estime et d'affection.

Les jours suivans se passèrent en visites amicales, où Michel sut si bien dissiper toute défiance, que les craintes de la jeune épouse du césar ne parurent plus que des rêves fâcheux; Roger lui-même négligeait tellement sa propre défense, qu'il n'ordonna pas une seule fois à ses gens de se tenir sur leurs gardes. Cependant il n'avait que trop de raisons d'y veiller. Andrinople était remplie de troupes grecques, et là se trouvaient ses plus grands ennemis, tels que le général des Alains, dont le fils avait été tué à Cyzique par les Almugavares; des Turcopoles commandés par le bulgare Basilas et par Mélech; des Grecs de différens corps, etc. Les Orientaux cherchaient à se persuader que Roger n'était venu à Andrinople que pour examiner leurs forces, et parmi leurs chefs il n'en était aucun qui ne haït Roger et ne lui portât envie. On se demandait où en viendrait un homme qui en deux ans s'était élevé au rang de césar: le détester, c'était servir la maison impériale, sur-

tout le jeune empereur, de qui l'on relevait immédiatement. Le chef des Alains, qui n'avait jamais oublié la mort de son fils, fut celui qui témoigna le plus d'amertume et d'ardeur.

Que le jeune empereur y eût consenti ou que l'on se crût sûr de son pardon après le crime, la veille du départ de Roger, le chef des Alains, le Turcopole Mélech et un certain Grégorio se réunirent dans le palais au moment même où le césar, ne soupçonnant aucun piége, était à table avec l'empereur et l'impératrice, et jouissait de tous les droits de l'hospitalité. Vers la fin du repas ils se précipitèrent tous trois dans la salle. Leur physionomie annonçait trop clairement leur intention pour que Roger pût s'y méprendre; il s'élança de dessus son siége, et voulut se mettre en défense; mais avant qu'il eût pu tirer son sabre, le chef des Alains lui avait fendu la tête: la table fut inondée de son sang: l'empereur et l'impératrice s'éloignèrent par des issues différentes pour n'être pas témoin de ce sanglant spectacle. A peine furent-ils sortis que le cadavre de Roger fut mis en morceaux et enlevé de la sorte. L'empereur revint comme par bienséance, et s'informa de ce qu'était devenu l'im-

pératrice. L'impunité des meurtriers fut la preuve de sa complicité.

Roger était âgé de trente-sept ans lorsqu'il termina ainsi sa brillante carrière. La nature l'avait formé pour les grandes entreprises : on eût cru le lire sur ses traits, qui, s'il en faut juger par les descriptions des historiens grecs, étaient laids, mais plein d'énergie. Doué d'un cœur fier et d'une imagination ardente, il était né aventurier; l'habileté avec laquelle il sut se faire le chef de troupes étrangères et gagner leur affection et leur estime à un tel degré, qu'elles le suivirent dans les régions les plus lointaines, prouve qu'il était fait pour commander. Libéral jusqu'à la prodigalité, il trahissait par-là son origine germanique; et peut-être est-ce ce qui le rendit si suspect aux Grecs. Sa femme était dans le sixième mois de sa grossesse lorsqu'il fut tué à Andrinople, et elle accoucha, selon Montaner, d'un fils qui atteignit à l'âge viril. On ignore ce qu'est devenue cette famille.

Pendant que les chefs des Alains et des Turcopoles massacraient le césar, leurs soldats tombaient sur les Aragonais et les Catalans qui l'avaient accompagné. Ceux-ci, aussi peu méfians que leur général, erraient sans armes

dans les rues d'Andrinople ; ils se rallièrent promptement, et, jaloux de vendre chèrement leur vie, se firent des armes de tout ce qui leur tomba sous la main, et se défendirent jusqu'à ce qu'ils succombassent sous le nombre. Trois seulement se sauvèrent, Romon Alguer, Guillaume dez Tous et Bérenger de Roudor de Klobregat. Lorsque toute résistance fut vaine, ils se retirèrent d'abord dans une église : comme on se disposait à les y attaquer, ils escaladèrent une tour, d'où ils se défendirent si bien, qu'on ne put ni les tuer ni les forcer à se rendre : on eût pu les laisser mourir de faim ; mais l'humanité de Michel ne put, après un tel massacre, supporter cette pensée ; il trouva bon de jouer le généreux, de leur donner la liberté avec la vie, et de leur permettre de retourner à Gallipoli. Tous les autres furent ou égorgés ou jetés dans les fers. Le sort de ces derniers fut plus déplorable encore, car ils périrent ensuite dans les flammes. Occupons-nous maintenant des résultats qu'amena le meurtre de Roger.

Cette nouvelle se répandit bientôt dans Constantinople, et Andronic fut assez faible pour laisser paraître sa joie : aussi le peuple fit-il main-basse sur les Aragonais et les Catalans qu'il ren-

contra. Fernando de Aones trouva la mort dans cette émeute; il avait, comme on sait, conduit à Constantinople l'épouse du césar, et était resté depuis dans la maison de son beau-père, Raoul Pagoret, proche parent de la famille impériale. Le peuple demanda à Raoul de lui livrer tous les Espagnols qui se trouvaient chez lui : l'obéissance n'ayant pas été assez prompte, la maison fut incendiée, et l'amiral Fernando périt dans les flammes avec trois autres Espagnols qui avaient suivi cette ambassade.

Les Grecs croyaient devoir profiter du premier saisissement des Espagnols après la mort de leur général, pour les chasser d'Orient ou les égorger. Cela eût réussi sans doute, si les Espagnols n'avaient pas eu dans Gallipoli une place forte où ils pouvaient se défendre avec succès. Tous ceux qui ne purent tenir en rase campagne s'y réfugièrent; ceux en particulier qui, disséminés dans les bourgs et les villages, furent hors d'état de repousser les attaques de la cavalerie du prince Michel. Malheureusement un grand nombre d'entre eux furent assassinés dans leurs cantonnemens et dans leurs lits.

A Gallipoli même, on ignora assez longtemps ce que l'on devait penser des mouve-

mens des Grecs : ils furent pris d'abord pour le résultat naturel des vexations immodérées que l'on exerçait. Mais lorsque le meurtre du césar, avec ses odieuses circonstances, fut connu, la rage des Espagnols passa toutes les bornes. Les Almugavares voulaient qu'on leur ouvrît les portes, pour qu'ils pussent aller punir cette noire trahison : mais leurs chefs réprimèrent ces premiers transports, afin de pouvoir prendre une mesure générale salutaire qui leur donnât la certitude que, dans le cas d'une action décisive, leur position ne serait pas désespérée.

Ils se réunirent à cette intention, et après avoir bien pesé les avantages et les désavantages de leur situation, ils jugèrent que, pour augmenter les premiers, il fallait massacrer sans pitié les habitans mâles de Gallipoli qui auraient pu, en toute occasion, leur faire courir de grands dangers : cela fut exécuté avec une promptitude qu'expliquent seuls la rage des soldats et la ferme résolution des officiers; ce que ceux-là regardaient comme une hécatombe offerte aux mânes du césar, était, aux yeux de ceux-ci une nécessité impérieuse. Les Grecs avaient foulé aux pieds toutes les lois divines et humaines; comment les Espagnols au-

raient-ils pu rester en arrière d'eux sans renoncer à cette réciprocité qui règle seule les relations des États? Ne devaient-ils pas d'ailleurs être amèrement affligés, en se voyant non-seulement privés de la récompense de leurs travaux, mais outragés aux yeux de l'univers et menacés d'une ruine complète?

Après le massacre des habitans mâles de Gallipoli, ils songèrent à fortifier cette ville, qui avait des murs, mais point de retranchemens. L'empereur Michel leur laissa à peine le temps de s'arrêter à cette idée; car il vint avec trente mille fantassins et quatorze mille cavaliers pour moissonner ce qui restait d'Espagnols. Ceux-ci ne purent parvenir qu'à fortifier les remparts; encore l'étendue de l'enceinte et la faiblesse de la garnison furent-elles des sources d'obstacles et d'embarras. Cependant ils empêchèrent l'ennemi de se rendre maître des avantages attachés à la possession de ces petits boulevards.

Ils envoyèrent en même-temps, au nom de toute l'armée, des députés à l'empereur Andronic pour lui en offrir l'obéissance et demander comme satisfaction pour l'offense qu'ils avaient reçue dans la personne de Roger et de ses gens, que l'on fît combattre dix Espa-

gnols contre dix Grecs ou cent contre cent. Cette ambassade fut composée, selon Montaner, d'un chevalier nommé Siscar, de Adalid Pedro Lopez, de deux Almugavares et de deux matelots, afin que l'empereur pût y voir les représentans de l'armée entière. L'on ignorait encore alors le sort des trois députés brûlés vifs avec l'amiral Aones dans la maison de Raoul.

L'armée grecque s'étendait dans la plaine de Gallipoli, et chaque jour on livrait des escarmouches où les Espagnols défendaient bravement leur asile. Ils ne savaient pas cependant comment ils feraient la guerre contre des forces si supérieures. Bérenger de Entenza et Bérenger de Rocafort voyaient la situation des troupes espagnoles sous des aspects fort différens : la raison parlait par la bouche du premier ; l'esprit belliqueux naturel aux aventuriers animait le second : les avis penchaient en général vers le sien ; mais comme on ne croyait pas pouvoir être trop prévoyant, comme Entenza l'emportait par sa naissance, ses richesses et une certaine élévation calme, il eut, du moins assez long-temps, l'approbation du plus grand nombre. Ce fut une heure d'une grande importance que celle où ces deux gé-

néraux soutinrent contradictoirement leur opinion : la manière dont ils l'exposèrent mérite d'être rapportée.

« Si le courage, dit Bérenger de Entenza, « pouvait manquer à des hommes qui ont tou- « jours vécu ensemble comme amis et frères « d'armes, certes notre situation actuelle jus- « tifierait toutes nos résolutions. Qu'y a-t-il de « plus cruel en effet que d'être poursuivis, mal- « traités, massacrés par ceux qui devaient nous « protéger et nous défendre? Que nous ont « servi nos victoires, tant de sang prodigué, « tant de provinces conquises, si, au moment « de recueillir le fruit de tant de services, nous « nous voyons traités avec une cruauté faite « pour nous frapper d'étonnement? Heureux « ceux de nos compagnons d'armes qui sont « morts avant l'affront que nous avons à sup- « porter aujourd'hui ! Et nous n'en demande- « rions pas une satisfaction éclatante ! nous re- « tournerions sans vengeance dans notre pa- « trie ! non ; une telle conduite serait indigne « de nous et de la gloire que nous nous sommes « acquise pendant tant d'années : et d'ailleurs « nos amis voudraient-ils nous recevoir ; notre « patrie nous reconnaîtrait-elle pour ses enfans, « si, enflammés d'un noble courroux par le

« meurtre de nos camarades, nous n'avions « pas vengé cet outrage dans le sang de nos « ennemis? Quelque faibles que soient nos « forces, le sentiment d'une insulte si cruelle « les doublera, et nous braverons des forces « supérieures avec d'autant plus de confiance, « que la justice combattra pour nous. Votre « invincible bravoure, excitée par les périls, « deviendra un roc inébranlable; plus les ha- « sards seront grands, plus notre salut sera « assuré. Vous avez voulu que l'Asie fût libre « du joug des Turcs, et l'Asie est libre; votre « gloire soutiendra tout son éclat, parce que « vous le voudrez. Si la Grèce a admiré tant « de victoires remportées en si peu de temps, « elle apprendra ce que peuvent contre elle « ces armes dont elle n'a pas su conserver « la faveur. Que ces Grecs nous croient déjà « perdus, qu'ils nous voient déjà sur nos ga- « lères et sur nos vaisseaux de transport, fai- « sant voile pour la Sicile, leurs désastres leur « montreront bientôt quels sentimens nous « animent, et si nous sommes disposés à « céder ou à partir sans être vengés. Ce qui « nous importe le plus, c'est de défendre « Gallipoli; placés à l'entrée du détroit, « nous aurons ainsi les moyens d'empêcher

« la navigation de cette mer tant qu'une flotte « supérieure n'attaquera pas la nôtre, et nous « pourrons nous procurer les vivres néces- « saires pour notre entretien. Ne comptons « sur aucun secours; ils sont lents, éloignés, « incertains; nos rois ont d'autres affaires « que les nôtres: les princes, les peuples voi- « sins sont nos ennemis: nous n'aurons d'au- « tres secours à attendre que ceux qu'à l'aide « de nos vaisseaux nous enleverons à nos ad- « versaires mêmes: faisons de ces vaisseaux un « double usage; qu'ils nous servent et à nous « fournir des vivres, et à attirer l'ennemi loin « des contrées où il nous pressera le plus, sur « des bords où une éclatante victoire rende « à nos armes leur ancienne splendeur. Les « provinces limitrophes ne craignent rien; elles « croient que nos forces suffisent à peine pour « défendre Gallipoli; leur sécurité nous pro- « met de grands avantages, si nous employons « nos navires à attaquer les côtes et les îles de « l'empire grec: voilà ce que je propose et « ce que je suis prêt à exécuter ».

Ainsi parla Bérenger de Entenza: son adversaire se leva avec un air de mécontentement et de chagrin qui annonçait la colère et la soif de vengeance dont son cœur était plein.

« Ne vous étonnez pas, dit Bérenger de « Rocafort, si quelque égarement trouble ma « voix et mes traits; la douleur que me cause « le meurtre de Roger et de ses braves com- « pagnons est inexprimable; elle n'est éga- « lée que par mon desir de vengeance. Ce « n'est pas la raison qui doit guider aujour- « d'hui notre courage et dicter nos résolu- « tions; n'écoutons que les sentimens dont « nous sommes remplis : dans des situations « telles que la nôtre, l'audace et la rapidité « servent toujours; la réflexion n'est qu'une « source de difficultés nouvelles. Qu'un retour « subit dans notre patrie serait une tache pour « notre nom si nous n'avions auparavant tiré « des Grecs une vengeance aussi éclatante que « leur lâcheté et leur perfidie sont manifestes; « c'est ce qui ne souffre aucun doute, et en « cela je partage l'opinion de Bérenger de En- « tenza. Quant à la manière dont nous devons « faire la guerre, je suis d'un avis opposé; « c'est, selon moi, une étrange erreur que de « vouloir diviser encore des forces aussi fai- « bles que les nôtres, et à peine suffisantes « pour résister à l'ennemi qui nous assiége. « Supposons que Entenza pille et dévaste à « son gré les côtes voisines; qui ne voit que

« pendant ce temps la petite garnison qui
« restera à Gallipoli sera anéantie? Où Béren-
« ger conduira-t-il alors et sa flotte et son
« butin? Il n'a aucun port, aucun asile assuré
« qu'en Sicile; car je tiens la perte de Galli-
« poli, lorsque la flotte s'en sera éloignée,
« pour beaucoup plus certaine que toutes
« les victoires qu'elle ira chercher ailleurs.
« Les plus habiles généraux s'appliquent avec
« le plus grand soin à faire lever le siége d'une
« place que bloque l'ennemi; ils y emploient
« toutes leurs forces; et Bérenger, lorsqu'il
« est dans la place même, veut en sortir!
« Qui donnera aux soldats la certitude de son
« retour? Sa naissance et ses actions sont de
« forts garans pour sa conduite à venir; mais
« le danger commun veut plus de sûretés en-
« core. Ajoutez à cela que notre soif de ven-
« geance ne saurait s'accommoder de tant
« d'art, et que rien ne nous autorise à traîner
« la guerre en longueur. Cherchons des périls
« pour satisfaire notre courroux; exposons
« notre vie pour nous venger. Entrer sur-le-
« champ en campagne, et attaquer l'ennemi
« où nous le trouverons, voilà mon avis. Peut-
« être que le nombre supérieur des Grecs rend
« notre mort plus probable que notre vic-

« toire ; cependant la justice de notre cause, « le souvenir de la bravoure que nous avons « déployée contre les Turcs, doivent nous « rendre la confiance ; nous enfoncerons les « épais bataillons des Grecs comme ceux des « Turcs ; leurs aigles ne nous opposeront pas « plus de résistance que le croissant des enne- « mis de la chrétienté. Et quand le sort aurait « fixé ici le terme de nos souffrances, quelle « gloire pour nous que de mourir l'épée à « la main et le front animé par l'indignation « que nous inspire la lâche trahison des « Grecs ».

Ainsi parlèrent les deux généraux les plus distingués de l'armée espagnole : Bérenger de Rocafort céda, sans être convaincu, aux sollicitations des autres chefs : la suite des événemens justifia son opinion et ses conseils.

Il manquait encore un nouvel outrage pour porter à son comble l'indignation des Espagnols enfermés dans Gallipoli ; c'était l'assassinat des députés envoyés à Constantinople, comme il eut lieu à Rodosto. Le hasard pouvait en avoir été la cause, c'est-à-dire qu'Andronic n'avait probablement donné aucun ordre exprès ; mais dans la disposition générale des esprits, la méfiance était telle, que

tout hasard semblait un projet médité. Voici comment ce crime fut commis.

Les députés n'arrivèrent à Constantinople qu'avec beaucoup de peine : parvenus enfin à entrer dans la ville, ils ne purent obtenir une audience de l'empereur. Pour remplir leur mission, ils s'adressèrent aux consuls des différentes nations que des relations d'amitié liaient avec l'empire grec. « Les Espagnols, « renfermés dans Gallipoli, dirent-ils, se font « un devoir d'être les vengeurs de ceux qui, « par une odieuse perfidie, ont été massacrés « soit à Andrinople, soit dans les environs, « d'après les ordres de l'empereur et de son « fils : tous les anciens traités entre nous et « ce monarque sont rompus et annulés : nous « avons de bonnes raisons de le nommer « *traître*, et nous nous faisons fort de soutenir « notre dire l'épée à la main dans un combat « de cent contre cent, ou de dix contre dix : « nous comptons sur le secours de Dieu, dont « la justice ne peut laisser impuni un tel man- « que de foi. Des hommes paisibles et con- « fians ont été massacrés à l'improviste ; ce « crime est d'autant plus affreux, que l'univers « sait ce que l'empereur devait à leurs efforts, » qui seuls l'ont sauvé de sa ruine : la licence

« des soldats n'est point une excuse ; cette « licence eût cessé, si on leur avait payé la « solde promise ; et n'eût-elle pas cessé, il ne « fallait pas confondre l'innocent avec le cou- « pable : si l'on ne voulait plus nous garder « sur les terres de l'empire, que ne nous don- « nait-on des vaisseaux pour retourner dans « notre patrie ? Nous aurions été assez punis « de partir, sans être payés de nos services. « Dans le massacre général de nos compa- « gnons, toutes les lois divines et humaines « ont été foulées aux pieds ».

Les consuls de diverses nations s'efforcèrent d'amener une réconciliation ; mais les Espagnols irrités, se tenant aux termes précis de leur instruction, rejetèrent toute proposition d'accommodement. Lorsque l'empereur fut instruit du but de leur venue, il jura solennellement que le meurtre des Catalans et des Aragonais avait eu lieu contre son gré : cela était vrai ; mais ce qui l'est également, c'est que les princes faibles sont responsables de ce qui se fait sans leur approbation ; par cela seul qu'il n'est pas permis aux princes d'être faibles, et que la véritable bonté a la fermeté pour base.

Les députés, avant de quitter Constanti-

nople, demandèrent à l'empereur un sauf-conduit, qu'il leur accorda : le commissaire impérial, chargé de les accompagner, devait les ramener à Gallipoli. A peine avaient-ils fait vingt-cinq milles, qu'ils eurent le sort de leurs prédécesseurs : quand ils arrivèrent à Rodosto, le peuple furieux, on ignore pour quel motif particulier, tomba sur eux et les mit en pièces eux et leur suite, au nombre de vingt-six personnes.

La nouvelle de cette sanglante tragédie parvint bientôt à Gallipoli, et l'on ne différa plus à se préparer pour en tirer une vengeance éclatante, vengeance où toutes les lois de la guerre devaient être mises à l'écart, où l'on ne voulait que détruire, sans épargner ni le sexe, ni l'âge.

La fortune sourit aux Espagnols au moment même où ils se disposaient à exécuter leur dessein d'après le plan de Bérenger de Entenza. Don Sanche, infant d'Aragon, parut à l'improviste devant l'île de Lesbos, avec une flotte de dix galères. Les Espagnols, dès qu'ils en furent informés, lui envoyèrent des députés pour le prier de se rendre à Gallipoli, et d'y recevoir leur hommage au nom du roi de Sicile. Don Sanche ne se fit pas prier long-temps;

il vint à Gallipoli, et y fut reçu avec des transports de joie. Mais, soit qu'il fût occupé de ses propres affaires, soit qu'il eût peu de confiance dans les succès futurs de ses compatriotes, sa bonne intelligence avec les chefs Espagnols ne fut pas de longue durée. Un certain Garcia-Lopez de Ribera reçut à sa place la prestation d'hommage en faveur du roi de Sicile, auprès duquel les troupes le députèrent sur-le-champ, ainsi que Rama Marquet, bourgeois de Barcelone, et Ramon de Copons, l'un des officiers des Almugavares, pour lui rappeler les anciens services de l'armée espagnole, et implorer son secours. Don Sanche avait d'abord promis de seconder les entreprises de Bérenger de Entenza: sommé de tenir sa parole, il s'en défendit, en disant qu'il n'avait pour cela aucune mission, et que son frère don Fadrique était en paix avec l'empereur Andronic. Il s'efforça d'abattre le courage des Espagnols; mais ce courage avait des racines trop profondes et un aiguillon trop vif pour dépendre ainsi d'impressions étrangères. Dans tous les événemens qui suivirent, c'est un spectacle très-remarquable que celui de cette petite armée, tirant d'elle-même tous les motifs d'encouragement et d'é-

nergie dont elle avait besoin, partout s'ouvrant seule une glorieuse carrière.

Dès que don Sanche fut parti, Bérenger commença à mettre son plan à exécution. Il mit à la voile avec cinq galères, deux bateaux à rames et seize barques chargées de huit cents hommes de pied et de cinquante chevaux; il se dirigea d'abord vers l'île de Marmora, que les anciens nommaient Propontide. A peine y fut-il arrivé qu'il débarqua ses gens, et commença le pillage le plus destructeur. Les soldats massacraient tout, et mettaient tout à feu et à sang : point de butin; on ne voulait que détruire et venger ainsi ses affronts. Bérenger se tourna avec la même rapidité vers la côte de Thrace, et, après avoir enlevé un grand nombre de navires, il attaqua Récrea, ville considérable, l'emporta d'assaut, et, après l'avoir pillée, la fit réduire en cendres. Andronic reçut la nouvelle de ces dévastations, quand il croyait que les fiers Catalans faisaient déjà voile vers la Sicile. Pour mettre fin à tant de désastres, il envoya contre Bérenger le prince (*Despote*) Calo-Jean avec quatre cents fantassins et autant de chevaux. Le général espagnol en fut informé assez à temps pour prendre ses mesures : il s'était déjà rembar-

qué; mais, tenant à gloire de combattre le jeune prince, il remit ses gens à terre. L'action s'engagea bientôt; elle fut très-vive; mais, quoique la supériorité du nombre fût encore du côté des Grecs, la bravoure des Espagnols triompha de tous les obstacles. En peu d'heures l'armée de Calo-Jean fut détruite ou dispersée, et le prince lui-même se sauva avec grand'peine à Constantinople. L'épouvante y était telle, qu'Andronic permit au peuple de prendre les armes. On croyait que Bérenger allait être aux portes de la capitale, et qu'il la traiterait comme les autres villes qu'il avait ravagées et brûlées. Il avait remporté sa dernière victoire le 31 mai 1304; les troupes étaient alors réunies devant Gallipoli; il y avait donc à craindre qu'en peu de jours elles ne fussent devant Constantinople. Mais Bérenger était trop prudent pour hasarder une si grande entreprise avec le petit nombre d'hommes qu'il avait à sa disposition : il ne se proposait que d'enlever ou de détruire les vaisseaux stationnés dans le port ou sur le rivage de Constantinople : il fut arrêté dans son projet par un coup du sort qui le réduisit pour toujours à l'inaction, et fit prendre à la guerre la direction qu'avait desirée Bérenger de Rocafort.

Déjà Entenza, guidé par son courage, s'approchait de la capitale à l'aube du jour du 4 juin, lorque les premiers rayons du soleil lui montrèrent une flotte composée de seize voiles qui venait des parages de Gallipoli et se trouvait sur ses derrières. La voir, se reconnaître coupé et prendre des mesures de défense, fut l'ouvrage d'un seul et même instant. Il fit appuyer ses navires contre le rivage; et retourner la proue vers la terre, afin que l'on pût se défendre plus avantageusement à la faveur de la largeur de la poupe. La flotte ennemie avançait: on se reconnut de part et d'autre. C'étaient des vaisseaux génois chargés d'un riche butin qu'ils allaient déposer soit à Péra, soit dans les autres factoreries de l'Orient. Les Génois saluèrent les Espagnols, et à ce signe ceux-ci déposèrent leurs armes: on en vint à des entretiens familiers dans lesquels Entenza s'appliqua soit à gagner l'amiral génois, ou à l'éloigner honnêtement, tandis que celui-ci ne cherchait qu'un prétexte pour s'emparer de la flotte espagnole, et du butin qu'elle portait. La dissimulation et la ruse se cachaient de part et d'autre sous le masque de la confiance et de la franchise. Pour rendre les communications plus promptes, l'amiral

génois proposa que Bérenger vînt à bord de son navire : Bérenger sentit le danger d'une telle démarche ; cependant comme Edouard de Oria (c'était le nom du génois) protestait solennellement qu'il ne lui serait fait aucun mal ; comme les Espagnols, depuis quelque temps, vivaient en assez bonne intelligence avec les Génois de Péra, qui avaient pris leur parti dans diverses émeutes ; Entenza crut que ce n'était pas le moment de montrer de la méfiance, d'autant que son intrépidité personnelle pouvait seule le tirer de la situation désespérée où le sort l'avait plongé. Lorsqu'il monta à bord du vaisseau amiral, il y fut reçu de la manière la plus amicale ; on se mit à table, et comme Edouard de Oria desirait d'être instruit des relations qu'avaient ses compatriotes de Péra avec l'empire grec, Bérenger lui en dit ce qu'il en savait. Depuis quelque temps une querelle les avait désunis, et l'empereur avait même fait fermer aux Génois le port de Constantinople. Entenza insista fort sur ce point, et employa toutes les ruses de la conversation pour gagner la bienveillance de l'amiral ; mais celui-ci, qui n'oubliait pas les avantages de sa position, et qui regardait toujours avec plus d'envie le

butin de la flotte espagnole, eut l'air de croire tout le récit du général, but à sa santé, lui inspira plus de confiance, et prolongea l'entretien et le banquet jusqu'à l'approche de la nuit. Une galère fut d'abord envoyée secrètement à Péra, pour y informer le *Podestà* génois de la situation des choses, et y prendre ses directions. Sur ces entrefaites, Entenza s'était endormi; les Génois n'eurent garde de le réveiller. La galère revint avec l'ordre non-seulement d'arrêter Entenza, mais de profiter des circonstances. Entenza, surpris au milieu du sommeil, fut désarmé et chargé de fers: on attaqua aussitôt ses navires. Les Génois y trouvèrent une résistance à laquelle ils ne s'étaient pas attendus. Les Almugavares se défendirent avec la bravoure du désespoir, et deux cents Génois perdirent la vie avant qu'on se fût emparé des quatre premières galères. La cinquième était défendue par Bérenger de Villamarie; ce brave homme, attaqué moins brusquement que les autres capitaines espagnols, se défendit avec une telle opiniâtreté contre seize galères, que ce combat coûta encore la vie à trois cents génois: sa mort et celle de tout son équipage firent seules tomber son vaisseau au pouvoir des ennemis. Ainsi,

par un coup du sort que l'on ne pouvait prévoir, Bérenger de Entenza fût pris, et sa flotte, avec tout ce qu'elle portait, devint la proie de la perfidie et de la violence.

La flotte génoise entra paisiblement dans Galata au milieu des acclamations du peuple de Constantinople. Andronic se donna beaucoup de peine pour que le prisonnier Bérenger fût remis en sa puissance ; mais quoi qu'il offrît à l'amiral génois, il ne put l'obtenir, soit qu'Édouard de Oria eût honte de vendre un si brave homme, ou qu'il craignît la vengeance des rois de Sicile et d'Aragon, dont Bérenger était un vassal très-distingué. Pour mettre son prisonnier à l'abri des scélératesses de cour, Oria l'envoya à Trébisonde, où les Génois avaient une factorerie. Lorsque l'époque de son retour en Occident fut arrivée, il le fit venir pour l'emmener avec lui. A son passage par le détroit, les Espagnols de Gallipoli firent les plus grands efforts pour obtenir la délivrance de leur général : Ramon Montaner fut dépêché sur une galère pour offrir une rançon de 5,000 écus. Oria, qui avait résisté aux sollicitations de l'empereur grec, crut devoir, par égard pour ce monarque, résister à celles des Espagnols, et Montaner ne put que remettre à Bé-

renger lui-même une partie de la somme qu'il avait apportée, en lui promettant qu'ils s'emploiraient tous auprès des rois de Sicile et d'Aragon pour lui faire avoir sa liberté. Bérenger de Entenza retourna donc en Occident, où il devait languir dans les prisons du roi de Naples jusqu'à ce que l'heure de sa délivrance eût sonné, et qu'une humeur aventurière, jointe à la soif de la vengeance, le rapelât de nouveau en Orient.

L'anéantissement de la flotte espagnole et la captivité de son général parurent à Andronic des circonstances favorables dont il fallait profiter pour chasser à jamais les Espagnols de la Chersonèse de Thrace. Il entra en négociation avec les Génois pour les engager à faire une attaque sur Gallipoli du côté de la mer. Ceux-ci se laissèrent d'abord gagner; 6,000 écus payés sur-le-champ furent tout ce qu'ils demandèrent à l'empereur. Andronic, selon Pachymères, accepta cette condition, et se procura la somme sans délai: elle fut remise aux Génois en lingots d'argent. Mais les rusés marchands, avant de partir, examinèrent la valeur des lingots, et s'apercevant qu'Andronic avait voulu les tromper d'un tiers, ils lui renvoyèrent le tout. Envain l'empereur

promit d'ajouter ce qui manquait, envain il offrit de doubler la somme. Les Génois, qui avaient pris des informations plus exactes sur la difficulté de l'entreprise, ou que des réflexions sur les liaisons politiques de leur patrie avec l'Aragon et la Sicile en avaient détournés, refusèrent positivement. Ainsi manqua, au grand avantage des Espagnols de Gallipoli, cette attaque par mer, qui, combinée avec une attaque par terre, aurait bien pu écraser cette petite troupe d'aventuriers.

Elle n'était plus composée que de douze cents fantassins et de deux cents cavaliers, commandés par Bérenger de Rocafort : les chefs les plus distingués après lui étaient Guillen Siscar et Juan Perez de Caldez, catalans de naissance, Fernando Gori et Ximeno de Albaro, Aragonais, enfin Ramon Montaner, que l'on avait nommé commandant de Gallipoli. Ils délibérèrent ensemble sur ce qu'il y avait à faire après la prise de Bérenger de Entenza : les avis furent partagés : quelques-uns d'entre eux voulaient qu'on abandonnât Gallipoli ; c'était, selon eux, une folie que de songer encore à défendre cette place, et ils proposaient de se retirer à Lesbos, d'où l'on pourrait infester les côtes voisines.

Cet avis fut rejeté à la pluralité des voix : la défense de Gallipoli parut si importante, que l'on déclara d'avance *lâches* et *traîtres* ceux qui n'y contribueraient pas de tous leurs moyens. On alla plus loin ; pour ôter aux troupes toute idée de se retirer par mer, on résolut d'abîmer les vaisseaux qui restaient : c'était suivre l'exemple d'Agathocle, roi de Sicile ; mais ce roi était à la tête de trente mille hommes, et dans une autre position que le sénéchal Bérenger de Rocafort.

Après la destruction des navires, il parut nécessaire d'établir une discipline rigoureuse : nul doute que Rocafort ne méritât le commandement ; mais on lui adjoignit douze conseillers que l'on fit confirmer par l'armée, afin de donner plus de poids à leur nom : leur autorité était au fond la même que celle du sénechal, puisque celui-ci ne devait qu'exécuter ce qu'ils auraient décidé d'un commun accord. On fit graver un sceau portant l'image de Saint Pierre et ces mots : *Sceau de l'armée franque qui règne en Thrace et en Macédoine.* C'était un moyen de se procurer des recrues, parce que le nom de *Francs* était plus connu et plus considéré en Orient que celui de *Catalans.* Des dispositions moins importantes,

ayant toujours pour but le salut général, furent prises peu après, et aussitôt Rocafort, avec son impatience accoutumée, ordonna une sortie contre l'armée des assiégeans.

Dans les escarmouches qui avaient eu lieu jusque-là, les Espagnols avaient toujours eu l'avantage; mais plusieurs d'entre eux avaient péri: leur petite armée se consumait dans ces rencontres. Pour tout sauver, il fallait tout hasarder. Avant que les troupes sortissent des portes, un étendard portant l'image de saint Pierre fut planté sur la grande tour de Gallipoli; l'armée entière tomba à genoux, et, après une courte prière adressée au saint, invoqua le secours de la Vierge Marie. Au moment où retentissait le *Salve, Regina*, d'épais nuages obscurcirent le ciel; la pluie tomba sur les soldats agenouillés, mais presque aussitôt la sérénité reparut dans l'air. Ce phénomène fut pour les Espagnols, non moins superstitieux que braves, un gage assuré de la victoire. Ils dormirent paisiblement la nuit suivante, et le lendemain 21 juin, un jour de dimanche, ils sortirent des murs pour attaquer l'ennemi.

Celui-ci, informé par ses avant postes de ce qui se passait autour de Gallipoli, marcha à

leur rencontre avec huit mille chevaux et un plus grand nombre de fantassins. L'aile gauche des aventuriers était couverte par leur cavalerie, la droite par un marécage. Juan Perez de Caldez, vieux chevalier catalan, portait la bannière du roi d'Aragon; Fernando Gori celle du roi de Sicile, Ximeno de Albalo celle de saint George; et Rocafort avait remis la sienne à Guillen de Tous. Les postes placés sur les tours de Gallipoli devaient donner le signal de l'attaque, parce qu'ils distinguaient mieux les ennemis sortant des défilés. Le premier choc fut si terrible, que Montaner assure que Gallipoli en fut ébranlée comme par un tremblement de terre: la rage des Espagnols était telle, que les Grecs plièrent au bout d'une heure: ils se retirèrent, avec beaucoup de perte, sur le quartier général qui était à Brachialon. C'est là qu'était restée une grande partie de l'armée grecque. Lorsque ces troupes fraîches virent avec quelle violence la cavalerie espagnole poursuivait les fuyards, elles sortirent pour recommencer le combat ou protéger la retraite; les Espagnols eurent un moment d'hésitation, d'autant plus excusable, que ce corps de réserve était composé des meilleurs soldats: ils se ravisèrent bientôt; le cri de *saint George* leur rendit

de nouvelles forces. La mêlée devint sanglante, mais elle dura peu. Le général Bulgare, Basilas, prit le premier la fuite. Le grand hétériarche le suivit de près. La déroute devint si générale, que les Espagnols avaient peine à tuer tout ce qui se présentait devant eux. Une partie des fuyards voulut se sauver par mer; ils se jetèrent en trop grand nombre dans les canots, ils furent submergés. Jamais victoire ne fut plus complète. La nuit mit un terme au massacre; car, pour le butin, les Espagnols n'y avaient point songé; ils rentrèrent à minuit dans Gallipoli; le lendemain ils ressortirent pour enlever le butin qu'ils avaient négligé la veille: il fallut plus de huit jours pour le transporter en entier dans la place. C'étaient des vêtemens de soie, des armures de prix, des bijoux de tout genre, trois mille chevaux, et une telle quantité de vivres, qu'ils en furent approvisionnés pour long-temps. L'armée grecque était détruite ou dispersée: la perte des Espagnols était si peu considérable, qu'on a peine à y croire; elle n'était que d'un cavalier et de quelques fantassins. Quand même on refuserait d'abord d'ajouter foi au rapport de Montaner, on le verrait bientôt confirmé par les événemens, puisque cette victoire fut

presque immédiatement suivie d'une seconde encore plus glorieuse.

L'effroi se répandit rapidement dans Constantinople. Pour expliquer ce désastre, on dit que la bataille aurait pris une meilleure tournure si l'héritier du trône s'y était trouvé. Toutes les espérances reposaient sur le jeune empereur Michel; et comme on prévit que tous les Espagnols qui jusque-là s'étaient tenus cachés, rejoindraient les drapeaux de Rocafort, que peut-être même l'Aragon ou la Sicile lui enverrait des secours, on résolut de ne laisser aucun repos aux vainqueurs, et de hasarder une nouvelle action avec toutes les forces de l'empire.

Montaner en fut informé par une femme grecque qui lui servait d'espion. Ses compatriotes, enflammés d'un nouveau courage, et persuadés qu'aucune armée, quelle qu'elle fût, ne pourrait leur résister, prirent aussitôt la résolution de ne pas attendre les Grecs dans Gallipoli, mais d'aller au-devant d'eux jusqu'à Andrinople, place où ils devaient se rassembler. On ne laissa dans Gallipoli que la garnison nécessaire pour défendre les trésors conquis dans la dernière victoire : le reste des troupes, au nombre de trois mille hommes,

car leur force s'était accrue depuis leur triomphe, entra en campagne. La destruction marqua leur passage dans toutes les parties de la Thrace qu'elles parcoururent. Après avoir tout mis à feu et à sang, elles arrivèrent le soir devant une montagne qui leur ôtait la vue du pays. Des éclaireurs, jetés en avant, rapportèrent que de l'autre côté brillaient un grand nombre de feux. Une reconnaissance fut faite, et deux prisonniers grecs déclarèrent que le jeune empereur Michel, avec six mille cavaliers et une infanterie proportionnée, était posté entre les bourgs de Cypsela et d'Apros, attendant encore de nouveaux renforts pour marcher contre Gallipoli. Instruits de la position de l'ennemi, les généraux espagnols se demandèrent s'il ne vaudrait pas mieux tenter une attaque nocturne que d'attendre le jour du lendemain, où leur petit nombre ne serait plus un secret. On fit à cela l'objection que les soldats avaient besoin de repos pour se battre avec courage et succès, même en plein jour. L'armée resta donc immobile.

Le lendemain, aux premiers rayons du soleil, à peine les Espagnols eurent-ils confessé leurs péchés et reçu la communion, qu'ils

escaladèrent la montagne qui les séparait de leurs ennemis. L'ordre de bataille fut déterminé. L'infanterie forma un seul corps ; la cavalerie fut divisée en trois corps, dont deux se postèrent sur les ailes, tandis que le troisième se tenait en réserve pour se porter où l'on aurait besoin de son secours. Du haut de la montagne on découvrit l'armée ennemie dans toute son étendue : les renforts qu'attendoit le jeune empereur étaient arrivés pendant la nuit. Michel faisait ses dispositions avec une activité prodigieuse. Il partagea son infanterie en cinq corps, et en donna le commandement à son oncle Théodore, général de la milice orientale. A l'aile gauche fut placée la cavalerie des Alains et des Turcopoles sous les ordres de Basilas : la cavalerie thrace et macédonienne, qui passait pour la meilleure, occupa la droite, et eut le grand hétériarque pour chef. L'empereur lui-même se plaça dans le corps de réserve avec le *despote* son frère, et Sennacherin Angelus qui n'avait pris aucun commandement, pour conduire la bataille de concert avec le jeune monarque. Michel parcourut les rangs, exhortant chaque soldat à se comporter avec bravoure. A l'aspect de ces deux armées, on ne pouvait s'empêcher

de croire qu'une telle inégalité de nombre devait tourner au désavantage des Espagnols. L'événement fut une nouvelle preuve de cette vérité, que c'est la valeur et non pas le nombre qui décide du sort des batailles.

Les Espagnols marchèrent fièrement à la rencontre de leurs ennemis. Les Almugavares tombèrent les premiers sur les Alains et les Turcopoles : ceux-ci, mal payés depuis longtemps, et se croyant le droit d'être mécontens, prirent bientôt la fuite. La cavalerie thrace et macédonienne soutint mieux le choc de l'aile droite des Grecs, mais lorsque les Almugavares eurent pris en flanc l'infanterie ennemie, toute résistance devint impossible. « Notre armée, « dit Nicéphore Grégoras, ressembla dès-lors « à un vaisseau qui, surpris au milieu des mers, « par le vent le plus violent et par l'orage, « tombe dans l'abîme avec ses mâts brisés et « ses voiles déchirées ». Les Almugavares firent des Grecs un massacre si terrible, que la cavalerie thrace et macédonienne ne tarda pas à s'enfuir vers Cypsela. Michel supplia vainement les siens de tenir ferme ; vainement il les encouragea par son exemple, en se précipitant au plus fort de la mêlée, et sabrant un espagnol de sa main. La déroute devint gé-

Héraclée. Comme Michel tardait encore à abandonner le champ de bataille, il se vit engagé dans un nouveau péril. Son cheval s'abattit sous le javelot d'un Almugavare; les Espagnols allaient se jeter sur lui et le mettre en pièces, lorsqu'il fut sauvé par la générosité d'un domestique qui se fit tuer à sa place.

La bataille était si complètement perdue pour les Grecs, qu'il fallait vouloir fermer les yeux pour ne pas le reconnaître. Cependant Michel ne pouvait renoncer à l'espoir de vaincre, au moins cette fois, une poignée de braves. Il tenta de ramener contre eux ses soldats; enfin, ne se voyant obéi par aucun d'eux, il se jeta dans Apros, place assez bien fortifiée. De là il fit annoncer son malheur à son père. Andronic était accoutumé à de pareils désastres: son aveugle piété lui en indiqua si facilement la cause, qu'il ne sut que faire des reproches à son fils sur la folie avec laquelle, oubliant le salut de l'empire, il avait voulu donner l'exemple dans un moment décisif.

Les Espagnols, craignant quelque embûche, ne poursuivirent pas les vaincus, « circon-« stance fort heureuse pour nous, s'écrie Pa-« chymères, car ils auraient pu moissonner « les restes de notre armée ». Ils passèrent la

nuit près du champ de bataille. Le lendemain vint leur montrer qu'il ne manquait rien à leur triomphe. Ils se préparèrent alors à assiéger Apros, d'où Michel s'était échappé pendant la nuit. Cette faible forteresse fut bientôt prise, et les Espagnols y passèrent huit jours pour se reposer des fatigues de la guerre. La dernière bataille, selon Montaner, ne leur avait coûté que vingt-six fantassins et neuf chevaux, tandis que les Grecs avaient perdu dix mille chevaux et quinze mille fantassins. Quelque exagéré que l'on puisse croire ce rapport, il est certain qu'il ne peut l'être beaucoup, quant à la perte des Espagnols, puisque, après tant d'affaires sanglantes, ils formaient toujours une armée.

Le premier résultat de la bataille d'Apros, fut une sédition terrible dans Andrinople. A peine la nouvelle des brillans succès des Espagnols s'y fut-elle répandue, que les Catalans, qui, depuis la mort de Roger, languissaient dans les prisons, reprirent courage, et résolurent de tout tenter pour rejoindre leurs braves compatriotes. Ils étaient soixante. En réunissant leurs efforts, ils parvinrent à enfoncer leur cachot qui était dans une tour : ils s'appliquèrent ensuite à en briser la porte princi-

mais elle était trop forte, ils échouèrent. Ils montèrent alors au haut de la tour, pour voir s'il ne serait pas possible d'en descendre. Point d'espérance, s'ils voulaient arriver au bas sains et saufs : cependant leur entreprise avait éclaté ; une foule de curieux et de gardes s'étaient assemblés au pied de la tour. Les Catalans les attaquèrent d'en haut, en leur jetant tout ce dont ils pouvaient se faire une arme. Les infortunés ne prévoyaient pas quel sort les attendait. Comme on les voyait lutter contre le désespoir, et qu'on voulait leur ôter toute espérance de salut, on mit le feu à la tour. « Les flammes dévorantes, dit Pachymères, ne « purent ébranler leur courage : ils y jetèrent « d'abord leurs habits pour tâcher de les « éteindre : n'ayant pu y réussir, ils s'em- « brassèrent tous, comme des frères qui se « disent un dernier adieu, et s'y précipitèrent. « Deux frères, qui craignaient ce genre de « mort, se serrèrent mutuellement, s'élan- « cèrent du haut de la tour, et trouvèrent « dans leur chute une mort prompte. Un seul « fut assez lâche pour vouloir se rendre. Les « autres le saisirent pour l'empêcher de se « déshonorer, et le jetèrent au milieu des « flammes. » Ces paroles de l'historien sont

ici d'autant mieux à leur place, que ce qu'ils contiennent est confirmé par le récit du patriote Montaner.

D'Apros, les vainqueurs revinrent à Gallipoli. Toute la Thrace était ouverte devant eux. Les grandes villes, sans échapper entièrement aux maux de la guerre, étaient du moins un séjour assez sûr, parce que les Espagnols ne pouvaient, à cause de leur petit nombre, songer à les attaquer. La campagne, en revanche, n'offrait plus aucun asile : ses habitans, emportant leurs biens, se retirèrent dans les villes, et y occasionnèrent une surabondance de population d'autant plus désastreuse, que toute la moisson fut perdue. Le tableau que les écrivains grecs nous font de ces temps est terrible; mais on n'y découvre aucune trace d'exagération. Les courses et le pillage des Espagnols s'étendirent jusqu'à Maroncé, Rhodope et Byzia. Les bourgs et les villages étaient déserts; les jardins et les champs dévastés tout autour des villes. L'audace des soldats croissait avec la terreur des paysans et des citadins. Un Almugavare, Pedro de Maclara, avait, dans une nuit de malheur, perdu au jeu tout son argent et fait des dettes. Il eut l'idée de réparer sa perte aux dépens de l'ennemi. Il

sort accompagné de ses deux fils, et va jusque aux portes de Constantinople. Le hasard lui fait rencontrer deux négocians génois, le père et le fils. Il les arrête, les emmène à Gallipoli sans rencontrer d'obstacle, et les retient prisonniers jusqu'à ce qu'ils aient consenti à lui payer une rançon de 1,500 écus, qui lui servent à acquitter ses dettes. Montaner raconte une foule de traits pareils.

Mais les actions particulières de quelques individus ne tenaient pas tant au cœur à toute l'armée que le desir de venger le meurtre des députés sur les habitans de Rodosto. C'était là l'objet des délibérations depuis que les troupes étaient rentrées dans Gallipoli. L'entreprise était périlleuse : Rodosto est situé à soixante milles de Gallipoli, en avant dans les terres et sur les bords de la mer. On ne pouvait y arriver sans laisser derrière soi des peuplades considérables. Quelque effrayantes que fussent ces réflexions, elles cédèrent à la violence de la colère : les Espagnols se flattaient que les habitans de Rodosto, tranquilles par leur position, ne s'attendaient point à une attaque. On se mit en mouvement dès que l'entreprise fut résolue à l'unanimité : pour en assurer le succès, les troupes prirent diverses routes.

Tout reussit. Au point du jour, lorsque les Rodostains étaient encore plongés dans un profond sommeil, les Espagnols escaladèrent les murs, et une fois maîtres de la ville, s'y baignèrent dans le sang : rien ne fut épargné ; la vengeance des Espagnols fut si terrible, que long-temps après, dans ces mêmes contrées, la plus cruelle malédiction dont on pût accabler son ennemi était : *que la vengeance des Catalans tombe sur ta tête !*

Après la prise de Rodosto, les vainqueurs s'emparèrent d'une ville que Montaner nomme Passia : elle fut emportée avec la même facilité, et ses habitans traités avec la même barbarie ; la fureur des Espagnols contre les Grecs durait toujours, et ils voyaient d'ailleurs que, pour se sauver, il fallait ôter à leurs ennemis tout moyen de résistance.

Rodosto et Passia ne furent pas livrées aux flammes ; les généraux espagnols conservèrent ces deux villes comme des points importans d'où ils pourraient inquiéter Constantinople. L'armée espagnole se divisa en deux corps. Montaner rentra dans Gallipoli avec quelques matelots, cent Almugavares et trente cavaliers pour défendre cette place contre toutes les attaques de terre et de mer. Le nombre de ces

aventuriers augmentait sans cesse; la dissolution de l'ancien état social commençait à gagner en Orient, et tous ceux qui ne pouvaient se sauver qu'en prenant part à cette guerre, entre autres, les Occidentaux qui se trouvaient dans l'empire grec, faisaient cause commune avec les Aragonais.

Le trône des Paléologues était ébranlé par tant de secousses : il fallait peut-être un monarque aussi irrésolu qu'Andronic pour le sauver encore long-temps: si la force seule affermit les trônes, il est quelquefois donné à la faiblesse de prolonger la durée des dynasties. Andronic s'embarrassait dans les négociations les plus étranges : tantôt il voulait regagner l'amitié des Alains et des Turcopoles qui s'étaient si honteusement comportés à la bataille d'Apros; tantôt il faisait aux Espagnols des propositions de paix; d'autres fois il voulait avoir recours aux Tartares. Toujours fidèle à son caractère, de rester derrière le rideau, de chercher dans les autres les secours qu'il aurait dû trouver en lui-même, et d'aimer mieux espérer qu'agir, il abandonnait au patriarche Athanase le soin de veiller sur sa personne, tandis que les événemens le menaçaient de toutes parts. Sa propre famille l'abandonna, prévoyant qu'il

ne saurait pas la défendre. Irène, sa femme qu'il avait épousée à l'âge de onze ans, se retira avec ses enfans à Thessalonique, et s'occupa à leur chercher dans l'Occident un sort plus prospère. Comme la faiblesse est ce que les femmes pardonnent le moins aux hommes, elle se fit l'accusatrice de l'empereur, au point de révéler les secrets du lit conjugal à toutes les femmes et à tous les moines qui désiraient d'en être instruits. Le jeune empereur Michel vivait à Didymotichon dans une profonde inactivité, à laquelle le condamnait l'épuisement des trésors de son père. C'était à lui que se ralliaient les autres membres de la famille impériale. Constantinople offrait le spectacle mémorable d'un empereur dont l'unique desir était d'être aimé de tous ses sujets, et qui cependant était méprisé de tous sans exception, parce que ses propres affections étaient des affections inutiles, entièrement dépourvues d'activité et de dévouement. Les conjurations se renouvelaient sans cesse, et si aucune n'avait de suites, c'est que tout ce qui n'est produit que par le mépris est faible en soi. Cependant le mécontentement général était toujours le même; il s'accrut au point, que l'empereur fut obligé, pour remplir ses coffres, de con-

fisquer le traitement des principaux employés de l'État, et même d'assujettir le clergé, dont il avait un si grand besoin, à des suppressions qui s'accordaient mal et avec son rang et avec ses habitudes. Enfin ce dernier rempart du trône s'écroulait alors visiblement, et dans les dernières années de son régne, Andronic fut détrôné sans peine par son petit-fils Andronic III.

Il espérait toujours cependant de voir la fin de cette funeste guerre, dont la nature même autorisait cette espérance. Toute lutte dont la destruction est le principe doit finir un jour, par cela seul que l'armée ennemie s'ôte les moyens de subsister. Un moment devait donc arriver où les Espagnols seraient contraints d'abandonner la Thrace : mais ce moment n'était pas encore venu, et, loin de penser à se retirer, les généraux espagnols cherchaient à se fortifier. Le sort leur amena des secours sur lesquels ils ne comptaient guère.

Fernand Ximénès de Arenos, qui, dès la première campagne, s'était séparé avec sa troupe du grand-duc Roger, et était entré au service du duc d'Athènes, qu'il avait puissamment secouru dans ses guerres avec ses voisins, Fernand Ximénès de Arenos fut à peine

informé des prodiges que faisaient ses compatriotes sous la conduite de Bérenger de Rocafort, qu'il se rembarqua avec ce qui lui restait des siens, pour partager leurs périls et leur gloire. Il arriva donc à l'improviste dans le port de Gallipoli, sur une galère qui portait quatre-vingts guerriers d'une bravoure éprouvée. Montaner le reçut à bras ouverts. On lui donna tout ce qui lui manquait en chevaux, armes et vêtemens : des amis, des partisans voulurent suivre sa bannière, et il entra en campagne avec trois cents fantassins et soixante chevaux. Il eut une entrevue à Rodosto avec Bérenger de Rocafort, qui lui conseilla de se rendre dans les environs de Constantinople. Cela devenait nécessaire, car le pays autour de Rodosto et de Passia était affamé. Arenos traversa donc le fleuve que les anciens nommaient Batinia, et dévasta tous les bourgs voisins de la capitale. Andronic voyait ces ravages du haut de ses tours ; mais comme il croyait que toute l'armée espagnole était là, il se garda bien d'envoyer contre elle la garnison de Constantinople, pensant qu'il serait bien à temps de la faire battre quand on l'attaquerait dans ses murs.

Cependant la faiblesse de la petite bande que

commandait Arenos ne pouvait être long-temps un secret; dès qu'Andronic en fut bien informé, il se décida à envoyer sur ses derrières huit cents cavaliers et deux mille fantassins, pour lui couper la retraite en s'emparant d'une position avantageuse dans les défilés, et reprendre ainsi tout le butin. Ce projet fut exécuté avec beaucoup de mystère, et Fernand ne l'apprit que lorsqu'il n'y avait plus moyen de le prévenir. Sa situation était fort critique; sans s'effrayer d'un si grand danger, il dit à ses soldats: « Ce sont là ces en-« nemis que vous avez vaincus si souvent; « leur nombre ne fera que rendre votre vic-« toire plus glorieuse; dans tous les cas, si « vous voulez rejoindre vos compagnons d'ar-« mes, il faut forcer ces défilés ». Les Almugavares furent chargés du premier assaut; Fernand lui-même, avec ses soixante cavaliers, s'opposa à toute la cavalerie grecque. Le combat fut vif; mais l'infanterie grecque ne put tenir contre la bravoure des Almugavares, et dès qu'ils l'eurent enfoncée, ils volèrent au secours de leur cavalerie, qui combattait avec trop de désavantage: leur arrivée décida l'action, et malgré le nombre, malgré la position, les Espagnols vainqueurs conduisirent leur butin

à Passia, où Bérenger rentrait en même-temps, après une expédition du même genre.

Fernand de Arenos avait montré qu'il ne cédait en rien aux autres généraux : il avait de plus sur eux l'avantage du rang ; la naissance et la richesse en fonds de terre donnaient alors des droits à l'amour et au dévouement des peuples : il était donc facile de prévoir qu'une rivalité dangereuse s'éleverait bientôt entre Bérenger de Rocafort et ce nouveau chef.

Fernand lui-même en craignait les suites. Pour les prévenir, il n'avait rien de mieux à faire que de se séparer de Rocafort, et de se créer une force militaire indépendante : la conquête d'une ville, susceptible de devenir une place d'armes, pouvait seule lui en fournir les moyens. La ville de Modica (l'ancienne *Madytus*), au midi de Gallipoli, vers la mer, fut choisie à cet effet. L'assaut échoua, parce que les habitans, instruits par l'exemple des Rodostains, se tenaient sur leurs gardes. On en vint donc à un siége.

Tout était défavorable aux Espagnols. La ville avait des murailles fortes et élevées que l'on ne pouvait escalader sans danger ; elle était défendue par une garnison de sept cents

hommes qui ne pouvaient jamais manquer de vivres, puisque rien ne gênait la communication avec le détroit. Fernand ne perdit pas courage; il s'établit avec sa petite armée devant la principale porte, et attendit l'occasion de la forcer, plutôt dans l'intention d'occuper ses soldats que dans l'espoir de réussir; il dirigea un bélier contre les murs; dès qu'il le vit sans effet, il l'abandonna. Abondamment pourvu de vivres que Montaner lui envoyait de Gallipoli, il eut la patience de rester six mois dans cette position. Son inaction trompa les habitans de Modica: une fête que les Grecs ont coutume de célébrer le 1.er juillet vint s'y joindre; les sentinelles avaient abandonné leurs postes, le tumulte de la joie régnait dans la ville; la musique retentissait dans toutes les rues, lorsque Arenos, qui voyait tout, résolut de mettre ce moment à profit. Il ordonna à cent de ses soldats d'appliquer les échelles et d'escalader les murailles, tandis qu'avec les autres il attaquerait la porte. Soixante des premiers arrivèrent heureusement par-dessus les murs, et occupèrent trois hauteurs. A cet aspect, les Modicéens se livrèrent à un tumulte qui répondait bien à leur précédente ivresse de joie: ils se préparent tous à attaquer ces

insensés qui étaient entrés malgré eux dans la ville, et dont le petit nombre paraissait si facile à vaincre. Ils en étaient déjà venus aux mains avec les Espagnols, qui se défendaient vaillamment dans leur position, lorsque Fernand réussit à enfoncer la porte et à entrer dans la ville d'un autre côté. Les Médicéens, attaqués sur leurs derrières, n'eurent d'autre parti à prendre que la fuite; ils résistèrent encore dans les rues : mais plus les Espagnols les pressaient, plus leur résistance devenait faible, et avant la venue de la nuit, ils avaient presque tous gagné le rivage de la mer et s'étaient embarqués pour Constantinople. Fernand Ximénès demeura en possession de cette place forte, et se trouva ainsi en relation d'intérêts avec Bérenger de Rocafort, sans que des rapports trop immédiats fissent naître une rivalité dangereuse.

Gallipoli resta toujours le point principal que tinssent les Espagnols en Thrace. C'était là que l'armée venait s'approvisionner; car c'était là que venaient aborder les marchands de toutes les nations; et l'on pense bien que, dans la détresse des Espagnols séparés de tout l'univers, Montaner ne mettait aucun obstacle à l'arrivée de ces étrangers. Nos aventuriers

vivaient donc comme une grande bande de voleurs partagée en différens corps; et cette vie dura cinq ans. Le besoin ou l'ennui devenait-il plus pressant, on faisait une nouvelle excursion, et au bout de quinze jours en général, les soldats rentraient chargés de butin dans le lieu d'où ils étaient sortis. L'armée, grace a sa petitesse, pouvait subsister sur une langue de terre aussi étroite que la Chersonèse de Thrace; sans cela, sa propre cruauté l'aurait bientôt ou anéantie ou chassée. On ignorait encore, au commencement du xv.e siècle, l'art de ne dépouiller que par dègrés une province de ses ressources, afin de les faire durer plus long-temps: le principal but était de détruire l'ennemi; après cela on s'emparait de ses propriétés pour les dévorer le plus tôt possible. Cette manière de faire la guerre n'est peut-être pas la plus inhumaine: n'est-il pas plus cruel de laisser la vie à son ennemi, sous le prétexte de l'humanité, et de lui enlever ses biens insensiblement, mais sans retour?

La reprise de Gallipoli était pour les Grecs de la plus haute importance, car les Espagnols perdaient par-là toute communication avec la mer. Cette entreprise était ou paraissait d'autant plus aisée à exécuter, que depuis long-temps

la garnison de cette place était très-faible, et que Ramon Montaner ne passait pas pour un vaillant guerrier. Pendant qu'Andronic traitait de la paix avec les généraux espagnols, un certain Georges de Christopoli partit de Macédoine avec quatre-vingts chevaux, pour tenter de surprendre cette forteresse. Il arriva, sans être aperçu, dans les environs, et rencontra tout à coup quelques charrettes espagnoles qui revenaient de la forêt voisine où elles étaient allées chercher du bois. Leur conducteur était Marco, cavalier espagnol : se voyant surpris, il ordonna à ses gens de se cacher derrière les murs d'un moulin, et partit au plein galop pour porter l'alarme dans Gallipoli : Georges de Christopoli le poursuivit avec ardeur pour arriver en même-temps que lui devant les portes ; mais Marco connaissait tous les sentiers, et prit les devans. La faible garnison de la place courut aux armes ; et Montaner sortit aussitôt avec quatorze cavaliers pour reconnaître l'ennemi ; il l'attaqua si vigoureusement, qu'en peu de temps trente-six des soldats de Georges furent ou taillés en pièces ou forcés de se rendre. Georges s'enfuit ; Montaner le poursuivit assez loin, et revint dans la ville avec le butin, qu'il partagea aux assiégés.

Dans le même temps, Bérenger et Fernand réunirent leurs troupes et s'avancèrent vers la mer, à travers la Thrace, pour s'emparer d'une place maritime que Montaner nomme Estagnara. Leur route fut, suivant l'usage, marquée par le pillage, le meurtre et l'incendie. Ils parcoururent ainsi quarante milles, et arrivèrent, sans rencontrer de résistance, devant Estagnara. La place fut emportée d'assaut; et à peine les Espagnols l'eurent-ils conquise, qu'ils se jetèrent sur les vaisseaux amarrés dans le port. Il y en avait, au rapport de Montaner, cent cinquante, parmi lesquels se trouvaient les quatre galères qui avaient porté à Constantinople Fernand Aores, lorsqu'il y reconduisit l'épouse du césar Roger. On mit sur-le-champ ces quatre galères à part pour les renvoyer à Gallipoli. Les autres furent livrées aux flammes. Mais, pour donner à ce spectacle plus de variété, les Espagnols brisèrent les digues qui garantissaient Estagnara d'une inondation, et le contraste que faisaient le feu s'étendant sur les eaux, et les eaux couvrant la terre, leur plut tellement, qu'ils ne pouvaient assez se féliciter de leur invention barbare : ils voyaient tranquillement les Grecs brûlés sur leurs vaisseaux et noyés dans leurs

maisons. Lorsque leur vengeance se fut assouvie, ils chargèrent le butin sur les quatre galères reconquises, et les firent partir pour le lieu de leur destination. Rocafort et Arenos revinrent lentement dans leurs quartiers. Tout ce qui restait encore dans les bourgs circonvoisins prit la fuite et se cacha dans les montagnes. Comment penser à la résistance, lorsque Andronic avait tellement perdu courage, qu'il ne s'occupait même pas du soin de former une nouvelle armée?

Outre les Espagnols, les Alains et les Turcopoles ravageaient aussi l'empire. Les trois armées se tenaient si éloignées les unes des autres, qu'elles ne se rencontraient jamais; cependant la haine des Espagnols contre les Alains n'était pas éteinte, et la pensée favorite de Rocafort était l'espoir de venger sur eux la mort du césar Roger: c'était en effet Grégoire, leur général, qui avait été le principal auteur de ce honteux assassinat. Les Turcopoles, ennemis jurés des Alains, instruisirent les Espagnols que Grégoire se disposait à retourner dans sa patrie: Rocafort forma aussitôt le projet de l'attaquer avant qu'il pût passer le mont Hémus, qui faisait alors la frontière de l'empire grec et de la Bulgarie: il eût été

dangereux de le poursuivre jusque dans ce royaume, soit à cause de la nature du pays qui est fort coupé par des montagnes, soit à cause de l'humeur guerrière de ses habitans, soit enfin parce que les Bulgares étaient alors les alliés de l'empereur Andronic.

Pour exécuter son plan, Rocafort rassembla tous les chefs à Passia : il y fut décidé que l'on mettrait toutes les forces espagnoles en mouvement pour cette grande entreprise, et que l'on enverrait les femmes à Gallipoli, où elles resteraient sous la garde de Montaner, à qui l'on laisserait une garnison de deux cents fantassins et de vingt chevaux.

Montaner fut très-peu satisfait de cette décision ; il voulait partager les dangers et la gloire de la nouvelle campagne. Pour l'apaiser, on le fit songer à la confiance que lui témoignait toute l'armée, en laissant sous sa garde ses femmes, ses enfans et ses biens : on lui promit en même-temps une riche part du butin : la garnison de Gallipoli reçut la même promesse ; mais cela ne suffit pas pour l'engager à obéir ; une grande partie des soldats s'en allèrent furtivement pour rejoindre l'armée : Montaner lui-même en donna la permission à plusieurs autres, soit qu'il ne pût les retenir,

soit qu'ils lui promissent de partager avec lui leur butin. Des deux cents fantassins et des vingt chevaux assignés pour la garnison de Gallipoli, cent trente fantassins seulement et six cavaliers y restèrent ; et comme la place ne renfermait pas moins de deux mille femmes, Montaner disait naïvement qu'*il était resté en assez mauvaise compagnie d'hommes, mais en fort bonne compagnie de femmes* (1).

L'armée espagnole partit de Passia et poursuivit les Alains à marches forcées. Ceux-ci, informés du plan de leurs ennemis, hâtèrent leur retraite le plus possible ; mais embarrassés d'un grand nombre de femmes et d'enfans qu'ils ne voulaient pas laisser en arrière, ils n'avançaient que lentement. Les Espagnols, après une marche non interrompue de douze jours, les atteignirent avant qu'ils fussent arrivés au pied du mont Hémus. Ce fut un soir d'été que l'avant-garde espagnole annonça l'approche des Alains, qui formaient, dirent les éclaireurs, un corps de trois mille cavaliers et de six mille fantassins, suivis d'un bagage immense. Rocafort et Fernand Ximénès furent d'avis, non

(1) *Romangui mal accompanyat de homens y ben acompanyat de fembres.*

de différer trop long-temps la bataille, mais de donner aux troupes le temps de reprendre haleine : on choisit donc le jour suivant; et l'on prit des mesures pour que les Alains ne pussent faire aucun mouvement sans être attaqués aussitôt.

Au point du jour, les Espagnols offrirent la bataille : les Alains, qui combattaient cette fois pour eux-mêmes, et non pour l'empereur grec, l'acceptèrent sans différer. Leur général Grégoire commença l'attaque avec mille chevaux; et ce premier choc fut si terrible, que la cavalerie espagnole se vit forcée de se retrancher entre des bagages, où elle se défendit avec peine, mais avec succès. Les deux infanteries ne tardèrent pas à en venir aux mains; la mêlée fut épouvantable; le champ de bataille semblait fait exprès : c'était une plaine de quelques milles de circuit, au pied de l'Hémus. Dans le combat de la cavalerie, on voyait des soldats isolés qui avaient perdu leurs chevaux, leurs sabres, leurs massues, continuer à se battre à coups de bâton ou à coups de poing. Les Espagnols étaient animés par le desir de la vengeance, les Alains par l'intérêt de leur conservation, et aucun des deux partis ne pouvait céder sans se perdre. L'avantage resta long-

temps du côté des Alains; du moins ils combattaient plus à l'aise : mais, vers le milieu du jour, le général des Alains tomba avec quelques uns de ses plus braves capitaines. L'armée crut pouvoir profiter de cette perte irréparable pour se retirer derrière ses bagages : les Espagnols y entrèrent avec eux, et le carnage devint plus terrible encore. Les maris mouraient dans les bras de leurs femmes, qui ne tardaient pas à être égorgées avec leurs enfans. Les Alains s'aperçurent bientôt du nouveau danger que causait la présence de leurs familles : occupés de les défendre, ils perdaient le temps qu'ils auraient dû employer à combattre, et préparaient ainsi leur propre ruine. Dispersées sur le champ de bataille, assises sur des chevaux harassés, les femmes augmentaient le désordre, et par-là rendaient la défaite plus sanglante. De neuf mille hommes qui avaient engagé l'action, trois cents se sauvèrent à peine. La victoire s'était décidée en faveur des Espagnols dans les premières heures de l'après-midi.

L'armée entière fut témoin, vers le soir, d'un spectacle déchirant. Un jeune Alain, après avoir long-temps et vaillamment combattu, prit la fuite, moins pour se sauver lui-même que

pour mettre en sûreté une jeune femme fort belle qu'il avait épousée depuis peu. Il réussit à la conduire hors du champ de bataille : il la plaça sur le premier cheval qui s'offrit à lui : elle partit, il la suivait, et ils cherchèrent ensemble à atteindre le sommet de la montagne. Trois cavaliers espagnols se mirent à leur poursuite pour ravir la fugitive. L'Alain s'aperçut bientôt de son danger, et s'efforça de hâter sa course ; mais le cheval de sa bien-aimée, faible et fatigué, n'avançait que lentement : les Espagnols approchaient ; le jeune homme, entraîné un instant par l'instinct de la conservation, donna des éperons et s'éloigna : ce mouvement dura peu ; rappelé par les cris et les larmes de sa compagne, il revint en arrière, arriva près d'elle, la prit dans ses bras, l'embrassa, la consola, et reculant d'un pas, la jeta morte à ses pieds d'un coup de sabre. Au même instant Guillen Bellever, l'un des trois Espagnols, fondit sur lui : plein de la rage du désespoir, le jeune Alain lui fendit la tête ; les deux autres arrivèrent ; c'était un combat à mort : sans abandonner le cadavre de sa femme chérie, l'Alain, recevant et rendant des coups furieux, se défendit jusqu'à ce qu'il tomba expirant auprès d'elle.

Le jour suivant, les Espagnols rassemblèrent le butin et rentrèrent dans leur camp avec leurs prisonniers. Le retour était d'autant plus difficile, qu'il devait être fort lent, si l'on voulait emporter les blessés, et que l'on avait à traverser un pays dévasté par la guerre, où il était fort difficile de se procurer des vivres.

Pendant que cela se passait dans la plaine que borne le mont Hémus, Montaner avait à soutenir dans Gallipoli un rude assaut contre les arrogans Génois.

Dix-huit galères génoises étaient arrivées à Constantinople pour y prendre le prince Démétrius, troisième fils de l'empereur et de sa seconde femme Irène, et le conduire dans le marquisat de Montferrat, où il allait régner à la place de son grand-père maternel. Cette flotte avait pour amiral Antonio Spinola, Génois, qui ne manquait ni d'adresse ni de courage. Pendant son séjour à Constantinople, s'entretenant avec Andronic sur l'état de l'empire, et ce monarque manifestant un vif desir d'être délivré des Espagnols, Antonio s'engagea à les chasser de Gallipoli, si l'empereur, pour prix d'un tel bienfait, voulait marier son troisième fils avec la fille d'Apitino Spinola, frère d'Antonio. Andronic y consen-

tit, et Spinola fit sur-le-champ les préparatifs nécessaires pour l'exécution de sa promesse.

Il se rendit avec deux galères à Gallipoli, demanda à voir le commandant, et, introduit devant Ramon Montaner, dit avec le ton d'une extrême arrogance, qu'il était Antonio Spinola, général de sa république, et qu'il venait pour ordonner aux Espagnols de quitter sans délai et sans réplique les provinces impériales pour retourner dans leur patrie, ou de s'attendre à y être contraints par la force des armes. Montaner répondit à cette fière interpellation, que l'évacuation de Gallipoli et de la Thrace n'était pas si aisée qu'on paraissait le croire; que, pour ses menaces, il ne savait ce qu'il en devait penser, puisque le roi de Sicile et la république de Gênes n'étaient point en guerre; que du reste on lui avait confié la défense de Gallipoli, et qu'il resterait fidèle à son devoir. Cette réponse ne détourna pas Spinola de son dessein; il demanda même que sa déclaration de guerre fût exposée par écrit; et Montaner, voyant que les représentations raisonnables étaient sans effet, accepta la guerre, non sans faire remarquer qu'elle était injuste de la part de la république, qu'elle en ressentirait les suites; que les pré-

tentions de Spinola étaient d'autant plus révoltantes, que Gênes n'avait ni le droit ni le pouvoir de chasser les Espagnols d'un territoire que leurs bras sauraient bien conserver après l'avoir conquis, et qu'Andronic se repentirait d'avoir imploré son secours. Le général génois et le commandant de Gallipoli ne se virent plus après cela; le premier repartit aussitôt pour Constantinople avec ses deux galères, et alla annoncer à l'empereur le résultat de cette première démarche.

La faiblesse apparente de la garnison de Gallipoli encourageait fort Spinola à hasarder son entreprise; mais il avait oublié que les femmes qui vivent avec des hommes courageux acquièrent une énergie étrangère ordinairement à leur sexe. Convaincu que cette fois enfin le siége de Gallipoli réussirait, l'empereur grec ajouta aux dix-huit galères génoises sept de ses propres galères, commandées par le capitaine Mandriol, Génois de naissance. On mit à la voile le jour suivant, et le prince Démétrius se rendit à bord, dans l'intention de passer ensuite de Gallipoli en Italie.

A deux heures après midi, Spinola parvint à la hauteur de Gallipoli, et commença aussitôt à débarquer ses gens. Montaner, qui dans

l'intervalle n'était pas resté inactif et avait fort augmenté sa cavalerie, les reçut sur le lieu du débarquement avec une telle fureur, qu'ils ne purent exécuter leur projet. Cependant sept galères se détachant de la flotte, se rendirent vers un autre point, et mirent à terre leur équipage sans obstacle. Montaner, qui avait besoin de toutes ses forces pour résister aux premiers assaillans, se vit bientôt attaqué sur ses derrières, et forcé à la retraite; il se repliait en combattant vers la porte située du côté de la mer, lorsque son cheval fut atteint et renversé; les Génois criaient déjà : « Le gé-« néral est tombé, la place est à nous! » Mais Montaner n'avait reçu que de légères blessures, qui, une fois pansées, ne l'empêchèrent pas de continuer à commander. Les murs de la ville se couvrirent sur-le-champ de deux mille femmes, dont chaque bataillon, composé de dix individus, avait pour chef un Catalan, et qui se préparaient à repousser l'assaut avec de l'eau bouillante, des pierres et autres armes semblables. Maîtres de la plaine, les Génois se hatèrent d'attaquer les murs : les uns décochaient une multitude de traits, tandis que les autres appliquaient des échelles : leur courroux s'enflammait d'autant plus, qu'ils

ne se voyaient en tête que des femmes; mais ces femmes étaient devenues des héros, et leur résistance montra que la faiblesse n'est pas toujours l'apanage de leur sexe. Le premier assaut fut positivement repoussé. Les Génois, ne croyant pas à l'opiniâtreté du courage féminin, en hasardèrent un second; mais celui-ci fut encore plus malheureux; la fureur des femmes était devenue telle, qu'une d'entre elles, ayant reçu cinq blessures, ne voulut jamais abandonner le champ de bataille.

Lorsque Antonio Spinola vit de son vaisseau la défaite des siens, il crut devoir venir en personne à leur secours. Il parut donc à la tête de quatre cents hommes qui n'avaient encore pris aucune part à l'action. A mesure qu'il approchait des murs, il regrettait davantage de s'être conduit avec une légèreté si insolente; mais il n'était plus temps; il fallait poursuivre ce qu'il avait commencé. Le combat se rengagea avec fureur. Les Génois s'indignaient d'être vaincus par des femmes; les femmes s'enorgueillissaient de remplacer si dignement leurs époux. De là naquirent des prodiges de valeur, au milieu desquels cependant l'avantage resta toujours du côté des héroïnes qui défendaient les murs. Le

courage des Génois se ralentit le premier. Montaner s'en apercevant, fit une sortie avec cent fantassins et six chevaux. La plupart des ennemis avaient déjà jeté leurs armes ; fatigués et en désordre, ils reprenaient la route de leurs vaisseaux ; les Espagnols en firent un grand carnage. Un Catalan poursuivit son adversaire jusque sur une galère génoise ; et si Montaner avait eu plus de monde, il aurait pu, sans beaucoup de peine, s'emparer d'une partie des bâtimens ennemis.

Démétrius et quelques autres chefs quittèrent la terre aussi rapidement que possible. Antonio Spinola perdit la vie sur ce même sol où il avait déclaré la guerre, et autour de lui tombèrent presque tous les guerriers qu'il avait amenés à la fin du combat. Antonio Rocanegra, capitaine génois, se vit coupé de sa galère avec une suite de quarante hommes, et se porta sur une hauteur pour y vendre chèrement sa vie. Montaner, qui honorait sa résolution et voulait le sauver, le fit engager à mettre bas les armes et à se rendre. Le Génois rejeta cette offre, et fut taillé en pièces avec ses soldats. Les Espagnols étaient à leur tour maîtres de la plaine. Des dix-sept galères génoises aucune ne retourna à Constanti-

nople; elles firent voile vers l'Italie avec le prince Démétrius. La nouvelle de la fatale issue de cet assaut fut portée à l'empereur par le capitaine Mandriol. Andronic se consola, selon son usage, par la pensée que ce malheur venait de Dieu. L'armée espagnole, rentrant dans ses quartiers, apprit à quel danger Gallipoli était exposé; elle marcha rapidement à son secours, et arriva deux jours trop tard. Les maris furent affligés de trouver leurs femmes blessées; mais les femmes n'en furent que plus charmantes. Une grande fête fut célébrée en l'honneur de cette double victoire.

La bataille livrée au pied du mont Hémus, bien que glorieuse pour les Espagnols, avait fort diminué leur nombre; ils pouvaient bien se maintenir encore dans leur ancienne position, mais comme les conséquences de leurs dévastations retombaient sur eux, et que, pour continuer à vivre comme précédemment, la conquête des grandes villes leur était nécessaire, ils avaient besoin de songer aux moyens de se recruter. L'Occident ne leur laissait espérer aucun secours; du moins toutes leurs négociations avaient été vaines. De quel côté se tourner? Le sort sembla veiller lui-même

sur eux, en leur amenant des Turcs et des Turcopoles.

A peine les Espagnols avaient-ils été brouillés avec l'empereur grec, que les Turcs s'étaient emparés de nouveau des provinces de l'Asie-mineure. Philadelphie s'était rendue après un siége fort court. Les grandes villes suivaient cet exemple ; quiconque voulait se sauver passait le détroit. En peu de temps les Turcs furent maîtres de cette partie de l'Asie que possédait l'empereur grec ; et les Grecs eux-mêmes, connaissant la faiblesse de leur empire, perdirent l'espérance de la reconquérir.

De ce moment les Turcs desirèrent de prendre pied aussi en Europe ; la position des Espagnols en Thrace leur parut le meilleur moyen d'y parvenir. Ils envoyèrent d'abord des députés à Gallipoli pour s'informer si les Catalans consentiraient à faire cause commune avec eux. Ceux ci, charmés de cette proposition, se hâtèrent d'envoyer par-delà le Bosphore une frégate armée, chargée d'amener à Gallipoli le chef des Turcs avec dix de ses officiers, afin qu'un traité formel consolidât cette nouvelle alliance.

Le général turc se nommait Chemelix. Il s'engagea à amener huit cents chevaux avec

deux mille fantassins, et demanda en retour que l'on assignât à ses gens un quartier où ils pussent vivre avec leurs familles; que leur part du butin fût la moitié de ce que recevait le soldat espagnol, et qu'il leur fût permis de retourner dans leur patrie dès qu'ils le trouveraient bon : il promettait d'ailleurs de prêter serment de fidélité au général espagnol.

Celui-ci accepta ces conditions. Chemelix repassa le Détroit pour faire préparer le départ; et lorsque les Espagnols eurent tout disposé de leur côté, on vit arriver à Gallipoli huit cents cavaliers turcs et deux mille fantassins, avec leurs femmes, leurs enfans et leur bagage. A leur tête était Chalel.

Rocafort et Fernand ne pouvaient pas prévoir alors qu'on leur ferait un crime d'avoir facilité le passage des Turcs en Europe: ils faisaient ce que leur commandait leur situation, sans calculer ce qui pourrait en résulter pour l'avenir. Les généraux étaient meilleurs guerriers que politiques; et si leur foi chrétienne ne les détourna point d'une alliance avec les musulmans, c'est peut-être parce qu'ils étaient Espagnols, et, comme tels, accoutumés à l'aspect des Maures, qui prenaient quelquefois du service parmi eux, et se comportaient en

braves soldats. D'ailleurs, au commencement du quatorzième siècle, les Turcs n'inspiraient pas l'horreur qu'ils ont inspirée depuis. Enfin était-ce donc une chose inouïe qu'une pareille alliance? Frédéric II et Mainfroi de Sicile n'avaient-ils pas souvent fait la guerre à la tête d'armées de Sarrasins? Les généraux espagnols ne négligèrent rien de ce qu'ordonnait la prudence humaine, et les ordres étaient de ne jamais laisser passer en Europe plus de Turcs qu'il n'y aurait d'Espagnols. Bérenger et Fernand furent plus sages à cet égard que tant d'autres généraux qui ont préparé la ruine des États en y appelant d'innombrables armées d'auxiliaires.

Non contens de se recruter de la sorte, les Espagnols firent alliance dans le même temps avec les Turcopoles, qui, naguère servant comme eux aux gages de l'empereur, se trouvaient dans la même situation, et ne pouvaient se sauver qu'en se ralliant à une plus grande armée. Ces Turcs baptisés obtinrent des conditions plus favorables que les autres, soit par égard pour l'identité de croyance, soit qu'on voulut les empêcher par-là d'avoir commerce avec les mahométans. Les Turcopoles vinrent au nombre de mille chevaux,

et après avoir prêté le serment de fidélité, ils reçurent pour chef Juan Perez de Caldes. Plus fort que jamais, Rocafort pouvait d'autant mieux se hasarder dans de grandes entreprises, qu'il était toujours le maître, s'il essuyait des pertes considérables, de se recruter parmi les Turcs. Mais l'armée espagnole devait recevoir encore un renfort inattendu.

Les Génois, après l'arrivée du général Bérenger de Entenza en Occident, ne l'avaient ni mis en liberté ni dédommagé de la perte de ses quatre galères. Lorsque la nouvelle de ce traitement honteux passa en Thrace, à l'armée espagnole, peu après la bataille d'Apros, elle fut l'objet des délibérations du conseil des douze que présidait Bérenger de Rocafort. La situation de l'armée exigeait des mesures extraordinaires, et comme on ne pouvait renoncer à l'espoir de tirer de l'Occident de puissans secours, on résolut de saisir l'occasion que fournissait la captivité de Entenza pour envoyer une ambassade au roi d'Aragon dom Jayme. Garcia de Vergua, Perez de Arbe et Pedro Roldan, membres du conseil des douze, furent choisis pour députés, et partirent aussitôt. Arrivés à la cour du roi d'Aragon, ils peignirent la conduite des Gé-

nois des couleurs les plus noires, et demandèrent avec instance l'entremise du roi auprès de la république. Ils tracèrent en même-temps un tableau de leurs victoires et de la déplorable situation de l'empire grec. « Il ne « dépend que du roi, dirent-ils, de s'en rendre « maître ; qu'il mette la dernière main à ce que « nous avons commencé, et l'empire des Pa- « léologue est renversé pour toujours ». Don Jayme n'agréa pas cette proposition ; sa réponse fut qu'il intercéderait pour Bérenger de Entenza, et qu'il promettait d'avance sa mise en liberté ; que, quant à la conquête de l'empire grec, il ne pouvait s'en occuper à cause de l'éloignement de son royaume ; que cette entreprise ne convenait qu'à son frère le roi de Sicile, qui était plus voisin. Après cette réponse, les députés se rendirent à Rome, où ils espéraient gagner à leurs projets le pape Benoît XI ; mais, depuis la mort de Boniface VIII, la cour de Rome était trop occupée du soin de maintenir son ancienne existence politique pour entrer dans des plans de conquête. Attaquée d'un côté par la France, et de l'autre par l'Aragon, et plus dépendante de la première de ces puissances que de la seconde, elle ne reçut même

pas les députés de l'armée espagnole avec les égards qu'elle avait coutume de témoigner aux criminels. Ils revinrent donc en Thrace sans avoir rien fait, du moins quant au principal objet de leur mission. Mais don Jayme tint sa promesse ; il fit déclarer à la république de Gênes que, si elle ne mettait pas en liberté et ne dédommageait pas de ses pertes Bérenger de Entenza, l'un de ses premiers vassaux, il se verrait contraint de venger de la manière la plus éclatante l'affront que la république, contre tout droit des gens, lui faisait dans la personne de ce général. La république s'excusa comme elle put, et se dit prête à remplir les vœux du monarque, s'il voulait avoir la bonté d'ordonner aux Espagnols qui séjournaient en Thrace, et faisaient le plus grand tort à leur commerce dans le Levant, de revenir dans leur patrie. Don Jayme rejeta cette clause, comme ne convenant pas à sa dignité; et quoique les Génois se vissent ainsi déçus de leur principale espérance, ils renvoyèrent Entenza. Des députés Aragonais et Génois se réunirent à Montpellier pour traiter des dédommagemens qui lui étaient dus ; mais les Génois usèrent de tant de subterfuges, apportèrent tant de comptes, qu'il ne résulta

rien de cette délibération. Bérenger, qui brûlait d'impatience de se réunir avec ses compatriotes de la Thrace, demanda du secours au pape et au roi de France : rejeté par tous les deux, il se rendit en Catalogne, vendit tout ce qu'il y possédait en fonds de terre, rassembla un corps de cinq cents hommes, et s'embarqua sur un grand navire pour se rendre à Gallipoli. Il y arriva au moment où le traité des Espagnols avec les Turcs et les Turcopoles venait d'être conclu, et où Bérenger de Rocafort, qui n'avait jamais été son ami, se voyait au plus haut degré de sa puissance et de sa considération ; plus fier que jamais, il avait la persuasion intime que les succès de l'armée étaient le fruit de son activité et de sa renommée.

Cette rivalité d'un nouveau général avec Bérenger de Rocafort, que Fernand Ximénès avait si heureusement évitée, éclata dès que Bérenger de Entenza fut arrivé. Celui-ci était revenu à l'idée que les choses se trouvaient encore dans la situation où il les avait laissées plusieurs années auparavant ; un coup-d'œil suffit pour le détromper ; mais il n'en était pas plus disposé à abandonner aucune de ses prétentions. Bérenger de Rocafort, de son

côté, n'était pas homme à renoncer à des droits bien acquis : il ne pouvait s'opposer à ce que Entenza restât le chef des troupes qu'il avait amenées ; mais la pensée de quitter lui-même le commandement ne lui entrait point dans l'esprit, pas même en rêve. L'armée fut bientôt partagée entre ces deux chefs. Entenza avait pour lui la naissance, le rang, d'anciens services, de longs malheurs, et surtout des manières affables et douces. Rocafort vantait ses mérites, sa fermeté, sa sévérité, sa justice, et l'expérience déjà faite du talent avec lequel il savait conduire une armée dans les circonstances les plus défavorables. Ceux qui appartenaient au premier parti s'élevaient contre l'injustice d'un abaissement non mérité ; ceux qui s'étaient ralliés au second, parlaient de l'injustice plus grande encore qu'on voulait faire essuyer à un général dont l'habileté avait été éprouvée pendant six ans. Quelques-uns s'efforçaient de rester neutres ; mais tout en préférant le bien général à des intérêts particuliers, ils aigrissaient les deux partis et leur devenaient toujours plus odieux. Comme aucun juge n'était là pour terminer cette querelle, il était à craindre qu'elle ne fût décidée par les armes.

Le seul motif qui retardait encore le mode de jugement, était la supériorité de force de Rocafort, dont les Turcs et les Turcopoles suivaient la bannière, parce qu'ils lui avaient juré fidélité. Les gens sensés profitèrent de cette circonstance pour représenter à Rocafort qu'il ferait bien de céder un peu de son droit, puisque, même en écrasant tout le parti de Entenza, il s'exposait nécessairement à s'affaiblir et à perdre beaucoup de sa gloire. Rocafort cédant, l'accommodement n'était pas difficile. Le conseil des douze déclara que Bérenger de Entenza, Bérenger de Rocafort, et Fernand Ximénès de Arenos agiraient chacun pour soi, et que les soldats seraient libres de se ranger sous les drapeaux de celui qu'ils préféreraient. On n'adopta ce moyen de conciliation que pour assurer quelques instans la concorde, car on sentait bien que par-là l'unité des opérations était tout-à-fait perdue. Ce qu'il y eut de pis, c'est que cette décision du conseil des douze ne fut pas même suivie; car Fernand de Arenos s'unit avec Entenza, soit parce qu'il ne crut pas perdre ainsi de sa considération, soit parce qu'il avait toujours moins aimé que craint Rocafort. On a beau tenter d'établir quelque division dans les

affaires du gouvernement, l'unité se rétablit toujours d'elle-même, ne fût-ce qu'à peu près.

Les relations des chefs entre eux ne permettaient pas un long repos: une armée a besoin d'activité, et si elle n'exerce pas la sienne contre l'ennemi, elle la tourne contre elle-même. Cette crainte détermina les généraux à conduire les troupes en campagne. Bérenger de Entenza assiégea Mégarix. Bérenger de Rocafort bloqua Nora. Le premier fut suivi par les Aragonais et par la noblesse qui hait, comme par instinct, le mérite sans naissance et sans état: le second eut pour lui les Almugavares, les Turcs et les Turcopoles. Montaner, qui, en sa qualité de général-quartier-maître, ne tenait à aucun d'eux, resta de nouveau dans Gallipoli.

Il y trouva l'occasion de porter un coup très-sensible aux Génois qu'il haïssait amèrement. Un jeune Génois, nommé Tioni Jacqueria, qui s'était flatté de succéder à son vieil oncle dans le commandement du château de Phruilla, reçut, après la mort de celui-ci, l'ordre de remettre la place à un autre oncle venu de Gênes. Il se brouilla avec ce nouveau commandant, et, redoutant un emprisonnement dont son oncle passait pour avoir reçu

l'ordre en Italie, il résolut de tenter de s'emparer de château : manquant de moyens pour y réussir, il se rendit à Gallipoli pour demander du secours aux Espagnols. Montaner lui accorda sur-le-champ ce qu'il désirait, parce que Jacqueria s'engagea à remettre ensuite le château aux Espagnols, pourvu qu'on lui en laissât le commandement. L'entreprise réussit : quelques Espagnols, réunis aux partisans de Jacqueria, escaladèrent de nuit les murs de la place, et en ouvrirent la grande porte à leurs compagnons d'armes restés en arrière. Au point du jour le combat s'engagea ; cent cinquante hommes de la garnison furent tués, le reste se rendit. La ville fut attaquée aussitôt après ; elle ne fit point de résistance et offrit un riche butin : elle demeura au pouvoir des Espagnols, ainsi que la citadelle ; et Montaner, charmé de cet heureux succès, employa Jacqueria à conquérir un fort dans l'île de Thasos, qui fut dans la suite d'une grande utilité pour les Espagnols.

Cependant les généraux poursuivaient leurs siéges, et Rocafort surtout poussait vigoureusement celui de Nora. Cette place était près de se rendre, lorsque l'infant don Fernand, fils du roi de Majorque, arriva dans Gallipoli, pour

prendre, au nom du roi de Sicile, le commandement de l'armée. Son arrivée fut très-agréable à Montaner, soit parce qu'il y voyait le terme de la division qui existait entre Entenza et Rocafort, soit parce qu'il était dévoué de cœur à la maison d'Aragon. Don Fernand avait accepté cette mission par amitié pour son oncle, qui, pressé sans cesse de donner du secours aux Espagnols de la Thrace, voulait du moins faire quelque chose pour eux; quoique sa situation ne lui permît pas de déclarer formellement la guerre à l'empereur Andronic. Avant son départ, le jeune prince avait promis au roi de Sicile d'administrer en son nom les États de la Grèce, et de ne pas se marier sans son consentement avec une princesse de la maison de France. Des messagers furent expédiés aussitôt à Entenza, à Rocafort, et à Arenos, pour leur annoncer la venue de l'infant: ces messagers étaient porteurs de lettres-royaux qui ordonnaient aux généraux espagnols de se réunir sous le commandement en chef du prince. Montaner donna sur-le-champ à don Fernand une garde de cinquante chevaux avec un domestique considérable; et comme la maison du commandant était la plus belle de Gallipoli, il la céda à l'infant.

A peine Bérenger de Entenza eut-il reçu la nouvelle de l'heureuse arrivée du prince, qu'il partit pour se rendre à Gallipoli et le saluer du titre de généralissime. Fernand Ximénès de Arenos le suivit de près, et se conforma en tout à son exemple. La conduite de ces deux chefs était ou le résultat de leur situation qui leur faisait craindre l'ambition de Rocafort, ou plutôt la nature même des choses qui veut partout l'unité. Rocafort, qui se trouvait dans une situation différente, montra moins d'empressement.

La nouvelle qu'il avait reçue ne pouvait que lui être fort désagréable; en supposant que le prince sût assez bien la guerre pour être général en chef, comment engager les Turcs et les Turcopoles, qui avaient prêté serment à Rocafort seul, et remis entre ses mains leur destinée, à obéir à don Fernand? Pour se tirer d'embarras, il consulta ses plus intimes amis et prit le parti de faire féliciter le prince au nom de son armée, et de donner pour excuse de ses retards les progrès qu'il avait déjà faits dans le siége de Nora, progrès qui ne lui permettaient pas de s'absenter, et dont le prince serait peut-être bien aise de prendre connaissance lui-même. Il lui écrivit dans

ce sens, et prévint en même-temps ses confidens de la manière dont ils devaient le recevoir.

A la réception de cette lettre, don Fernand rassembla ses amis pour les consulter sur ce qu'il devait faire. Tous furent d'avis que le moindre retard serait dangereux, parce que la joie que son arrivée avait donnée aux troupes pourrait s'affaiblir, et que le général pourrait en prendre occasion de l'exclure du commandement en chef, contre les ordres exprès du roi. Escorté par les gens de Bérenger de Entenza et de Fernand Ximénès de Arenos, le prince se mit en route; les généraux eux-mêmes restèrent en arrière, pour épargner à Rocafort toute impression pénible, jusqu'à ce que don Fernand eût gagné sa bienveillance et celle de l'armée.

On voit par tant de détours et de précautions que la division entre les généraux espagnols était à son comble, et que don Fernand aurait eu besoin d'être beaucoup plus que prince de naissance pour maintenir l'unité qu'il venait rétablir, et pour assurer la bonne intelligence de ceux qui ne devaient plus être que les instrumens de ses volontés. Les événemens qui suivirent montrèrent que le mérite

seul a une puissance que ne remplacent ni la naissance ni le rang.

Trois jours après son départ, don Fernand arriva dans le camp de Nora. Présenté à l'armée par Ramon Montaner, il fut reçu avec des transports de joie. Rocafort lui-même parut affectueux et attentif. Plusieurs jours s'écoulèrent en fêtes et en banquets que donna le général. L'infant attendait toujours que Rocafort déposât le commandement entre ses mains pour l'en recevoir de nouveau : celui-ci n'en faisant rien, don Fernand lui déclara enfin qu'il voulait faire connaître à l'armée la lettre du roi, et qu'il le priait de la convoquer à cet effet. Le général promit aussitôt que l'armée serait convoquée pour le lendemain. Il pouvait le promettre d'autant plus librement, que depuis quelques jours il avait fait répéter sous main par ses amis intimes qu'il était fort douteux que l'on dût recevoir l'infant comme lieutenant du roi ; et que personne ne devait se hâter de l'applaudir. Cette précaution avait paru fort raisonnable, et personne ne s'était avisé de songer aux vues secrètes de Rocafort.

Le lendemain se forma une assemblée composée d'individus qui, recevant leur paye du général, obéissaient à chacun de ses ordres.

L'infant parut accompagné d'un grand nombre de capitaines, et fit lire la lettre du roi. Après cela, don Fernand ajouta que le roi de Sicile, touché par les sollicitations que, lui infant, lui avait adressées, avait reçu le serment de fidélité que l'armée lui avait prêté par l'entremise de ses députés; et que, bien qu'il ne fût point dans les intérêts de son royaume de les prendre ouvertement sous sa protection, il avait voulu leur donner une marque signalée de sa bienveillance, en leur envoyant son neveu pour les gouverner en son nom et leur promettre de nouveaux secours. L'armée se tut quelque temps, selon les ordres de Rocafort, et fit répondre enfin qu'elle délibérerait sur ce point, et informerait l'infant de sa décision. Don Fernand rentra dans son quartier.

Rocafort resta au sein de l'armée, et, ne pouvant compter tout-à-fait sur la voix des officiers, dont plusieurs étaient fort dévoués au prince, il dit: Que l'affaire qui venait d'être exposée ne pouvait être traitée par la multitude qui porte dans toutes ses délibérations le trouble et le désordre; qu'il fallait choisir cinquante personnes jouissant de la confiance et de la considération générale pour en exa-

miner le pour et le contre, et qu'après cet examen leur opinion serait soumise à l'armée entière, pour être ou rejetée, ou acceptée par elle. Cet avis, ou plutôt cet ordre parut fort sage. Les cinquante furent choisis; et comme on connaissait fort bien les amis du général, on donna la préférence à ceux qui s'entendaient avec lui, ou à des hommes qui ne devaient point lui résister. Ce conseil privé s'étant assemblé, Rocafort parla en ces mots :

« Amis et compagnons d'armes, l'arrivée « inespérée de l'infant Don Fernand est l'évé- « nement le plus heureux que nous puissions « désirer; il remplit tous nos souhaits; et si « nous devons y voir un présent du ciel qui « ne nous a jamais abandonnés au milieu des « plus grands dangers, nous devons aussi le « regarder comme le gage de notre prospérité « future. Tout dépend des relations que nous « allons contracter avec le jeune prince. Dans « mon opinion, ce serait une erreur impardon- « nable, lorsque le choix de notre chef dé- « pend de nous seuls, que de préférer l'absent « au présent, et celui qui est occupé des soins « d'un royaume éloigné à celui qui n'aura « d'autres devoirs que ses devoirs envers nous.

« Nous soumettre au roi don Fadrique, c'est « nous soumettre à l'esclavage. Ne pouvant « être en personne au milieu de nous, il nous « enverra un lieutenant pour commander en « son nom l'armée victorieuse et administrer « les provinces conquises. Quel malheur com- « parable à celui d'être, pour prix de nos suc- « cès, gouvernés par une main étrangère? Et « de quel secours nous sera don Fadrique? Je « ne dis rien de plus sur cet échange inégal de « droits et de devoirs auxquels nous serons as- « sujettis, cela n'a pas besoin de plus de preu- « ves : mais qui de nous a déjà oublié comment « nous étions traités en Sicile? Quelle a été, « à notre départ, la récompense de nos ser- « vices et de notre dévouement? Un peu de « biscuit de mer et quelques misères qu'on « ne refuse pas aux valets de pied et aux es- « claves. Non, mes amis, nous ne pouvons « choisir le roi don Fadrique pour notre roi. « Il nous a refusé son assistance quand nous « en avions besoin, et aujourd'hui qu'elle nous « est inutile, il veut partager nos conquêtes; « oui, c'est là tout ce qu'il veut. S'il avait pour « nous une bienveillance loyale, il nous en- « verrait des armes, des vivres, de l'argent, « des soldats. Au lieu de cela, il nous envoie

« un général comme si nous en manquions.
« Devons-nous consentir à recevoir notre
« récompense de la main de ses ministres
« et de ses gouverneurs ? la passion dirige
« seule les gens de cette sorte ; ils sacri-
« fient l'intérêt public à leur intérêt parti-
« culier ; leurs penchans sont merveilleuse-
« ment d'accord avec la nature de leur place,
« dont le caractère est de sacrifier toujours
« l'avenir au présent, et d'agir d'autant plus
« arbitrairement, qu'ils sont plus éloignés du
« souverain auquel ils ont à rendre compte.
« A mon avis donc, le roi don Fadrique doit
« être exclu. Choisissons à sa place l'infant
« don Fernand pour notre prince ; il est
« ici, il est témoin de nos exploits, juge de
« notre mérite, compagnon de nos souf-
« frances et de nos succès. Que don Fadrique
« se contente de la Sicile et abandonne à son
« neveu ce que nous seuls avons conquis ».

Ce discours produisit une forte impression sur tous les assistans ; l'avis de Rocafort obtint l'approbation générale. Au fond, il ne voulait ni un roi, ni un lieutenant ; mais, pour repousser l'un avec succès, il se servait, comme d'un épouvantail, de l'image de l'autre. Si l'infant acceptait le titre de prince indépendant,

il s'exposait à un triple danger; en manquant à la parole qu'il avait donnée au roi de Sicile, il devait passer pour un traître; il se chargeait d'une couronne fragile, et d'un royaume composé uniquement de plaines désertes et de villes dépeuplées: enfin il devenait d'abord l'instrument d'un général qui, dans le cas où son règne serait prospère, deviendrait à son tour son unique soutien. Rocafort avait calculé tout cela; ses amis n'en avaient pas fait autant; ils soupçonnaient d'autant moins ses véritables vues, qu'il les cachait sous le masque de la générosité. Le succès répondit pleinement à son attente. Le conseil retourna auprès de l'armée pour lui annoncer le résultat de ses délibérations, et l'armée n'ayant rien à objecter, les cinquante se rendirent auprès de l'infant. Celui-ci, fort surpris de la proposition qu'il entendait, et incertain d'abord s'il devait l'accepter ou la rejeter, s'excusa enfin en disant qu'il deviendrait traître envers sa famille et son serment, s'il était réduit à ne choisir qu'entre l'acceptation du titre de prince et la renonciation à celui de lieutenant. Son intention était de refuser la couronne; mais, de peur que la nouvelle n'en parvînt trop tôt à l'armée, Rocafort fit répandre qu'avant de

prendre des mesures publiques, l'infant avait besoin d'écrire au roi de Sicile. Quatorze jours s'écoulèrent ainsi, l'infant attendant que l'armée reconnût sa mission, et l'armée s'étonnant de ce que l'infant ne s'expliquait pas conformément à ses souhaits. Les Turcs et les Turcopoles firent cause commune pour résister à tous les maux que pourrait entraîner cet état de choses.

Rocafort détourna ainsi par son adresse l'orage qui n'aurait pas manqué de fondre sur lui, s'il avait reconnu un lieutenant qui, né prince d'une maison royale, aurait nécessairement écouté les insinuations de Bérenger de Entenza et de Fernand Ximénès de Arenos, ses ennemis déclarés. Indécis sur le parti qu'il devait prendre, l'infant resta à l'armée, et fut ainsi la cause d'une dissension éclatante qui eut de sanglans résultats.

Nora fut prise pendant que l'infant était encore dans le camp de Rocafort, et ses habitans durent la vie à la médiation de ce prince. Mégarix se rendit aussi à Bérenger de Entenza sous des conditions qui garantissaient ses maisons d'être détruites et son peuple d'être massacré. La chute de ces deux places fortes était peu avantageuse. Les Espa-

gnols commençaient à craindre les suites de leurs dévastations : à dix journées de marche autour de Gallipoli, aucun champ, aucun jardin, aucune vigne n'avait été cultivée depuis plusieurs années, et la conquête d'Andrinople ou de Constantinople présentait trop de difficultés pour qu'on pût se décider à l'entreprendre. Le moment était donc venu où, après sept ans, les Espagnols se voyaient forcés ou d'abandonner le théâtre de leurs excès, ou de mourir de faim.

Cependant l'inimitié de Entenza et de Rocafort continuait avec une telle violence, qu'on ne pouvait comprendre comment ils se décideraient à marcher pour une expédition faite en commun. Les gens sensés de l'armée prièrent l'infant de rester en Thrace au moins jusqu'à ce qu'on eût pris quelque résolution, et il y consentit plus par amitié pour Entenza et Arenos, qu'il croyait menacés, que dans l'espoir d'un heureux accommodement. Un conseil de guerre fut tenu pour fixer le plan des opérations de la campagne. Tous furent d'avis d'abandonner la Thrace, et de se jeter sur la Macédoine pour y subsister encore quelque temps. Il fallait emporter la ville de Christopoli : placée sur les frontières de la Macédoine et de la Thrace,

elle devait faciliter le passage d'une province dans l'autre, et servir d'asile en cas de malheur. On voulait raser les forteresses de la Thrace, et aussitôt après Ramon Montaner devait conduire à Christopoli les vieillards, les femmes et les enfans embarqués sur les vaisseaux qui restaient à peu près au nombre de trente-six. Pour éviter toute querelle dans l'armée, on convint que Bérenger de Rocafort prendrait les devans avec les Turcs, les Turcopoles et les Almugavarès, et que Bérenger de Entenza, avec Fernand de Arenos, le suivraient à une journée de distance, ordre d'autant plus facile à garder qu'on n'avait à craindre aucun ennemi.

L'armée entière se rassembla à Gallipoli, et se mit en marche le jour suivant pour sa nouvelle destination.

C'était en automne : comme la Macédoine n'avait point encore souffert des maux de la guerre, on y trouva des vivres en abondance. Les Grecs prirent la fuite à l'approche des Espagnols ; mais ils laissaient derrière eux tout ce dont ces derniers avaient besoin pour se rétablir des privations qu'ils avaient souffertes depuis deux ans. A deux journées de Christopoli, Rocafort entra dans une plaine où il

n'aperçut aucun homme, mais une telle abondance de provisions, que, pour rafraîchir ses troupes, il s'y arrêta au-delà du temps convenable. De là vint que l'avant-garde de l'infant, commandée par Entenza, atteignit l'arrière-garde de Rocafort qui n'avait pas encore quitté ce lieu. L'inimitié des généraux avait passé dans le cœur de leurs soldats. Pleins de méfiance, les Almugavares de Rocafort se crurent attaqués; ils sautèrent sur leurs armes, et avant qu'une seule réflexion eût pu les calmer, ils en vinrent aux mains avec les gens de Entenza. La mêlée durait depuis une demi-heure, lorsque celui-ci apprit ce qui se passait à son avant-garde; il se jeta à cheval, et ne supposant là qu'un mésentendu qu'apaiseraient quelques mots, il parut sans armes au milieu des siens. Tous ses efforts tendirent à faire cesser le combat: il s'en occupait encore, lorsque Gisbert de Rocafort, frère de Berenger et Dalmau de Saint-Martin, son proche parent, lui coururent sus, la lance en arrêt: « Que voulez-» vous, amis? » leur cria Entenza. A peine eut-il prononcé ces paroles, qu'il tomba percé de part en part. Sa chute ranima le combat qu'il voulait finir; il devint presque général. Fernand Ximenès, qui prévoyait qu'on ne le

traiterait pas mieux que son ami, rassembla autant de soldats qu'il en put engager à le suivre, et se jeta dans une forteresse voisine où il fut reçu sous la condition de servir l'empereur Andronic. Il était réservé à l'infant de faire cesser cette cruelle mêlée, lorsque cent cinquante cavaliers et cinq cents fantassins des deux partis avaient déjà perdu la vie. Rocafort s'excusa de son mieux, mais sans se justifier.

Don Fernand se rendit à l'endroit où Entenza était tombé: il descendit de cheval, embrassa le cadavre de son ami, baisa ses lèvres pâles, et pleura si amèrement, au rapport de Montaner, que toute l'armée partagea sa douleur. Désespéré, il se tourna vers Rocafort, en disant que la mort de Entenza était l'ouvrage d'un traître; mais ce dernier répliqua, avec une présence d'esprit pleine de calme, que son frère et son oncle n'avaient reconnu le général que lorsqu'il était déjà tombé sous leurs coups. Fernand fut forcé de se contenter de cette réponse, parce qu'il avait moins que jamais les moyens de punir l'arrogance de Rocafort. D'après ses ordres, le corps de Entenza fut enterré dans un ermitage près de l'autel, et pour que la pompe de son enterrement fut proportionnée à son rang et à sa naissance,

l'armée entière y prit part, et passa deux jours en cet endroit. Lorsque tout le trouble eut été ainsi apaisé, l'infant fit dire à Fernand Ximénès qu'il pouvait revenir sur sa parole; mais Fernand répondit qu'il n'était plus libre, ayant engagé ses services à l'empereur Andronic. Le prince agréa cette excuse, et Fernand partit pour Constantinople, où l'empereur le reçut avec de grandes démonstrations d'amitié. Il obtint cette même dignité de grand-duc qu'avaient déjà possédée Roger de Flor et Entenza; et quoiqu'il n'eût fait encore que du mal à Andronic, ce monarque lui donna en mariage une de ses nièces nommée Théodora. Ainsi Fernand Ximénès fut de tous les chefs espagnols le seul qui retira de solides avantages de cette entreprise aventureuse.

Pendant que l'infant s'occupait de l'enterrement de Entenza, ses quatre galères arrivèrent. La mort de Entenza et l'éloignement de Arenos étaient des circonstances qui méritaient d'être prises en considération : l'infant sentait bien qu'il avait plus d'appui; mais, ne voulant pas renoncer légèrement au but de sa venue, il convoqua une nouvelle assemblée des chefs, et leur demanda une seconde fois s'ils voulaient ou non le recevoir

au nom de son oncle don Fadrique, ajoutant que, dans ce dernier cas, il était décidé à repartir pour l'Occident.

Malgré cette menace, les chefs s'en tinrent à leur première déclaration. L'infant, de son côté, tint sur-le-champ sa parole; il s'embarqua pour Thasos, laissant Rocafort général de l'armée, avec une autorité sans bornes. Tout avait donc tourné au gré des souhaits de ce dernier: l'unité de pouvoir était rétablie, et l'armée pouvait braver de nouveaux hasards.

En arrivant dans le port de Thasos, don Fernand y trouva le quartier-maître Ramon Montaner avec le bagage de l'armée espagnole; il lui raconta ce qui venait de se passer sur les frontières de Macédoine, et le détermina sans peine à renoncer aux aventures pour retourner avec lui en Sicile. Mais, comme Montaner ne voulut pas se séparer de l'armée avant de s'être démis de sa charge, et d'avoir déposé le grand sceau entre les mains de Rocafort, l'infant consentit à attendre son retour dans le port de Thasos.

Montaner partit donc avec sa petite flotte, et arriva le soir même dans le voisinage de l'armée: il déclara qu'il ne permettrait aucun débarquement jusqu'à ce que l'on eût accordé

aux femmes et aux enfans des soldats de Entenza et de Arenos le droit de se rendre où ils voudraient. Cette déclaration non-seulement ne souffrit aucune difficulté, mais fut même si généralement approuvée, que l'on envoya pour les transporter cinquante voitures, et pour les escorter deux cents cinquante hommes turcs, turcopoles et espagnols. Ceux qui ne voulurent rejoindre ni Rocafort ni Fernand Ximénès furent conduits à Négrepont sur des vaisseaux bien équipés. Ces négociations remplirent deux jours, après lesquels Montaner s'occupa de ses propres affaires.

Dans une assemblée générale des chefs, il déclara sa résolution de ne plus rester avec l'armée : « Je la quitte à regret, dit-il, mais la né-« cessité d'obéir aux ordres de l'infant, et l'in-« certitude où je serais sur ma propre sûreté « après le meurtre de Entenza, me rendent plus « facile ce retour dans ma patrie, que je re-« garde comme un devoir ». La liberté avec laquelle s'exprima ce brave homme était très-offensante pour Rocafort ; mais celui-ci n'osa en paraître blessé. Outre la considération générale que l'armée espagnole portait à Montaner, il s'était acquis la confiance des Turcs et des Turcopoles, qui, dans leur langue,

avaient coutume de le nommer *père*. Le quartier-maître remit le sceau au général, et rendit à l'assemblée des chefs le compte le plus exact de son administration de leurs fonds. Quoique l'armée entière la suppliât après cela de partager encore son sort, il demeura ferme dans sa résolution, partit avec un bâtiment à vingt rames, deux barques montées, son bien qui était considérable, ses gens, et revint à Thasos, auprès de l'infant.

Ils y séjournèrent encore quelque temps, retenus par l'amitié de ce Jacqueria qui, avec l'aide de Montaner, avait conquis d'abord la citadelle de Phruilla, et ensuite celle de Thasos. Ce Génois remit à l'infant les clefs de la citadelle de Thasos, et lui offrit de le servir partout de sa personne et de ses biens : mais don Fernand ne fit aucun usage de cette offre magnanime.

En partant de Thasos, l'infant céda à Montaner la plus grande de ses galères. Forts de quatre galères, d'un vaisseau armé et d'une barque, ils longèrent la côte de la Thrace et de la Macédoine jusqu'au port d'Almiro, dans le duché d'Athènes. C'était là que l'infant, dans son premier voyage, avait débarqué quatre hommes, en les chargeant de s'approvisionner de biscuit

pour le retour : les habitans d'Almiro s'étaient emparés des provisions et avaient maltraité les gens de l'infant : on en tira la plus éclatante vengeance ; Almiro fut emporté d'assaut, pillé et livré aux flammes. De là on fit voile vers l'île de Scyros, qui fut pillée en entier, jusqu'au pied de la citadelle, qui se défendit vaillamment. On jeta l'ancre devant Négrepont, et l'infant, qui, lors de sa venue, avait été fort bien reçu dans la capitale, voulut se procurer encore le même plaisir ; en vain Montaner et d'autres personnes de sa suite lui rappelèrent l'alliance des seigneurs de Négrepont avec les ducs d'Athènes ; il ne voulut point écouter leurs avis.

Dans le port de Négrepont se trouvaient alors dix galères vénitiennes qui y avaient jeté l'ancre à la sollicitation de Charles, prince français, et frère de Philippe-le-Bel. Ce prince, à qui le pape avait donné autrefois l'investiture de l'Aragon, et qui depuis avait cherché dans les aventures une brillante fortune, avait porté ses regards vers l'empire grec, qu'il se flattait de conquérir aisément avec l'aide des Vénitiens et des aventuriers espagnols. A bord des galères vénitiennes était entre autres un certain Thibault de Sipois, chevalier français, chargé de contracter des alliances en Grèce,

au nom du prince français. L'infant ignorait toutes ces circonstances lorsqu'il entra dans le port de Négrepont. Le sauf-conduit qu'il demanda pour lui et ses gens lui fut accordé sans peine, aussi bien par Thibault de Sipois que par les capitaines vénitiens et par le duc de Négrepont. Mais à peine l'infant était-il arrivé dans la capitale, que les galères vénitiennes s'emparèrent de celles qui l'avaient amené. Ce prince eut bientôt le même sort; car Thibault de Sipois le retint prisonnier avec les principaux de sa suite, et le remit à Jean de Misi, l'un des seigneurs de l'île, pour le livrer, au nom du prince Charles de Valois, au duc d'Athènes, au pouvoir duquel il devait rester jusqu'à ce que le prince français eût donné des ordres à son égard.

Huit chevaliers accompagnèrent l'infant dans sa captivité. Thibault de Sipois en retint deux pour rendre plus facile sa négociation avec Bérenger de Rocafort: l'un était Garcia Gomez Palacin, ennemi déclaré de ce général; l'autre était Raymon Montaner, qui semblait devoir être devenu l'objet particulier de sa haine. Les préparatifs du départ furent faits sur-le-champ; Palacin et Montaner n'en attendaient rien de bon ni pour eux ni pour leurs amis.

Les dissensions qui avaient éclaté entre les différens corps lors de l'entrée en Macédoine avaient fait perdre tant de temps à l'armée espagnole, qu'elle avait renoncé au projet d'enlever d'assaut Christopoli, pour adopter un autre plan d'opérations. Près de Christopoli, le long du flanc du mont Rhodope opposé à la mer, sont des défilés qui conduisent dans l'intérieur du pays. Rocafort prit ce chemin, bien qu'il fût non-seulement dangereux, mais très-difficile, soit à cause de la possibilité que les Grecs fussent d'accord entre eux et eussent à leur tête un bon capitaine, soit à cause du bagage considérable que traînait après elle l'armée espagnole. Les Espagnols, vers la fin d'octobre, atteignirent les plaines de Macédoine sans avoir été attaqués. Ils trouvèrent là des provisions de tout genre; les habitans des campagnes s'étaient réfugiés dans les villes pour éviter le sort qu'avaient essuyé leurs voisins. Incertain sur la position qu'il devait prendre, Rocafort choisit enfin pour son boulevart les ruines de l'ancienne Cassandra: cet endroit lui convenait par sa situation sur le bord de la mer, qui forme dans ces parages beaucoup de golfes et de rades, et par les facilités qu'il offrait à des hommes

qui voulaient faire des invasions dans l'intérieur des terres : Thessalonique se trouvait ainsi menacée.

Rocafort avait pris position dans ce lieu depuis quelques jours, lorsque Thibault de Sipois, amenant à sa suite Garcia Gomez Palacin et Ramon Montaner, arriva dans son camp, pour tâcher de le gagner à la cause du prince Charles de Valois : il livra au général les deux prisonniers, le laissant maître de leur destinée. Rocafort ne se fit aucun scrupule de faire couper aussitôt la tête à son ennemi Palacin; acte de barbarie inutile, puisque l'infortuné était sur le point de retourner dans sa patrie, où il n'aurait pu ni nuire à son ennemi ni le servir. Montaner, au contraire, reçut sur-le-champ sa liberté, et le bruit que les Vénitiens l'avaient dépouillé de toute sa fortune s'étant répandu dans l'armée, ses anciens amis se réunirent pour lui faire un présent de mille écus, auquel les Turcs et les Turcopoles ajoutèrent vingt chevaux, et Rocafort, (pour ne pas rester en arrière), un coursier excellent. Thibault de Sipois et les Vénitiens furent fort étonnés de voir traiter de la sorte un homme dont ils avaient regardé la mort comme certaine; ils commencèrent à craindre que Montaner ne

leur nuisît par son influence sur l'armée ; mais celui-ci était trop prudent pour se mêler de leurs affaires, et il s'en inquiéta d'autant moins, qu'il était fermement décidé à retourner en Occident.

Rocafort, long-temps indécis, parce qu'il voulait ne travailler que pour lui seul, accepta enfin les offres de Charles de Valois, en considérant que les rois d'Aragon, de Sicile et de Majorque, resteraient toujours ses ennemis. Thibault de Sipois fut reconnu lieutenant du prince français, et l'on rendit hommage entre ses mains à Charles de Valois comme au souverain futur de l'empire grec. Peut-être Rocafort ne voulait-il que voir quels secours il devait attendre du roi de France. Personne n'était moins propre que lui à jouer un second rôle, et le bruit répandu dans l'armée qu'il voulait se faire roi de Thessalonique n'était point démenti par le grand sceau sur lequel il avait fait graver un roi couronné, au lieu du Saint Pierre, aussitôt après l'avoir reçu.

Dès que les galères génitiennes eurent vu reconnaître Thibault de Sipois pour général en chef de l'armée espagnole au nom du prince Charles, elles s'en allèrent. Montaner quitta avec elles la côte de Macédoine, malgré les

sollicitations de tous ses amis, et de Thibault lui-même, qui le conjuraient de rester à l'armée. Celui-ci, voyant ses prières sans effet, ordonna au capitaine Vénitien avec lequel il était venu, de donner à l'ancien quartier-maître espagnol une galère pour le transport de ses compagnons d'armes et de sa suite, mais de le prendre lui-même à son bord, et de le traiter avec toutes sortes d'égards. Il donna ensuite à Montaner des lettres pour se faire restituer à Négrepont tout ce qui lui avait été pris. Ces recommandations eurent peu de poids; Montaner, à son arrivée, voulut en faire usage, mais les ordres de Thibault ne trouvèrent point d'accès auprès de ceux qu'avait enrichis ce vol. Montaner fut le premier à s'en consoler. Ce qu'il désirait le plus vivement, c'était de voir l'infant avant son départ. Il en parla à son capitaine; et celui-ci ayant consenti à l'attendre quatre jours dans le port de Négrepont, l'Espagnol partit aussitôt pour Athènes.

Cette ville est éloignée de Négrepont de vingt-quatre milles. Montaner les parcourut en un jour, et demanda, à son arrivée, d'être présenté au duc d'Athènes. Celui-ci, bien que malade, le reçut avec de grandes marques de

bienveillance, et offrit spontanément de lui donner un emploi; mais Montaner ne demanda que la permission de visiter le prince dans sa prison: le duc y consentit, et ordonna même que la forteresse où était retenu don Fernand fût ouverte à tout le monde tant que Montaner resterait à Athènes. Les deux amis se revirent avec une vive émotion, et Montaner, entraîné par son affection, voulait rester auprès de l'infant; mais celui-ci s'y opposa, sachant bien, avec raison, que Montaner, de retour en Sicile, serait à portée de lui rendre de plus grands services. Ils s'entretinrent à loisir des moyens à employer pour la délivrance du prince. Don Fernand écrivit à ses oncles les rois de Sicile et d'Aragon, et chargea Montaner de les informer de ce qui lui était arrivé en Thrace et de sa situation actuelle. Deux jours s'écoulèrent. Montaner, moins triste, se prépara à repartir pour Négrepont. Le duc d'Athènes, en lui donnant son audience de congé, lui fit présent de quelques bijoux qui vinrent fort à propos, comme il le dit lui-même, car il avait laissé à l'infant non-seulement tout son argent, mais jusqu'à ses habits. Les galères vénitiennes étaient prêtes à mettre à la voile lorsqu'il reparut à Négrepont, et elles s'éloignèrent aussitôt.

A la hauteur de la Morée, les Vénitiens rencontrèrent quatre galères siciliennes commandées par Raimbault Dasfar; leur défiance républicaine leur fit craindre quelque piége; Montaner, à qui ils communiquèrent leurs craintes, les rassura sur les projets de Dasfar, qu'il dit un brave chevalier, incapable de traiter en ennemis les amis du roi d'Aragon. Les deux escadres se saluèrent; Montaner, pour prévenir tout malentendu, se rendit à bord de la galère que montait Dasfar: cinglant amicalement ensemble, ces vaisseaux arrivèrent en même-temps à Clarencea (Cyllène), et comme les Vénitiens voulaient s'y arrêter, Montaner partit avec Dasfar pour la Sicile.

A peine débarqué, il alla rendre ses devoirs au roi don Fadrique dans le Château neuf. Ce monarque, touché du sort de son neveu, s'aboucha aussitôt avec les rois d'Aragon et de Majorque pour obtenir plus aisément sa délivrance; mais Charles de Valois avait déjà recommandé au duc d'Athènes d'envoyer son prisonnier au roi de Naples, Robert. L'infant arriva donc à Naples avant que ses parens eussent pris de concert des mesures en sa faveur; il y fut fort bien reçu; sa captivité dura encore un an; mais, traité presque à tous égards

comme un membre de la famille royale, il put se croire libre jusqu'au moment où le roi de Majorque ayant obtenu, par l'entremise du roi de France son entier élargissement, il revint à Colibre, près de son père.

Pendant ce temps, la fortune de Rocafort changea de face: ses relations avec Thibault de Sipois étaient telles, que tôt ou tard elles devaient dégénérer en une inimitié déclarée ; ils poursuivaient tous deux des desseins opposés; Rocafort voulait subordonner les forces françaises à son plan d'ambition ; Thibault voulait faire agir l'armée espagnole au profit de son maître. La prudence singulière avec laquelle ce dernier marchait vers son but maintint quelque temps l'équilibre ; mais ce calme devait bientôt cesser, lorsque le mécontentement qu'inspirait à quelques chefs Espagnols la conduite de Rocafort, éclata. La principale cause de ce mécontentement était la nullité des entreprises de ce général, qui se bornaient à des incursions en Macédoine: la conquête de Thessalonique, où habitait l'impératrice avec ses trésors, excitait l'envie de l'armée : Rocafort la différait continuellement, et ces délais n'eurent d'autre résultat que de faire méconnaître ses qualités et ouvrir les yeux sur ses défauts. On en vint

bientôt à trouver son ambition impardonnable, et l'on ne vit plus en lui qu'un tyran qui sacrifiait tout à l'amour du pouvoir. Le mécontentement s'accrut encore en secret, lorsqu'on découvrit que Rocafort se repentait de s'être engagé avec Sipois; ce fut le signal d'une sédition ouverte. Les mécontens s'adressèrent à Sipois, en le priant, comme généralissime de l'armée, de leur donner satisfaction, et ils lui jurèrent solennellement qu'ils l'appuieraient de tous leurs moyens; mais Sipois avait trop d'expérience pour se laisser entraîner au hasard dans une telle entreprise. N'étant pas encore sûr de la loyauté des ennemis de Rocafort, il se tira d'abord de ce mauvais pas en les exhortant à l'obéissance, et en leur promettant de transmettre leurs plaintes au général. Il tint sa parole, mais n'obtint rien de Rocafort, qui trouva fort mauvais qu'un autre osât se placer entre ses officiers et lui. Sipois prévit dès-lors qu'il en viendrait bientôt à une rupture, et ne songea plus qu'aux moyens de se préserver de la honte d'un mauvais succès.

Avant son arrivée sur la côte de Macédoine, il avait envoyé son fils à Venise, pour y demander six galères, à dessein de les employer à des expéditions militaires. Il ne voulait plus faire

de ce secours l'usage qu'il s'en était d'abord promis, mais ces bâtimens pouvaient servir à le transporter où il voudrait. Ils arrivèrent au moment de la crise, et Sipois, voyant ainsi ses derrières en sûreté, fit demander par des gens de confiance aux capitaines mécontens ce qu'ils avaient résolu à l'égard de Rocafort : « Convoquez une assemblée, vous « verrez le résultat de notre résolution » ; telle fut leur réponse. Sipois convoqua cette assemblée, en disant qu'on y traiterait des affaires très-importantes. Rocafort s'y rendit avec les autres chefs ; et enfin la discussion fut ouverte sur la nouvelle entreprise qu'il s'attendait à voir proposer par Sipois. Un si grand nombre de voix s'élevèrent pour l'accuser, qu'il dut reconnaître qu'il était trahi : sa présence d'esprit ne l'abandonna point : sans changer de ton, il accabla ses officiers de reproches ; et si la colère lui eût permis de ne pas éclater en menaces, il aurait dû son salut à la considération qu'inspiraient ses talens militaires. La crainte d'un danger prochain prit le dessus dans l'esprit des chefs, qui connaissaient la violence de Rocafort : ils se levèrent tous en même-temps de leurs siéges, et entourèrent si bien le général, et

son frère Gisbert, que toute résistance devint impossible. Rocafort et son frère furent mis aux fers, et après les avoir livrés au généralissime, les mécontens s'emparèrent de leurs habitations, qu'ils pillèrent : Sipois, de son côté, ne perdit point de temps pour faire conduire sur sa galère ses nouveaux prisonniers.

Leur emprisonnement causa dans l'armée le plus violent désordre : si Rocafort avait beaucoup d'ennemis, il avait aussi un grand nombre d'amis prêts à sacrifier pour lui leurs biens et leur vie. Les derniers auraient fait sur-le-champ une tentative pour le délivrer, s'ils s'étaient mieux connus les uns les autres. Cette circonstance contribua plus que toute autre chose à faire réussir l'entreprise de Sipois ; mais tout délai devenait dangereux ; il s'embarqua lui-même et cingla vers Négrepont, mettant ainsi sa personne en sûreté. Il disparut donc en même-temps que Rocafort du théâtre de la guerre, et l'armée espagnole se trouva plus que jamais abandonnée à ses propres ressources.

Les amis de Rocafort ne tardèrent pas à se raviser. Quelque coupable qu'eût été sa conduite, il était honteux, disaient-ils, de l'avoir livré à l'ennemi. S'il avait mérité d'être puni,

l'armée était son juge naturel. D'ailleurs, quand avait-elle eu à s'en plaindre? Elle avait toujours trouvé en lui un chef courageux autant qu'habile, et c'était là l'essentiel. Comment ses ennemis le remplaceraient-ils? Leur amollissement et leur avidité était l'unique source des torts qu'ils avaient osé lui imputer.

Des reproches on en vint aux faits. Les amis de Rocafort, unis aux Turcs et aux Turcopoles, attaquèrent si violemment dans leurs quartiers ceux qu'ils regardaient comme traîtres envers l'armée, que toute résistance devint inutile. Quatorze officiers furent égorgés avec leurs soldats, et cette rage ne fut calmée que lorsqu'il ne resta plus un seul des ennemis de Rocafort.

Cependant le général espagnol avait été conduit à Naples. Le roi Robert y régnait depuis la mort de Charles II. Ce monarque aurait dû se montrer magnanime envers un homme dont la vie entière avait été un long acte d'énergie; mais il ne songea qu'à se venger de l'affront que Bérenger de Rocafort avait fait à son père lorsqu'il ne voulut pas rendre les conquêtes qu'il avait faites en Calabre avant d'avoir touché la solde de ses gens. Les demandes de Rocafort avaient été sa-

tisfaites, mais la cour conservait le souvenir de ses manières violentes et le désir de se venger. Robert fit jeter le général prisonnier et son frère dans un cachot où il les laissa mourir de faim.

Ainsi cet homme dont les talens militaires avaient si long-temps excité l'admiration, périt, non comme il s'en était flatté, un sceptre en main, mais dans les tourmens de la mort la plus horrible, après avoir triomphé de ses adversaires, et être sorti vainqueur du sein même des discordes civiles: exemple mémorable d'une vérité qui n'a plus besoin de preuves, c'est que ce qui a fait notre élévation cause souvent notre ruine, et que la destinée a pour nous surprendre des ruses que nous ne soupçonnerions jamais. Rocafort, maître des places fortes de la Calabre, menaçant à la tête de ses Almugavares, le roi de Naples lui-même, et Rocafort, vainqueur de l'empire grec, jeté dans les cachots de Naples par le député d'un prince français; quel intervalle entre ces deux époques de la même vie, et cependant, que cet intervalle paraît petit à qui considère l'instabilité des choses humaines!

Rocafort avait exercé sur son armée un tel empire, qu'après sa mort aucun de ses capi-

taines ne fut en état de prendre sa place ; du moins aucun d'eux ne s'était acquis la confiance des troupes à un assez haut degré pour oser se mettre en avant comme général.

Le pouvoir fut divisé. Le conseil des douze s'était rassemblé pour élire un chef ; mais personne ne paraissant assez supérieur pour être digne de ce choix, deux chevaliers, un Adalid et un Almugavare furent choisis pour gouverner le camp, d'intelligence avec le conseil. On fit ainsi tout ce qu'on pouvait faire pour se maintenir plus long-temps ; et afin que l'armée s'accoutumât à ce nouvel ordre de choses, on resta encore quelque temps à Cassandria.

On y vit arriver tout à coup une ambassade envoyée par le comte de Brienne, successeur du dernier duc d'Athènes, de la race des Boémond, qui voulait affermir son trône. A la tête de cette ambassade était un Catalan nommé Roger Deslau, qui servait le comte depuis plusieurs années. Sa mission consistait à tâcher de faire entrer les Epagnols au service du nouveau duc, qui promettait de leur payer d'avance six mois de solde chaque fois qu'ils prendraient les armes pour lui, et qui leur assurait tous les avantages que

leur avait accordés Andronic. Le conseil des douze et les quatre commandans acceptèrent cette proposition ; mais ils demandèrent que le duc d'Athènes pourvût à leur embarquement, attendu que la traversée par terre de tant de provinces ennemies les mettrait hors d'état de le secourir. Les députés retournèrent à Athènes avec cette réponse.

L'hiver suivant se passa peu agréablement dans Cassandria : l'armée manquait de vivres, et un froid excessivement rigoureux rendit encore sa situation plus déplorable : tels que des loups affamés, les soldats sortirent de Cassandria, à l'approche du printemps, pour tenter de s'emparer de Thessalonique : cette tentative fut déjouée par la résistance qu'ils trouvèrent dans cette place, abondamment pourvue de tout, et si bien défendue, que les forces des assaillans paraissaient nulles auprès de celles des assiégés. C'était le résultat des mesures de l'empereur Andronic, qui, plus actif que de coutume, non-seulement avait envoyé à Thessalonique des officiers expérimentés pour en diriger la défense, mais encore avait donné l'ordre de transporter dans la ville tous les moyens de subsistance des environs, pour que la famine mît plutôt un terme

aux audacieuses entreprises des Catalans : il avait même, pour leur couper la retraite en Thrace, fait élever un mur de Christopoli au mont voisin.

Quelque envie que portât donc l'armée espagnole aux trésors de l'impératrice Irène, elle fut forcée de se retirer. Le conseil des douze et les commandans délibérèrent sur la route qu'il fallait prendre pour se sauver. Ils s'arrêtèrent au projet de pénétrer par la Macédoine dans la Thessalie, dont les habitans ne pouvaient être préparés à une pareille irruption. Ce plan fut exécuté aussitôt : on leva le siége de Thessalonique, et l'on précipita la retraite pour ne pas rencontrer de nouveaux obstacles.

Le troisième jour, l'armée arriva sur les bords du Pénée, qui coule, comme on sait, entre l'Olympe et l'Ossa, et arrose cette vallée charmante que les anciens nommaient Tempé. Elle y séjourna quelque temps, et la manière dont les soldats traitèrent les habitans de cette contrée prouva que leur cruauté naturelle n'avait pas banni toute prudence de l'esprit de leurs chefs. Comme ils avaient perdu tout l'été devant Thessalonique, ils résolurent de passer l'hiver dans la vallée de

Tempé, et de continuer leur marche le printemps suivant.

La Thessalie, que nos aventuriers se disposaient à conquérir, était une province de l'empire grec, et Jean Angelus, qui y commandait, était gendre de l'empereur Andronic, dont il avait épousé une fille naturelle, nommée Irène. Comme la faiblesse générale de l'empire mettait en quelque sorte les provinces dans la nécessité de se laisser conquérir, ou de se rendre indépendantes, la Thessalie avait pris ce dernier parti, et ses princes avaient brisé les liens qui les attachaient à la cour de Constantinople. Cette séparation entraînait maintenant des suites funestes, et le gendre d'Andronic déplorait envain la conduite de ses prédécesseurs.

Sa situation était d'autant plus périlleuse, qu'à son incapacité naturelle se joignait une maladie qui lui faisait faire à chaque instant un pas vers le tombeau. On désespérait déjà du salut de la province, lorsque le bon sens d'un ministre trouva le vrai moyen de gagner l'armée espagnole : il conseilla de fortifier les places aussi bien que possible, et d'entamer ensuite des négociations qui tendraient à faire passer les ennemis dans une autre

province. Ce projet n'eût pas réussi, si Rocafort eût encore commandé ; mais l'amour de la gloire avait disparu en même-temps que l'unité de pouvoir, et l'amour de l'argent s'était mis seul à la place.

Les députés thessaliens qui se rendirent dans le camp des Espagnols leur promirent de l'argent, des vivres, et des guides sûrs, s'ils voulaient passer dans l'Achaïe ou dans toute autre province. D'après une délibération, on accepta cette offre, qui parut bien préférable aux hasards d'une victoire toujours incertaine. Le prince de Thessalie tint sa promesse avec cette probité qu'ont les souverains lorsqu'ils veulent détourner de leur tête de grands malheurs, et les Espagnols prirent leur route à travers la partie montueuse de la Thessalie que Montaner nomme *Blakie*.

Les braves habitans de ces contrées défendirent le terrain pied à pied, et peut-être, s'ils avaient été mieux préparés, auraient-ils détruit tout-à-fait l'armée espagnole: du moins Montaner ne peut pas trouver des termes assez forts pour peindre les difficultés que ses compatriotes rencontrèrent dans cette route. Enfin ils forcèrent le passage, et à l'aide de leurs guides traversèrent le défilé des Thermopyles;

de là ils s'avancèrent jusque sur les bords du Céphise, qui prend sa source sur le Pinde, et, se dirigeant vers l'orient, laisse au nord les Locriens, au Midi l'Achaïe et la Béotie. Les Espagnols posèrent leur camp sur le territoire des Locriens, parce que c'était là qu'ils espéraient trouver le plus de vivres.

Le projet de leurs chefs était de passer l'automne et l'hiver dans cet endroit, et de prendre le printemps suivant une résolution qui décidât pour toujours du sort de l'armée : ils se flattaient sans doute d'en ramener les restes en Italie ou en Espagne; mais le sort en avait décidé autrement : aucun de ces braves ne devait revoir sa patrie, et leur troupe entière devait disparaître du monde insensiblement et sans éclat.

Dès que Gautier de Brienne, duc d'Athènes, eut appris que les Catalans avaient traversé les montagnes, et étaient sur les bords du Céphise, il se hâta de leur faire renouveler ses propositions, redoutant surtout que les princes voisins ses ennemis ne le prévinssent et ne fissent des offres plus avantageuses. Les Espagnols acceptèrent les siennes, soit parce qu'ils s'étaient déjà engagés à lui, soit parce que son alliance leur parut la plus sûre. Une des

raisons qui plaidaient en faveur du duc d'Athènes, était son origine occidentale ; il se défendait avec peine contre les princes d'origine grecque, qui étaient tous autorisés à le dépouiller de ses États. Ses principaux ennemis étaient Angelus, prince des Blakiens, et le despote d'Arta (autrefois Ambracie).

A peine les Catalans s'étaient-ils alliés avec le duc d'Athènes, que les princes voisins lui déclarèrent la guerre : les événemens particuliers n'en sont pas connus, mais la paix conclue au bout de quelques années fut très-avantageuse au duc, qui non-seulement recouvra ce qu'il avait perdu, mais recula considérablement les limites de ses États. Les Espagnols montrèrent partout qu'ils n'avaient rien perdu de leur ancienne valeur, et les Turcs, ainsi que les Turcopoles, voulant avoir leur part du butin, se conduisirent en soldats courageux. Ils avaient tous de hautes prétentions à la reconnaissance du duc ; et quoique leurs demandes ne dépassassent pas les conditions du traité, ils ne s'attendaient pas à ce que le duc, comme il fit en effet, ne remplît pas les engagemens qu'il avait contractés.

Ce qu'ils nommaient son ingratitude n'était qu'impuissance de sa part : il avait prouvé son

désir de s'acquitter de ses promesses, en dotant de riches fonds de terre deux cents cavaliers et trois cents fantassins. L'idée exagérée que l'on a coutume de se faire des richesses d'un prince se joignit en cette occasion au mécontentement de ceux qui n'avaient pas eu part à ses dons; il fut obligé de songer à sa propre défense; ses alliés devinrent ses ennemis, et le duc d'Athènes se vit bientôt menacé du sort qu'avait éprouvé Andronic.

Comme cet empereur, Gautier de Brienne ordonna aux Catalans et à leurs compagnons d'armes de quitter ses États, s'ils ne voulaient pas être traités par lui comme des ennemis et des rebelles; ils répondirent qu'ils étaient prêts à le faire, si on leur payait leur traitement, et six mois de solde, comme gratification, qui les missent en état de retourner par mer dans leur patrie. Le duc d'Athènes continua à affirmer qu'il ne leur devait rien, et redoublant ses menaces, il fit prendre aux Espagnols la ferme résolution de mourir plutôt que de quitter cette terre sans s'être vengés.

Ils ne cachèrent point leur dessein; et comme la force seule devait décider du succès, on se prépara des deux côtés à la guerre. Les Catalans s'emparèrent de quelques postes im-

portans, d'où ils s'accagèrent toute la contrée; le duc rassembla ses troupes et celles de quelques voisins, ses alliés. Il avait, au rapport de Nicéphore Grégoras, six mille quatre cents hommes de cavalerie, huit mille hommes d'infanterie, et se croyait si sûr de la victoire, qu'il songeait déjà à la conquête de quelques provinces de l'empire grec. Montaner porte encore plus haut le nombre des troupes ennemies; mais il faut se défier de ces deux écrivains: de Nicéphore, parce qu'en sa qualité de grec il haïssait le duc d'Athènes; et de Montaner, parce que, très-éloigné à cette époque du théâtre de la guerre, il a pu aisément être trompé par de faux renseignemens.

Aussitôt que les deux cents cavaliers et les trois cents fantassins espagnols que le duc avait dotés virent le péril de leurs compagnons d'armes, ils déclarèrent au duc, par une députation, que, si ses préparatifs avaient pour but la ruine de leurs compatriotes et de leurs amis, ils renonçaient avec joie à tout ce qu'ils tenaient de sa générosité, parce qu'ils regardaient comme plus honorable de défendre les leurs que de posséder des biens qu'on leur reprendrait bien aisément dans la suite. Le duc, fier de sa puissance, les laissa maîtres

de suivre le parti qu'ils préféreraient. Ils allèrent donc, au nombre de cinq cents, rejoindre les autres Espagnols, et partager leur destinée.

Le duc se mit en mouvement vers le milieu du printemps. A peine les Espagnols et leurs alliés en furent-ils informés, qu'ils résolurent d'aller à sa rencontre. Forts de trois mille cinq cents cavaliers et de quatre mille fantassins, ils abandonnèrent leur camp. Après le premier jour de marche, ils arrivèrent dans des lieux fort humides, et alternativement coupés par des prairies et des marécages. Ils résolurent d'y rester, et de profiter pour combattre d'un terrain si avantageux. Pour y ajouter encore, ils amollirent le sol là où l'ennemi devait faire son attaque, afin que sa cavalerie, si elle ne restait pas embarrassée dans la boue, fût du moins bientôt fatiguée. Tout réussit au gré de leurs désirs. Lorsque le duc d'Athènes, au bout de quelques jours, fut arrivé dans ce même endroit, et que d'une hauteur voisine il eut vu le camp de ses ennemis, il crut avoir trouvé le champ de bataille le plus favorable, se jeta aussitôt avec deux cents cavaliers français sur l'avant-garde espagnole, postée derrière le terrain le plus humide. Le

combat allait s'engager, lorsque le duc tomba tout à coup dans la boue avec sa suite, et mit ainsi en désordre toute son armée. Les Almugavares se jetèrent aussitôt sur ces malheureux cavaliers, et tuèrent tout ce qu'ils purent atteindre de leurs javelots ou de leurs épées. Ceux qui accoururent au secours du duc partagèrent son sort. Les Turcs et les Turcopoles, qui d'abord n'avaient pris aucune part à l'action, parce qu'ils croyaient que tout était spécialement dirigé contre eux, s'ébranlèrent alors pour achever la défaite de l'armée grecque. La mêlée fut horrible ; elle dura longtemps après que la victoire fut décidée. Le duc était tombé au premier choc ; toute sa noblesse fut bientôt taillée en pièces sans pouvoir opposer la moindre résistance. Des sept cents cavaliers qui accompagnaient le duc, deux seuls échappèrent, Boniface de Vérone et Roger Deslau, le même qui avait porté aux Espagnols dans Cassandria les propositions d'alliance du duc. Ceux qui prirent la fuite pour se réfugier dans Thèbes ou dans Athènes, furent vivement poursuivis. Ces deux villes tombèrent d'autant plus facilement au pouvoir des Espagnols, qu'avant la sortie des troupes du duc on n'avait pris aucune précaution pour leur défense.

Maîtres de tout le duché d'Athènes, les Espagnols résolurent de borner ici leur aventureuse carrière, et de se fixer pour toujours dans cette partie de l'ancienne Grèce. Ils offrirent la souveraineté à Boniface de Vérone: mais ce chevalier ayant trouvé le poste trop dangereux, Roger Deslau fut élu chef de l'armée, parce que l'on avait besoin d'un homme qui eût l'avantage de n'avoir pas été dans les rangs des Catalans, et dont l'élévation n'offensât pas ainsi les autres capitaines. Deslau ne fut d'ailleurs choisi que pour le moment et par nécessité. L'armée désirait de se donner pour maître un prince de la maison d'Aragon; elle voulait renouer ses relations avec cette famille, soit par suite d'une ancienne affection, soit parce qu'elle croyait affermir ainsi sa conquête.

Les Turcs et les Turcopoles furent à charge aux Espagnols dès que ceux-ci eurent renoncé à leurs périlleuses entreprises et se furent choisi une demeure fixe. Heureusement que ces deux tribus ne souhaitaient pas de s'y fixer avec eux: les Turcs brûlaient de revoir leur patrie, les Turcopoles de s'engager dans de nouveaux hasards. Ils partirent en même-temps par des routes différentes. Les Turcs rentrèrent

en Thessalie par le même chemin qu'ils avaient pris avec les Espagnols, pour repasser de là en Thrace, et traverser ensuite le Bosphore. Les Turcopoles pénétrèrent dans la Servie, dont le prince avait promis de l'emploi, sous des conditions avantageuses, à leur chef Melech; ils finirent par s'y établir, tandis que les Turcs errèrent long-temps avant d'arriver au jour de leur ruine totale.

Leur général, Chalel, suivi de treize cents cavaliers et de huit cents fantassins, fit une irruption en Macédoine, et ne consentit à en sortir que sous deux conditions; la première fut qu'on lui ouvrirait le passage de Christopoli, la seconde, qu'on lui prêterait un nombre de vaisseaux suffisans pour se rendre dans la Natolie. L'empereur Andronic accepta des conditions auxquelles il espérait gagner beaucoup. Sennacharin, alors grand stratopédarque, fut chargé de conduire les Turcs, sous une escorte de trois mille cavaliers, de Macédoine à Gallipoli, où ils devaient s'embarquer. Tout allait au gré des vœux de l'empereur grec et du général turc; les choses ne changèrent de face qu'aux approches du détroit.

Les Grecs voyaient avec douleur le riche butin qu'emportaient les Turcs en Asie, et

pleins de confiance dans la supériorité du nombre, ils formèrent le projet d'attaquer ces barbares la nuit suivante, et de leur reprendre leurs trésors. Chalel, prévenu de ce dessein, se décida aussitôt à lever son camp dès l'entrée de la nuit, et à se jeter avec ses troupes dans la forteresse la plus voisine. Il exécuta sa marche avec tant d'habileté, que les projets des Grecs furent déjoués avant qu'ils eussent mis la main à l'œuvre. Tout fut changé dès-lors; les Turcs se fortifièrent dans leur retraite; les Grecs s'en éloignèrent, parce que leur sûreté l'exigeait. On fit un rapport à Constantinople pour demander des ordres; et Andronic, qui ne pensait qu'à ses péchés et ne voyait dans chaque nouveau malheur qu'une punition du ciel, mit tant de négligence et de lenteur dans l'examen de ce rapport du grand stratopédarque, que les Turcs eurent le temps de tirer d'Asie de puissans renforts. La Thrace devint donc une seconde fois le théâtre de la guerre.

Les Turcs ne manquèrent pas de faire de nombreuses excursions, et plus Andronic tardait à leur donner la satisfaction demandée, plus la guerre prenait un caractère d'animosité. Plusieurs mois s'écoulèrent de la

sorte : enfin, lorsque le dommage que les Turcs causaient aux environs fut devenu tel, qu'il fallut nécessairement s'y opposer, et que l'espoir de reprendre un butin immense devint un motif de courage, le jeune empereur Michel se mit à la tête des troupes, et marcha pour bloquer les Turcs dans leur forteresse, l'emporter et détruire le reste des ennemis de l'empire : telles étaient du moins les espérances que l'on avait à Constantinople sur l'issue de cette campagne.

Le jeune empereur était accompagné d'une prodigieuse multitude de paysans qui s'étaient armés de bêches et de pioches pour contribuer de tout leur pouvoir à la destruction de cette odieuse forteresse. Le général supposait qu'il trouverait les Turcs enfermés dans leurs remparts ; il ne prit donc aucun soin de presser la marche, ni même d'y maintenir l'ordre. Informés de son approche, les Turcs mirent en sûreté leurs femmes, leurs enfans, tout ce qu'ils avaient de précieux, et forts de sept cents chevaux, marchèrent au-devant des Grecs, qui, comptant attaquer eux-mêmes, n'étaient point préparés à soutenir une attaque. Les Turcs avaient si bien choisi leur position, qu'ils portèrent le carnage du côté où

flottait la bannière impériale : le désordre qu'ils occasionnèrent fut si grand, que les Grecs prirent la fuite avant que le combat fut véritablement entamé. Les Turcs remportèrent une victoire facile. Ils s'emparèrent de la bannière impériale, et peu s'en fallut qu'ils ne tuassent ou ne prissent le jeune empereur. Le sort de ce prince était de s'enfuir toujours au plus vite, de pleurer son malheur, et d'être pour la capitale un objet de risée : il n'échappa cette fois que parce que la plupart des courtisans qui l'environnaient eurent le courage de se faire massacrer. Son bagage fut perdu, et entre autres objets précieux, la *kalyptra* impériale, diadême orné de beaucoup de perles et de diamans, que Chalel, pour fortifier le courage des siens, plaça ensuite sur sa propre tête, en insultant par d'amères railleries à la mollesse du prince grec.

Plus la déroute des Grecs avait été complète, plus les Turcs devinrent audacieux dans leurs excursions qu'ils poussèrent jusqu'aux portes de Constantinople. Ce pillage dura deux ans, sans que personne eût le courage de s'opposer aux barbares, ou conçût seulement l'idée d'une résistance vigoureuse. Andronic, fidèle à son caractère qui lui faisait

regarder les secours étrangers comme plus sûrs que ceux qu'il eût pu tirer de lui-même, demanda avec instance au prince des Serviens de lui prêter ses services. Il désespérait presque de sa situation, lorsque Philès Paléologue, l'un de ses plus proches parens, lui demanda la permission d'attaquer les Turcs avec ce qu'il pourrait rassembler de soldats.

Philès avait vécu jusque-là à la cour de Constantinople dans la plus profonde retraite, et semblait s'être destiné, par ses études, plutôt à l'état ecclésiastique qu'à celui de général : son héroïque résolution surprit d'autant plus, que la faiblesse de sa santé le rendait peu propre aux fatigues de la guerre : mais Andronic était accoutumé à regarder tout comme venant de la main de Dieu, et à trouver ainsi fort simples les événemens les plus extraordinaires. Il accepta, selon Nicéphore Grégoras, la proposition du prince Philès, en lui répondant par ces paroles du Psalmiste: « Le Seigneur est juste ; il ne prend plaisir « ni à la force du cheval, ni à la vigueur « de qui que ce soit, mais aux sentimens « de ceux qui le craignent et qui espèrent « en sa bonté ».

Cette fois, du moins, il ne se trompa point.

Philès, dans sa solitude, avait acquis plus de connaissances sur l'art de la guerre que tous les généraux de l'empereur dans leurs absurdes campagnes. Il forma lui-même son armée, n'ayant pas honté de faire de sa main la répartition des chevaux et des armes, de parler à chaque soldat, de leur inspirer des sentimens d'honneur, et d'avoir tout en commun avec eux. Après ces préparatifs, il sortit de la capitale, dans l'intention de n'y revenir que vainqueur. Plus prudent que ses devanciers, il se fit précéder par la cavalerie légère, pour qu'elle s'informât de la position de l'ennemi. Ayant appris que Chalel était aux environs de Bizya avec mille fantassins et deux cents chevaux, il partit sur-le-champ pour lui couper la retraite. Jamais l'armée grecque n'avait montré tant de bonne volonté pour exécuter les ordres de son général.

Après trois jours de marche, il posa son camp sur les bords du fleuve Xerogypse, pour y attendre le retour des Turcs. La nuit suivante il reçut la nouvelle que les ennemis approchaient chargés d'un butin considérable. Il fit aussitôt ses dispositions pour le combat. Au point du jour, les deux armées furent à portée de se voir. Les Turcs formèrent avec leurs

chariots une enceinte dans laquelle ils placèrent leurs prisonniers et leur butin. Selon Grégoras, ils se jetèrent de la poussière sur la tête, levèrent les mains au ciel en l'invoquant, et coururent aux armes. L'action s'engagea. Quelque violent que fut le premier choc des Turcs, les Grecs le soutinrent vaillamment. L'aile droite fut ébranlée, parce que son chef, après avoir tué plusieurs Turcs de sa main, se vit blessé et mis hors de combat; mais Philès la fit fortifier aussitôt, et prévint ainsi le danger. La victoire se déclara pour les Grecs; les Turcs, enfoncés et dispersés, prirent la fuite pour regagner leur forteresse. Philès les poursuivit si vivement qu'il réussit à les y enfermer.

Les Grecs, en recouvrant le courage, recouvrèrent l'intelligence. A peine Andronic eut-il appris les succès de son parent, qu'il engagea les Génois à veiller sur le détroit pour empêcher les Turcs de recevoir des renforts. Une circonstance heureuse vint aider le prince Philès à remporter une victoire complète. Un corps de deux mille cavaliers Serviens se joignit aux assiégeans. Cernés par mer et par terre, les Turcs firent tout ce qui était en leur pouvoir pour se délivrer de la prison où ils s'étaient

eux-mêmes enfermés. Ils firent sortie sur sortie, tantôt du côté où étaient campés les Grecs, tantôt de celui des Serviens; aucune ne réussit, et elles furent toutes sanglantes. Enfin ils formèrent le projet d'avoir recours, pour se sauver, aux Génois, à qui ils n'avaient jamais fait de mal. Les Génois acceptèrent leurs propositions, mais n'eurent jamais sérieusement l'intention de tenir leur promesse. Pendant une nuit très-obscure, les Turcs se glissèrent avec leurs trésors hors des murs de leur château, pour gagner le rivage de la mer. La plupart d'entre eux tombèrent entre les mains des Grecs; les autres atteignirent le Bosphore, et furent reçus sur les vaisseaux génois, mais pour y être pillés, enchaînés ou massacrés. Ainsi finirent les compagnons d'armes des Espagnols, qui, pendant trois ans, avaient partagé leur existence vagabonde, et étaient revenus heureusement d'Athènes aux environs de Gallipoli. La victoire du prince Philès parut aux Grecs un prodige; et certes, elle pouvait passer pour cela; car on n'en sut tirer aucun parti, et Andronic voulut se soumettre de nouveau à la marche des événemens qu'il pouvait diriger à son gré.

Pendant ce temps, les Catalans et les Aragonais fondaient l'État qu'ils avaient conquis, avec une prévoyance qui fait honneur à leur habileté. Le règne de Roger Deslau ne fut pas long, soit qu'il mourût, soit qu'on se lassât de lui; on ignore lequel des deux. Une ambassade envoyée au roi de Sicile don Fadrique obtint de ce monarque la promesse d'envoyer à Athènes son second fils, le prince Mainfroi; mais comme il était encore trop jeune, Bérenger Estagnol, chevalier aussi prudent que brave, fut chargé d'administrer les affaires jusqu'à sa majorité. Estagnol occupa les Catalans par des guerres continuelles avec leurs voisins, unique moyen de les détourner des guerres civiles auxquelles ils n'étaient que trop enclins. Après sa mort, qui, à ce qu'il paraît, n'arriva que fort tard, les Espagnols envoyèrent demander au roi de Sicile un nouveau maître, et cette fois il leur donna l'infant don Alfonse, son plus jeune fils, avec dix galères; la mauvaise santé de don Mainfroi le mettait hors d'état de gouverner par lui-même. Ce dernier étant mort peu après, don Fadrique donna à ses protégés de Grèce le bon conseil de choisir don Alfonse pour souverain : ils le firent; et ainsi s'établit à

Athènes une dynastie espagnole. Don Alfonse épousa la fille unique de Boniface de Vérone, et en eut beaucoup d'enfans. Le duché d'Athènes demeura à sa postérité pendant cent cinquante ans, jusqu'en 1453, époque où la conquête de Constantinople par les Turcs amena une révolution dont l'influence s'étendit sur les provinces les plus éloignées de l'empire grec. Ce qui arriva en Grèce pendant cet intervalle de temps, la manière dont les princes espagnols gouvernèrent et défendirent leurs États, nous est inconnu sauf quelques renseignemens fort incomplets. Il paraît clair, d'après Chalcocondyle et les autres écrivains grecs, que leur postérité ne sut pas résister aux Turcs. A peine Corinthe avait-elle été conquise par Omar, fils de Turacan, qu'Athènes tomba à son tour. Les descendans de ces Espagnols, qui cent soixante ans auparavant avaient poursuivi les Turcs jusque sur les frontières de la Natolie et de l'Arménie, devinrent esclaves de ces mêmes Turcs, dans leur propre pays, et sans résistance.

FIN.

00088458

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 02 January, 2016